

CARAVELE

CAHIERS DU MONDE HISPANIQUE ET LUSO-BRESILIEN

 55



IPEALT
INSTITUT
PLURIDISCIPLINAIRE
POUR LES ETUDES
SUR L'AMERIQUE
LATINE
A TOULOUSE

PUBLIÉS AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
ET DU CENTRE NATIONAL DES LETTRES

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE LE MIRAIL
PRESSES UNIVERSITAIRES DU MIRAIL

1990

ISSN 0008-0152

CARAVELLE

CAHIERS DU MONDE HISPANIQUE ET LUSO-BRÉSILIEN

Revue fondée en 1963

par Frédéric MAURO, Paul MÉRIMÉE et Jean ROCHE

ISSN 0008-0152

Publication semestrielle éditée par les Presses Universitaires du Mirail

COMITÉ DE DIRECTION

Georges BAUDOT, directeur de la revue, professeur à l'Université de Toulouse-Le Mirail, directeur de l'I.P.E.A.L.T.

Jean ANDREU, maître de conférences à l'Université de Toulouse-Le Mirail

Claude BATAILLON, directeur de recherches au C.N.R.S.

Jacques EMORINE, maître de conférences à l'Université de Toulouse-Le Mirail.

Maurice FRAYSSE, maître de conférences à l'Université de Toulouse-Le Mirail.

Romain GIGNARD, professeur à l'Université de Toulouse-Le Mirail.

Jacques GILARD, professeur à l'Université de Toulouse-Le Mirail.

COMITÉ DE RÉDACTION

Georges BAUDOT, directeur de la revue, professeur à l'Université de Toulouse-Le Mirail, directeur de l'I.P.E.A.L.T.

Jean ANDREU, maître de conférences à l'Université de Toulouse-Le Mirail.

Rubén BAREIRO SAGUIER, directeur de recherches au C.N.R.S. (Paraguay).

Claude BATAILLON, directeur de recherches au C.N.R.S.

Bartolomé BENASSAR, professeur à l'Université de Toulouse-Le Mirail.

Jean-Paul BOREL, professeur à l'Université de Neuchâtel (Suisse).

Edmond CROS, professeur à l'Université Paul-Valéry de Montpellier.

Pierre DUVIOLS, professeur à l'Université de Provence à Aix-en-Provence.

Jacques EMORINE, maître de conférences à l'Université de Toulouse-Le Mirail.

Milagros EZQUERRO, professeur à l'Université de Toulouse-Le Mirail.

Claude FELL, professeur à l'Université de Paris-III, Sorbonne Nouvelle.

Maurice FRAYSSE, maître de conférences à l'Université de Toulouse-Le Mirail.

Romain GIGNARD, professeur à l'Université de Toulouse-Le Mirail.

Anne GALLUT-FRIZEAU, professeur à l'Université de Toulouse-Le Mirail.

Jacques GILARD, professeur à l'Université de Toulouse-Le Mirail.

Cécilia de LARA, professeur à l'Université Fédérale de Rio de Janeiro.

Bernard LAVALLÉ, professeur à l'Université de Bordeaux -III.

Miguel LEÓN-PORTILLA, membre du Collège National du Mexique (Mexique).

Claire PAILLER, professeur à l'Université de Toulouse-Le Mirail.

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION

Annie PARADIS, Institut Pluridisciplinaire d'Etudes sur l'Amérique Latine à Toulouse (I.P.E.A.L.T.), 56, rue du Taur, 31069 Toulouse Cedex.

ADMINISTRATION

Presses Universitaires du Mirail, 56, rue du Taur, 31069 Toulouse Cedex

Tél. (33) 61 22 58 31.

TRÈS IMPORTANT

Pour tout règlement, les chèques doivent être libellés et envoyés avec la commande au nom de : RÉGISSEUR DES PRESSES UNIVERSITAIRES

DU MIRAIL, 56, rue du Taur - 31069 TOULOUSE CEDEX

C.C.P. TOULOUSE 8620-29 E

Abonnement 1990 : France et Etranger : 160 F.

Prix du numéro : France et Etranger : 100 F.

Tables décennales 1963-1973 et 1973-1983 : 30 F.

Graphiste : Claude Conte

CARAVELLE

CAHIERS DU MONDE HISPANIQUE ET LUSO-BRESILIEN

 55



IPEALT
INSTITUT
PLURIDISCIPLINAIRE
POUR LES ETUDES
SUR L'AMERIQUE
LATINE
A TOULOUSE

PUBLIÉS AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
ET DU CENTRE NATIONAL DES LETTRES

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE LE MIRAIL
PRESSES UNIVERSITAIRES DU MIRAIL

1990

ISSN 0008-0152



AUX ÉDITIONS DU CNRS

UN FRANÇAIS AU CHILI 1841-1853

COLLECTION : MAISON DES PAYS IBERIQUES

Textes réunis par Paul et Philippe ROUDIE

En 1841, à l'âge de 24 ans, Joseph Miran émigre volontairement au Chili. Il crée là-bas une affaire bientôt prospère, une pharmacie-droguerie. C'est sa correspondance qui est reproduite, regroupée en trois centres d'intérêts : les lettres envoyées à son frère médecin en Lot-et-Garonne, le journal du retour vers l'Europe à travers les Andes et la pampa argentine, enfin un ensemble de lettres qui lui sont adressées de divers points d'Amérique Latine.

Cette vision du Chili et de l'Argentine du XIX^e siècle est inhabituelle, probablement parce qu'elle est donnée par un Européen cultivé, décidé à n'y passer que quelques années. Il y restera 13 ans sans pour autant perdre son identité française.

16 × 24 - 176 pages - ill. — ISBN 2-222-03807-3. — Prix : 85 F.

AUGUSTE CÉSAR SANDINO OU L'ENVERS DU MYTHE

COLLECTION : AMERIQUE LATINE - PAYS IBERIQUES

Par Pierre VAYSSIÈRE

Augusto César Sandino est devenu le référent culturel omniprésent dans la vie quotidienne des Nicaraguayens et, à ce titre, le meilleur exemple des liens qui peuvent se nouer entre un personnage historique et un peuple. Quelle étrange alchimie a transformé un individu ordinaire en héros positif ? Le Sandino offert aujourd'hui à l'acclamation des foules est-il bien celui qui s'engagea entre 1927 et 1933 dans une longue guérilla ? Le travail de la mémoire collective, celui aussi de l'idéologie, n'ont-ils pas transformé le personnage en une figure différente ? Pierre Vayssièr, dans sa biographie du père de la révolution populaire replace l'événement héroïque dans la trajectoire individuelle, qui permet de saisir aussi les ambiguïtés, les errements, autrement dit la dimension humaine du personnage.

16 × 24 - 230 pages. — ISBN 2-222-04252-6. — Prix : 95 F.

L'AMÉRIQUE ESPAGNOLE À L'ÉPOQUE DES LUMIÈRES TRADITION-INNOVATION-REPRÉSENTATION

COLLECTION : MAISON DES PAYS IBERIQUES

Avant que ne parviennent outre-Atlantique les échos de la Révolution française, l'Amérique espagnole connaît une dynamique propre sous les effets conjugués des directives venues de métropole, d'influences ou d'exemples étrangers, mais aussi de la réactualisation de vieilles constantes de la vie et de la pensée coloniale.

Les communications réunies dans ce volume permettent de dégager dans leur complexité, voire leurs contradictions, les lignes de force de cette participation de l'Empire espagnol au mouvement des Lumières. Plusieurs textes s'attachent en outre à l'image de cette Amérique espagnole dans la pensée française du XVIII^e siècle.

16 × 24 - 384 pages. — ISBN 2-222-03977-0. — Prix : 150 F.

20/22, RUE ST. AMAND
75015 PARIS, FRANCE
TEL. (1) 45 33 16 00
FAX (1) 45 33 92 13
TELEX 200 356 F
R.C. PARIS B 334 317 021
S.A. CAPITAL 4500000 DEF
CCP PARIS 24 735 14 H

CARAVELLE

CAHIERS DU MONDE HISPANIQUE ET LUSO-BRESILIEN

55

1990

SOMMAIRE

Miguel LEÓN-PORTILLA. — Bernardino de Sahagún (1500-1590). Un juicio lapidario sobre su <i>Historia</i>	5
Georges BAUDOT. — Fray Toribio Motolinía denunciado ante la Inquisición por Fray Bernardino de Sahagún en 1572	13
Guilhem OLIVIER. — Conquistadors et missionnaires face au « péché abominable ». Essai sur l'homosexualité en Mésoamérique au moment de la conquête espagnole	19
Jacqueline de DURAND-FOREST. — Hernández y la botánica mexicana	53
Gérard BORRAS. — La musique dans <i>Yawar Fiesta</i>	65
José Antonio GONZALEZ PIZARRO. — Claudio Gay y la historiografía chilena. El contexto histórico-cultural en la formulación de una concepción historiográfica	83

LITTÉRATURES :

Flor ROMERO. — <i>La noche de las mariposas azules</i>	107
Marvel MORENO. — <i>La sombra</i>	115

(Suite du sommaire, voir au verso)

CARAVELLE

CAHIERS DU MONDE HISPANIQUE ET LUSO-BRÉSILIEN

55

1990

SOMMAIRE (SUITE)

COMPTES RENDUS : Jérôme A. OFFNER, *Law and Politics in Aztec Texcoco* (Jacqueline de Durand-Forest), p. 121 ; Jacqueline de DURAND-FOREST, *L'histoire de la vallée de Mexico selon Chimalpahim Quauhtlehuanitzin (du XI^e au XVI^e siècles)* (Marie-José Vabre), p. 125 ; Jean FRANCO, *Plotting women : Gender and representation in Mexico* (Carmen Ramos Escandon), p. 131 ; Beatriz SARLO, *Una modernidad periférica : Buenos Aires 1920 y 1930* (Teresa Orecchia Havas), p. 136 ; Alfonso RANGEL GUERRA, *Las ideas literarias de Alfonso Reyes* (Paulette Patout), p. 139.

NOTES DE LECTURE : Adolfo PRIETO, *El discurso criollista en la formación de la Argentina moderna* (Marcelo Sztrum), p. 143 ; Marc CHEYMOL, *Miguel Angel Asturias dans le Paris des Années folles* (Paulette PATOUT), p. 145 ; Carlos MONTENEGRO, *Hombres sin mujer* (Liliane Hasson), p. 147 ; Elkin RESTREPO, *Sueños. Poesía* (Julio O'aciregui), p. 149.

CHRONIQUE DE L'IPEALT : Remise du Doctorat <i>Honoris Causa</i> à M. Miguel León-Portilla	151
Activités de l'IPEALT	162
CARAVELLE. Politique éditoriale. Instructions aux auteurs	167
PUBLICATIONS (1989-1990)	168

Vignettes de María ROCCHI

LITTÉRATURES



Flor ROMERO (La Paz de Calamoima, Colombia, 1933). Periodista y escritora, fundadora de la revista *Mujer de América*, diplomática, entre sus novelas deben destacarse *Triquitraques del trópico* (1973) que fue finalista del Premio Planeta-Barcelona 1978, *Los sueños del poder*, así como varios libros de cuentos como *La Ruta de El Dorado* o *Los tiempos del Deslumbramiento*. Acaba de publicarse en España *El dorado café*.

Marvel MORENO (Colombia, 1939). Autora del libro de cuentos *Algo tan feo en la vida de una señora bien* (con traducción al francés y, próximamente, al italiano) y de la novela *En diciembre llegban las brisas* (traducido al italiano). El cuento que presentamos pertenece al volumen inédito *Una taza de té en Augsburgo*, que debería salir primero en versión italiana.

C.M.H.L.B. CARAVELLE
n° 55, pp. 5-11, Toulouse, 1990.

Bernardino de Sahagún (1500-1590) un juicio lapidario sobre su Historia

PAR

Miguel LEÓN-PORTILLA

*Collège National
et Ambassade du Mexique auprès de l'UNESCO*



Muchas apreciaciones, en su mayoría favorables, se han formulado acerca de la *Historia general de las cosas de Nueva España* del franciscano Bernardino de Sahagún. Y otro tanto puede decirse de los testimonios en náhuatl sobre los que elaboró el texto castellano de su *Historia*. Estos, tanto por el método con el que fueron obtenidos como por abarcar los aspectos más importantes de la cultura del México prehispánico, se consideran aportación única y en extremo valiosa. Quienes la han estudiado, nombran a Sahagún, por su obra, «padre de la antropología en el Nuevo Mundo.»

Ahora, en ocasión del cuarto centenario de su muerte, quiero aducir, traducir y comentar un breve texto que el propio Sahagún escribió en latín, en el que formuló un juicio lapidario acerca de su *Historia*, no viéndola ya como un proyecto, sino como realidad concluida. Este texto, escrito en latín, lo incluyó después del sumario o índice del libro VI de la *Historia* en el *Códice florentino* (1979, vol. II, antes del fol. 1 v.).

Además del propósito de no dejar en silencio este aniversario saha-guntino, hay otras dos razones que me mueven a escribir este comentario. Una es que el lapidario veredicto que, con muy pocas palabras, hizo él de su magna obra, tel vez por hallarse en latín, no ha sido debidamente tomado en cuenta. De hecho, el breve texto latino está ausente en todas las ediciones de su *Historia* que se prepararon a partir del manuscrito que se conoce como *Códice de Tolosa*.⁽¹⁾ Y, aunque ha sido incluido en las más recientes, debidas a distintos estudiosos que presentan la obra saha-guntina según el *Códice florentino*, no se ofrece en ellas traducción ni comentario alguno del dicho texto latino.⁽²⁾ Y, sin embargo, la importancia del mismo es grande para conocer lo que pensó fray Bernardino, contemplando su obra no ya como un proyecto.

La otra razón tiene que ver, no con los juicios favorables expresados por otros acerca de la aportación de Sahagún, sino con algunos adversos, varios en vida de él y otros en nuestro propio tiempo. Frente a tales juicios adversos, recobra su pleno sentido la que he llamado apreciación lapidaria que hizo él de su obra.

(1) La primera edición se debió a don Carlos Ma. Bustamante y apareció en 3 volúmenes, México, 1829-1830. Todas las posteriores hasta la que dispuso don Angel Ma. Garibay, en 4 volúmenes, México, 1956, se derivan fundamentalmente del *Códice de Tolosa*, que es una copia del *Florentino*. Tan sólo Lord Kingsborough, al publicar la *Historia General* en sus *Antiquities of Mexico*, incluyó el texto latino, pero con múltiples errores de transcripción, acompañándolo de una muy deficiente versión al inglés, 1848, vol. 5, p. 348.

(2) Siguiendo el texto castellano del *Códice Florentino*, publicado en edición facsimilar por el Gobierno Mexicano, 1979, apareció una lujosa edición de 500 ejemplares, preparada por Josefina García Quintana y Alfredo López Austin, en 2 volúmenes, México, 1982.

Reproduciendo el texto de la anterior edición se han hecho otras dos en Madrid, 1988 y México, 1989.

Edición distinta, también con el texto del *Florentino*, se debe a Juan Carlos Temprano, 2 volúmenes, Madrid, 1990. Aunque en toda estas ediciones se reproduce el texto latino, no se hace traducción ni comentario alguno de él. Lo mismo debe decirse de la edición del texto náhuatl del *Florentino*, con versión al inglés debida a J. O. Arthur Anderson y Charles E. Dibble, Book VI, University of Utah Press, Salt Lake City, 1969.

Sólo Howard F. Cline, que volvió a transcribir el texto latino, lo acompañó de una versión al inglés preparada por J. Benedict Warren, pero sin análisis o comentario de su contenido: «Missing and variant prologues and dedications in Sahagún *Historia General*...», *Estudios de Cultura Náhuatl*, Universidad Nacional, México, 1971, v. 9, p. 246 y 251.

Las críticas a la obra de Sahagún.

De los juicios adversos recordaré algunos, contrarios entre sí, expresados en vida de Sahagún. Uno lo consignó él mismo precisamente en el prólogo al libro VI de su *Historia* :

En este libro se verá muy claro que lo que algunos émulo han afirmado que todo lo escripto en estos libros, antes déste y después déste, son ficciones y mentiras, hablan como apasionados y mentirosos.. (3).

Y para mejor refutar tal juicio adverso, añade el mismo Sahagún :

Porque lo que en este libro está escripto no cabe en entendimiento de hombre humano fingirlo ni hombre viviente pudiera fingir el lenguaje que en él está. Y todos los indios entendidos, si fueren preguntados afirmaran que este lenguaje es el propio de sus antepasados y obras que ellos hacían (4).

La objeción de esos « émulo », es decir envidiosos, la refuta fray Bernardino notando que el lenguaje de los textos en náhuatl, en particular los *huehuehtlahtolli*, testimonios de « la antigua palabra », no podría ser fingido, es decir imitado por otros que no fueran los indígenas mismos. Y añade que cualquiera de ellos, preguntado al respecto, corroboraría que ese era el lenguaje que sus mismos antepasados empleaban. Hoy podemos añadir que otra fuente independiente, la de los *huehuehtlahtolli* que recogió fray Andrés de Olmos, refuerza, por su extraordinaria semejanza, lo dicho por Sahagún. Y todavía más, en la actualidad perduran vivos en numerosas comunidades nahuas, ejemplos, muy parecidos a la expresión de esos *huehuehtlahtolli*. (5)

Acusación contraria fue la que recayó sobre Sahagún en 1577, debido a que otros « émulo », también trailes, habían escrito a Felipe II manifestándole que los textos recogidos por Sahagún constituían una

(3) Sahagún, *Historia General de las Cosas de la Nueva España*, edición de J. García Quintana y A. López Austin, 2 v., México, 1988, v. I, p. 305-306.

(4) *Loc. cit.*

(5) Véase la reciente reproducción facsimilar, con traducción completa al español, de *Huehuehtlahtolli, Testimonios de la antigua palabra*, edición de M. León-Portilla y versión de Librado Silva Galeana, México, Comisión Nacional Conmemorativa del V Centenario del Encuentro de Dos Mundos, 1988. Compárense también los ejemplos de « huehuehtlahtolli », transcritos en las últimas décadas : M. León-Portilla, « Yancuic Tlahtolli » : la Nueva Palabra », *Estudios de Cultura Náhuatl*, vol. 18, México Universidad Nacional, 1986, p. 143-169.

compilación muy copiosa de todos los ritos y ceremonias e idolatrías que los indios usaban en su infidelidad, la cual podría contribuir a la perpetuación de las mismas. Como podría esperarse, la reacción del soberano fue ordenar al virrey recogiera de Sahagún todos esos manuscritos, añadiendo que « los envíeis a buen recaudo a nuestro Consejo de las Indias... » (6)

Según puede verse, en tanto que unos acusaban a fray Bernardino de haber « fingido » sus testimonios, otros lo culpaban de preservar las antiguas creencias, ritos e idolatrías.

Resulta curioso añadir que en la actualidad la obra de Sahagún de nuevo ha sido puesta en tela de juicio. Desde luego que no se le acusa ya de preservar creencias idolátricas sino de haber transcrito textos contaminados por influencias europeo-cristianas. (7) Por mi parte he respondido en otro trabajo a tales objeciones. (8) Aquí me limito a recordar que el mismo fraile conoció en vida objeciones parecidas y contestó a ellas, como lo hemos visto, en el prólogo al libro VI de su *Historia*.

El breve texto latino.

A la luz de las opiniones adversas, adquiere especial interés el breve texto latino que ninguno de los editores de la *Historia* ha traducido ni menos comentado. En nota lo transcribo en la lengua en que lo redactó Sahagún y aquí ofrezco la traducción que de él he hecho :

Al integérrimo padre Rodrigo de Sequera, Comisario General de todas las tierras del Orbe occidental, excepto sólo Perú, el hermano Bernardino de Sahagún desea una y otra felicidad.

Tienes aquí, observantísimo padre, una obra digna de la mirada de un rey, la cual se dispuso en lucha acérrima y prolongada. De la cual obra este es el libro sexto. Hay otros seis después de

(6) « Real cédula de Felipe II, de 22 de abril, 1577 » en *Nueva Colección de Documentos para la Historia de México, Códice Florentino*, siglo XVI, Edición Chávaz Hayhoe, México, 1941, p. 249-250.

(7) Jorge Klor de Alva ofrece una síntesis de los principales argumentos críticos en relación con la obra de Sahagún en : « Sahagún and the Birth of Modern Ethnography: Representing, Confessing, and Inscribing the Native Other », en *The Work of Sahagún, Pioneer Ethnographer of Sixteenth-Century Aztec Mexico*, New York, the University at Albany, State University, 1988, p. 46-47.

(8) M. León-Portilla, « Have we really Translated the Mesoamerican Ancient Word ? », en prensa, en edición dispuesta por Brian Swann, de próxima publicación por la Smithsonian Institution, Washington, D.C.

éste, los cuales todos completan una docena, distribuidos en cuatro volúmenes. Este sexto, el mayor de todos, tanto por su extensión como por lo que expresa, se regocija en gran fiesta al haber encontrado en ti tan generoso padre para él mismo y para sus hermanos, de suerte que sin dudarlo en modo alguno, ha llegado él con sus hermanos a la felicidad máxima. Consérvate bien. Y que, en todas partes, la vida te sea próspera, con ardor lo deseo ⁽⁹⁾.

Conviene destacar las principales afirmaciones que, hacia 1578, hizo Sahagún en este texto incluido, como ya se dijo, al principio del libro VI de su *Historia* en el *Códice florentino*. Ornamentado con guirnaldas al modo renacentista, el texto es en realidad una dedicatoria al padre Rodrigo de Sequera, Comisario General de la orden franciscana para el Nuevo Mundo, con excepción del Perú.

De ello se desprende algo que, increíblemente, por no haber tomado en cuenta este texto, varios estudiosos de la obra Sahaguntina han puesto en duda, a saber que el hoy llamado *Códice florentino* fue el que fray Bernardino entregó a Sequera. La dedicatoria es tan clara que pone término a la duda.

Conviene valorar ahora lo que he llamado « juicio lapidario » que expresa fray Bernardino acerca de su obra. Cinco afirmaciones hace al respecto :

1a. Juzga que los textos que ha reunido son de tanta importancia que afirma que su obra « es digna de la mirada de un rey. » Contra todo lo que los émulos o envidiosos han manifestado, reitera así la validez de su trabajo.

2a. Como en síntesis, manifiesta lo que, por otros testimonios ya conocíamos, es decir que su obra requirió mucho y largo esfuerzo, « la cual se dispuso en lucha acérrima y prolongada. » Las contradicciones de que fue objeto, el secuestro y dispersión de sus papeles — de los que sabiamente conservó copias — lo corroboran.

(9) Este es el « breve texto » en su original latino :

Integerrimo Patri Fratri Roderico de Seguera, generali comissario omnium Occidentalis Orbis Terrarum, uno dempto Peru, Frater Bernardinus de Sahagun utramque felicitatem optat.

Habes hic admodum obseruande pater, opus regio conspectu dignum : quod quidem acerrimo, ac diutino marte comparatum est : cujus sextus liber hic est : sunt et alii sex post hunc : qui omnes duodenarium numerum complent in quatuor volumina congesti. Hic sextus, omnium maior, cum corpore tum vi : grande tripudio iubilat : te sibi ac fratribus suis, tantum inuenisse patrem : vt pote nullatenus dubitans, tuis auspiciis ad summam felicitatem vna cum fratribus peruenisse. Vale, et ubique prosperrime agas, vehementer affecto.

3a. Nota fray Bernardino que su obra, distribuída en doce libros, la entregó dispuesta en cuatro volúmenes. Hoy sabemos que posteriormente el llamado *Códice florentino* fue reencuadernado en tres volúmenes.

4a. Afirma él con gran énfasis que el libro sexto, el que contiene los *huehuehtlahtolli* o testimonios de la antigua palabra, es el mayor, tanto por su extensión como por su fuerza o expresión. Esto es del todo cierto ya que tales testimonios, según ha sido notado, son muestra genuina, que resiste cualquier crítica, de la antigua tradición indígena.

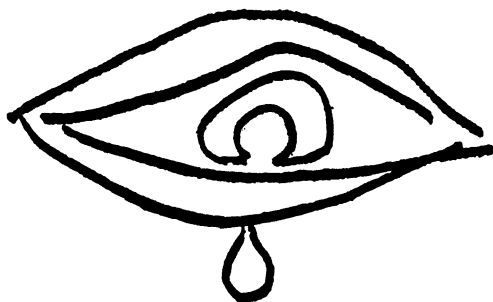
5a. Finalmente, declara nuestro fraile que es Rodrigo de Sequera padre de tal libro y de « todos sus hermanos », los otros libros que así, gracias a dicho protector, han llegado a la felicidad máxima. Esta consistió en ver reunidos los testimonios en náhuatl con su versión al castellano.

Cierto es que el dicho manuscrito, « obra concluida », no lo fue del todo. Faltó, según la idea original de Sahagún, « la tercera columna » en que se declararan o explicaran los vocablos nahuas que, a su juicio, lo requerían. De ese proyecto más ambicioso sólo quedan algunos folios en el *Códice matritense*. Sin embargo, lo alcanzado gracias a Sequera, bien pudo tenerlo Sahagún como obra en sí misma lograda. De ello se desprende precisamente el valor del que he calificado de juicio suyo, lapidario, acerca de su *Historia*.

Hoy, a algo más de cuatro siglos de que expresó él dicho juicio, podemos decir que tuvo plena razón al hacerlo. Su obra es eso: trabajo realizado en medio de lucha acérrima y prolongada pero en fin de cuentas valiosísimo acopio de testimonios indígenas, obra, en suma, digna no ya sólo de la mirada de un rey, sino del estudio de cuantos quieran conocer a fondo el legado espiritual de los antiguos pueblos nahuas del altiplano central de México.

RÉSUMÉ. — A l'occasion du 4^e Centenaire de la mort de Fray Bernardino de Sahagún, fondateur de l'anthropologie américaine, est mise en relief l'importance d'un texte latin rédigé par Sahagún lui-même à la suite de l'index du livre VI dans le Codex de Florence et qui est très peu connu, voire encore trop souvent pratiquement ignoré. Or ce texte latin apporte une vision d'une rare lucidité sur l'œuvre accomplie et sur l'excellence des textes préhispaniques recueillis par Sahagún. Il confirme aussi définitivement l'identité du manuscrit remis à Rodrigo de Sequera comme étant bien le Codex de Florence. Edition et traduction de ce texte latin essentiel.

RESUMEN. — Con ocasión del Cuarto Centenario de la muerte de Fray Bernardino de Sahagún, excelso fundador de la antropología americana, se subraya la importancia de un texto latino redactado por el propio Sahagún después del índice del Libro VI en el Códice de Florencia, y que es bien poco conocido, cuando no prácticamente ignorado. Sin embargo, este texto latino traduce una aguda visión, muy lúcida, sobre la obra llevada a cabo y sobre las bondades de los textos prehispánicos recogidos por el franciscano. Confirma también, y de manera definitiva, la identidad del manuscrito entregado a Fr. Rodrigo de Sequera que es exactamente el Códice de Florencia. Edición y traducción de este texto latino fundamental.



C.M.H.L.B. CARAVELLE
n° 55, pp. 13-17, Toulouse, 1990.

**Fray Toribio Motolinía denunciado
ante la Inquisición
por Fray Bernardino de Sahagún en 1572**

PAR

Georges BAUDOT

*Institut Pluridisciplinaire d'Etudes sur l'Amérique Latine
Université de Toulouse-Le Mirail*

A Guillermo Tovar de Teresa que tan amigablemente sabe llevarme por los archivos de México

En la conmemoración del IV centenario de la muerte del benemérito franciscano Fray Bernardino de Sahagún, tan acertadamente llamado « padre de la antropología en el Nuevo Mundo » por los que han estudiado detenidamente su obra inmensa, un documento nos sale al paso que muy a las claras nos habla del ahinco con que fue concebida dicha obra y de las asperidades que rodearon su elaboración. Bien conocido es el apéndice al Libro IV de la *Historia General de las cosas de la Nueva España*, redactado en 1566 y designado con un título ya de por sí más o menos agresivo, a saber : *Apéndice del cuarto libro, en romance, y es una apología en defensa de la verdad que*

en el se contiene. En este texto arremetía Sahagún acaloradamente contra un correligionario culpable de haber confundido el *Tonalpohualli*, el calendario adivinatorio de 260 días que era un instrumento fundamental de la cosmovisión prehispánica, y que según el franciscano era « ...cuenta, muy perjudicial y muy supersticiosa y muy llena de idolatría... » con el calendario solar de 365 días también forjado en los tiempos precolombinos. Insistía Sahagún con particular coraje en denunciar la dudosa y perniciosa labor de su correligionario : « *El celo de la verdad y de la fe católica me compele a poner aquí las mismas palabras de un Tratado que un religioso escribió, en loor de esta arte adivinatoria, diciendo que es calendario, para que dondequiera que alguno le viere sepa que es cosa muy perjudicial a nuestra santa fe católica, y sea destruido y quemado...* », y seguían las oportunas citas sacadas de la obra impugnada, así como las demostraciones más idóneas para refutar lo expresado por el otro franciscano. Ahora, ¿ quién podía ser el hermano así discutido, combatido, y hasta maltratado en un texto muy duro y muy vehemente, poco acorde con el estilo habitualmente sereno y apacible de Sahagún ? Mucho más tarde, en el prólogo al *Arte adivinatoria*, Fray Bernardino volverá a la carga, con un detalle complementario para la identificación del acusado al declarar : « *Yo hice una apología contra este Calendario nuevamente inventado (donde se contienen los loores de este Calendario que hicieron los mismos frailes primeros, especialmente uno) confutándolo y probando muy eficazmente el embuste que se hizo y ficción con que engañaron a los dichos primeros predicadores...* ». El ilustre erudito mexicano Joaquín García Icazbalceta creyó ver en esta alusión a uno de los « doce primeros » una seria indicación de que la identidad del acusado se confundía con la de Fray Toribio de Benavente Motolinía (J. García Icazbalceta, *Bibliografía Mexicana del Siglo XVI*, México, F.C.E., 1954, p. 373), repitiendo posteriormente los biógrafos de Sahagún, en particular Nicolau d'Olwer, tal afirmación. Por nuestra parte, nos resistíamos hace algunos años a creer que pudiera ser el anciano Motolinía, quizá el más prestigioso y respetado de los « doce primeros » aún sobrevivientes en 1566, el correligionario involucrado en tales acusaciones (Georges Baudot, *Utopía e Historia en México*, Madrid, Espasa-Calpe, 1983, p. 316-317). Efectivamente, notábamos el respeto con el que Sahagún alude a la obra de su predecesor sólo dos años antes, en 1564, en el prólogo a la edición de los *Coloquios y Doctrina Cristiana* donde podemos leer : « *...Muchas cosas muy dignas de memoria acontecieron en estos (primeros) tiempos, de las cuales muchas dejo escriptas unos de los doce primeros, que se llama fray Toribio de Motolinía, por eso las dejo yo de escribir...* ». Y nos inclinábamos más bien por identificar a este religioso como el autor de la *Relación de Michoacán*, Fray Martín de la Coruña, tam-

bién de los «doce primeros» y también autor de un calendario incluido en su obra. El nuevo documento que nos sale al paso, sin embargo, ya no deja el menor lugar a dudas y designa sin titubeos a Fray Toribio como al autor aborrecido por haber apreciado y hasta elogiado el famoso *Tonalpohualli* de los *Mexicah* y de los desvelos saha-gunianos. Pero esto, en unas circunstancias y con unos modales que no dejan de sorprendernos. Efectivamente, se trata nada menos que de una denuncia espontánea del propio Sahagún ante el tribunal de la Inquisición, ante el mismísimo Moya de Contreras, y en unos años: 1572, en que Sahagún tenía ya bastantes dificultades en la intimidad misma de su Orden y para con su propia obra.

El documento que se conserva en el Archivo General de la Nación de México, y en su sección de *Inquisición* (A.G.N., Sec. *Inquisición*, vol. n.º 224, año 1572, fol. 67r.º. El vol. 224 lleva por título: «3.º tomo de justificaciones que abraza el año de 1572 con el resumen de las declaraciones de testigos en diversas causas»), dice así:

«testigo	En México, catorze días del mes de agosto de mil y quinientos y setenta y dos años, ante
fr. bernardino de Sahagun	el Sr. Inquisidor doctor Moya de Contreras, en su audiencia de la mañana, Pareció sin ser llamado y juró en forma de derecho de dezir verdad
juramento	
hedad 73	fray Bernardino de Sahagún de la orden de Sant Francisco, residente en el Convento de Tlatilulco de edad se setenta y tres años y
obra de fr. toribio de motolina o de benavente frailes franciscos. que aprueba	dixo quel viene a dezir y manifestar por descargo de su conciencia, viene a dezir y manifestar que por esta Nueva España anda una obra que todos entienden que es de fray Toribio Motolina (<i>sic</i>) o de Benavente fraile de su orden en la qual justifica la adivinança que los yndios de esta Nueva España tenían, lo cual declara para que se advierta de ello y se rremedie si conviniere.
el adivinar de los indios	Passó ante mí Pedro de los Rios. »

Cabe entonces, brevemente por ahora, sacar algunas conclusiones dictadas por la lectura del documento cuyo contenido ofrece ciertas evidencias. La primera de estas, indudablemente, es que la obra perdida de Motolinía, su *Relación de las cosas, idolatrías, ritos y ceremo-*

nias de la Nueva España, ya tan encendidamente criticada en 1566 por Sahagún, seguía en México y con el suficiente prestigio (y capacidad de difusión) como para merecer tantas precauciones y tantas angustias por « descargo de conciencia » : « ...por esta Nueva España anda una obra que todos entienden que es de Fray Toribio Motolinía o de Benavente... » Y que si nos atenemos al sentido de la frase era consultable con relativa facilidad para aquellos que lo desearan, es decir para los predicadores encargados de la evangelización de los amerindios. Si no, no vemos porqué tantos miedos y toda la solemnidad de una denuncia personal ante la Inquisición y esto por parte de un hermano de Orden, quién además había sido más que probablemente un discípulo, y hasta un sujeto cuando el Provincialato de Fray Toribio unos veintitantos años antes, por 1548-1551.

Por otra parte, el documento establece de manera clara e irrefutable la edad de Sahagún en 1572, ya que él mismo jura solemnemente ante la Inquisición ser « de edad de setenta y tres años », y que el escribano del tribunal así lo consigna en margen del folio como una marca de identificación para el franciscano. Lo que fija sin lugar a dudas su fecha de nacimiento en 1499.

Por fin, extraña la fecha de esta denuncia inquisitorial. El empeño de Sahagún por refutar y demoler la obra de su correligionario y predecesor en estas labores etnográficas (por lo menos en lo que toca al entendimiento del *Tonalpohualli*) no deja de ser edificante. Ya que si el Apéndice al Libro IV se redactó en 1566, volvemos a encontrar este texto en el *Códice Florentino* que quedó terminado a principios de 1577 (*Florentine Codex*, Trans. by Ch. E. Dibble & J. O. Anderson, Santa Fe, 1979, *Book 4-The Soothsayers*, p. 137-146). En 1572, sin embargo, puede parecer poco prudente la conducta de Fray Bernardino. Como bien dice el documento de la Inquisición, nuestro franciscano residía entonces en el convento de Tlatelolco, y según el *Códice de Tlatelolco*, por lo menos desde el mes de julio de dicho año, ejerciendo « ...como persona que tiene a su cargo la administración del Colegio... » (*Códice...* p. 258, 260 & 267). Pero para su obra magna eran estas fechas las del periodo más negro y de mayor incertidumbre, ya que la obra se encontraba entonces paralizada, e incluso dispersa por todos los conventos de la Orden por disposición del provincial Escalona « ...el padre Provincial tomó todos los libros al dicho autor, y se esparcieron por toda la provincia... » (Sahagún, *Historia General*, Prólogo) y Fray Bernardino, casi enteramente devuelto a las labores de la evangelización y de la administración del Colegio de Tlatelolco, podía legítimamente abrigar serias dudas sobre su feliz prosecución y conclusión.

¿Era acaso la decisión del P. Escalona consecuencia de esta denuncia ante la Inquisición que deshonraba y baldonaba a un Motolinía venerado por toda la Orden, y fallecido apenas hacía tres años, siendo el último de los « doce primeros » en morir ? O, ¿ acaso, la orden de dispersión de los manuscritos sahumianos era anterior ? Y Fray Bernardino, obcecado entonces por la permanencia e incluso la resurgencia de los cultos amerindios prehispánicos creyó no poder cejar en su afán de extirpación de la idolatría, aún cuando los tiempos no lo aconsejaran, por lo menos bajo esta forma, y cuando las personas impugnables eran más o menos intocables. Ciertamente es que mediaban grandes diferencias y pareceres muy disímiles entre los « doce primeros » llevados por un optimismo milenarista a toda prueba y los evangelizadores seráficos que habían llegado después, y que veían con más lucidez las realidades de la difícil transmutación ideológica, y que hasta creían intuir los prolegómenos de un posible fracaso evangelizador. Además de que en 1572, fallecidos ya los « doce primeros », estas distancias y esta diversa manera de apreciar la labor evangelizadora hasta entonces llevada a cabo podían exacerbarse. Los tiempos eran especialmente difíciles para los sueños utópicos de los primeros franciscanos. El tribunal de la Inquisición había sido creado oficialmente en México por cédula real del 25 de enero de 1569 y acababa de instalarse en la capital virreinal con toda solemnidad un año escaso antes de la denuncia, con la llegada del Inquisidor Pedro Moya de Contreras el 12 de septiembre de 1571 y su prestación de juramento el 4 de noviembre. La llegada de los jesuitas el mismo año de la denuncia, en 1572, marcaba también un cambio de época. La edad de oro de la Iglesia primitiva había concluido más o menos en esos principios de la década 1570 y el modelo metropolitano que iniciaba la auténtica época colonial crispaba nervios y tolerancias. En cierto modo, Sahagún inauguraba así la ya oficialmente constituida Inquisición de México y sólo unos nueve meses después de su instalación. Ciertamente es que, de alguna manera, Sahagún traduce aquí no sólo una exasperación ante lo que le parece haber sido una ingenuidad culpable de Fray Toribio, sino una auténtica desesperación ante lo que cree ser el fruto amargo de aquellos primeros tiempos de la prédica cristiana. Lo que nos parece más afligente es que marcara su desaliento con el sello del Santo Oficio.

RÉSUMÉ. — Un document inédit des Archives de Mexico où Sahagún dénonce devant l'Inquisition son aîné, Motolinía, coupable d'avoir apprécié le calendrier divinatoire des Mexicains.

RESUMEN. — Un documento inédito del A.G.N. de México en que Sahagún denuncia ante la Inquisición a su hermano de Orden, Motolinía, por haber apreciado demasiado el calendario adivinatorio de los *Mexican*.

Conquérants et missionnaires
face au « péché abominable »,
essai sur l'homosexualité
en Mésoamérique
au moment de la conquête espagnole*

PAR

Guilhem OLIVIER

IPEALT, Université de Toulouse-Le Mirail



« ... certains espagnols trouvèrent dans un certain coin des dites provinces trois hommes vêtus en habit de femme, lesquels, seulement pour cela, jugèrent être corrompus de ce péché (de sodomie), et sans autre preuve, ils les jetèrent tout de suite aux chiens qu'ils emmenaient, qui les mirent en pièces et mangèrent vivants comme s'ils étaient leurs juges. »

LAS CASAS, Bartolomé
de ; « *Apologética Historia..* » (1).

(*) Messieurs Georges Baudot, Alfredo Lopez Austin et Guy Stresser-Péan ont accepté de lire la première version de cet article. Nous les remercions vivement pour leurs précieux commentaires et remarques. Nous assumons, bien entendu, l'entière responsabilité de ce travail et de ses éventuelles erreurs.

(1) Las Casas, Bartolomé de ; « *Apologética Historia sumaria quanto a las qualidades, dispusición, cielo y suelo destas tierras, y condiciones naturales, policías, repúblicas, manera de vivir e costumbres de las gentes destas Indias Occidentales y Meridionales, cuyo imperio soberano pertenece a los Reyes de Castilla* », edición de Edmundo O'Gorman, 2 vol., México, UNAM, IIH, 1967 (Serie de Historiadores y Cronistas de Indias, I), p. 540-541.

Le principal problème auquel se heurte le chercheur qui étudie l'homosexualité en Mésoamérique réside dans la nature des sources dont il dispose. Il n'existe, à notre connaissance, aucun document archéologique, aucune représentation plastique ou pictographique ayant rapport à ce sujet⁽²⁾. Notre étude se basera donc, essentiellement, sur des écrits d'origine européenne, récits des « conquistas » espagnols et chroniques des religieux. Les auteurs indigènes écrivant dans leur langue ou en espagnol seront également mis à contribution, mais sans oublier qu'il s'agit d'écrivains convertis au christianisme, présentant dans leurs ouvrages une image positive des civilisations vaincues et, par conséquent, occultant parfois les aspects les moins revalorisants, à leurs yeux, de celles-ci. Inutile donc de chercher, parmi la documentation conservée, des textes en faveur ou provenant d'homosexuels, aucun Catulle maya, aucune Sapho aztèque ne nous ont laissé leurs témoignages. Ajoutons que les préjugés idéologiques ou moraux de certains éditeurs rendent la tâche du chercheur encore plus malaisée, ceux-ci « oubliant » parfois des passages relatifs à des pratiques qu'ils réprouvent ou qu'ils considèrent infâmes pour les anciennes sociétés précolombiennes⁽³⁾. Signalons enfin l'existence de précieuses données sur ce thème rencontrées dans la littérature ethnographique.

« Car, en plus de la relation que nous avons ci-dessus faites à votre Majesté, des enfants, hommes et femmes qu'ils tuent et offrent en sacrifice, nous avons su et été informé de manière certaine que tous sont sodomites et pratiquent cet abominable péché. »⁽⁴⁾. Ce jugement

(2) Diaz del Castillo, Bernal ; « *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España* », edición Classicos-Patria, México, 1988, p. 7.

Herrera, Antonio de ; « *Historia general de los hechos de los castellanos en las Islas y Tierra firme del Mar Oceano* », Madrid, 1947. Tomo 9, Decada Cuarta, Libro 9, Capitulo II, p. 228.

Ces deux auteurs décrivent des décorations d'édifices représentant des scènes de sodomie. Notons qu'il existe, pour le monde andin, une collection de céramiques d'époque Mochica d'un intérêt historique et d'une qualité artistique exceptionnels. Voir Larco Hoyle, Rafael ; « *Checan, essay on erotic elements in Peruvian Art* », Genève, Les éditions Nagel, 1965.

(3) Par exemple Conquistador Anónimo ; « *Relazione di alcune cose della Nuova Spagna...* », dans Garcia J. Icazbalceta, Joaquim ; « *Colección de documentos para la Historia de México* », vol. I, p. 368-389. Mêmes difficultés pour l'étude de l'homosexualité en Europe Occidentale : voir l'excellent ouvrage de Boswell, John ; « *Christianisme, tolérance sociale et homosexualité en Europe Occidentale des débuts de l'ère chrétienne au XIV^e siècle* », Gallimard, Bibliothèque des Histoires, Paris, 1985, p. 40-41.

(4) Cortes, Hernán ; « *Cartas y documentos* », México, Porrúa, 1963, p. 25. Nous avons choisi de traduire en français toutes nos citations en nous efforçant de rester le plus près possible du texte original quitte à sacrifier au style.

d'Hernán Cortes se retrouve sous la plume de plus d'un auteur espagnol, conquistadores pour la plupart, mais aussi chroniqueurs religieux ou historiens officiels. « Tous les habitants de cette province de la Nouvelle Espagne et même d'autres provinces voisines mangent de la chair humaine (...) ils sont communément sodomites comme je l'ai déjà dit et boivent sans mesure. » (5), « Le péché abominable contre nature est très commun parmi les indiens de nombreuses régions... » (6). On pourrait facilement multiplier les exemples.

L'opinion des missionnaires et des auteurs d'origine indigène est, en général, fort différent : « Ils considéraient la sodomie comme un péché très abominable et, ainsi, ceux qui l'étaient mourraient pour cela et étaient détestés... » (7), « Les gens de ces quatre îles, Española, Cuba, San Juan et Jamaïca et ceux des Lucayes sont dépourvus (du péché de) manger de la chair humaine et du péché contre nature... » (8). Là encore, les citations abondent.

Nous sommes incontestablement en présence de deux discours opposés sur un sujet particulièrement sensible aux yeux des contemporains. Si la justification de la conquête passe par la dénonciation en bloc des mœurs indigènes, (on notera l'association fréquente, dans les écrits des conquistadores, des accusations d'anthropophagie, de pratiques de sacrifices humains avec celle de sodomie (9) la défense

(5) Conquistador Anónimo, El ; « *Relación de algunas cosas de la Nueva España y de la gran ciudad de Temestitan-México. Escrita por un compañero de Hernán Cortes* », México, Editorial América, 1941, p. 49.

(6) Fernandez de Oviedo, Gonzalo ; « *Sumario de la natural Historia de las Indias* », México, Fondo de Cultura Económica, 1950, p. 244.

(7) Muñoz Camargo, Diego ; « *Descripción de la ciudad y provincia de Tlaxcala* » dans « *Relaciones Geográficas del siglo XVI ; Tlaxcala* », Tomo primero, México, Edición de Acuña, René, UNAM, IIA, 1984, p. 78.

(8) Las Casas, Bartolomé de ; « *Historia de las Indias* », México, Fondo de Cultura Económica, 1951, vol. II, p. 517.

(9) L'« *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España* » de Bernal Díaz del Castillo, est, à ce sujet, tout à fait significative. Les contacts avec les populations indigènes s'accompagnent systématiquement, selon l'auteur, de prédications catholiques en vue de corriger les « vices » des indiens : sacrifices humains, anthropophagie, sodomie. Utiliser cette source pour prouver la généralisation des pratiques homosexuelles en Mésoamérique nous paraît sujet à caution. Il ne s'agit pas de nier la valeur des informations fournies par Bernal Díaz, mais d'apprécier ce qui relève, à notre avis dans ces passages, d'un discours stéréotypé visant essentiellement à justifier la conquête (voir les pages 128, 154-155, 213, 221, 223, 246, 617, 625, 638, 649 et 731).

Pour un exemple inverse, on peut citer les « *Relaciones Histórico-Geográficas de la provincia de Mérida* » où l'on rencontre, à plusieurs reprises, l'indication suivante : « ... les naturels (de cette province) ne mangeaient pas de chair humaine et ne connaissaient pas le péché abominable... » Nous connaissons l'auteur indigène à qui l'on doit la plupart des informations concernant le

des indiens s'accompagne presque systématiquement de l'éloge de la morale précolombienne et de la condamnation par celle-ci de l'homosexualité. La conquête de l'Amérique peut être considérée comme un prolongement de la « reconquista » espagnole. A l'ennemi musulman fréquemment taxé d'homosexualité se substituent naturellement les indiens du Nouveau Monde à qui l'on appliquera les mêmes accusations⁽¹⁰⁾. La pratique du « péché abominable » constitue l'un des arguments avancés par Juan Ginés de Sepúlveda dans son traité sur « les justes causes de la guerre contre les indiens ». La destruction du peuple de Sodome et Gomorrhe est non seulement licite, mais réalisée pour le bien même de ses habitants⁽¹¹⁾. On connaît les espérances millénaristes ayant présidées à la conquête spirituelle du Nouveau Monde. C'est dans ce contexte que les religieux soulignent les aspects « positifs » des coutumes précolombiennes pouvant servir de bases à la création d'une future chrétienté indienne⁽¹²⁾.

Le débat sur la moralité des indiens se poursuit encore à la fin du XVIII^e siècle, lorsque Francisco Javier Clavigero s'indigne de « l'injurieuse affirmation » et de « l'horrible calomnie » que constitue, à ses yeux, l'accusation d'homosexualité généralisée parmi les populations précolombiennes⁽¹³⁾. Plus récemment, Francisco Guerra, après une étude de « la nature aberrante des conduites sexuelles précolombiennes », conclut son ouvrage en affirmant : « La sodomie homosexuelle se rencontre dans toute l'Amérique avec une incidence élevée; la sodomie passive, berdache, était institutionnalisée aux

passé préhispanique de cette région. Il s'agit de Gaspar Antonio Chi, d'origine noble, fidèle collaborateur des franciscains dans leur entreprise d'évangélisation. Il est, notamment, l'un des informateurs de l'évêque Diego de Landa. Son intérêt à présenter à ses interlocuteurs une image positive de l'ancienne civilisation maya est évident. Il attribue même à l'un de ses ancêtres, Tutul Xiu, l'instauration de châtements à l'encontre des homosexuels, contredisant ainsi ses affirmations antérieures. Voir « *Relaciones Histórico-Geográficas de la gobernación de Yucatán* », Edición bajo la coordinación de Mercedes de La Garza, México, UNAM, IIF, Centro de Estudios Mayas, 1983, vol. I, pp. 72, 124, 165, 183, 200, 217, 306, 363, 377.

(10) Boswell, John ; « *Christianisme...* », o.c., p. 351-357.

(11) Sepúlveda, Juan Ginés de ; « *Democrates Segundo o de las justas causas de la guerra contra los indios* », Consejo superior de investigaciones científicas, Instituto Francisco de Vitoria, Madrid, 1951, p. 58.

(12) Baudot, Georges ; « *Utopie et histoire au Mexique, les premiers chroniqueurs de la civilisation mexicaine (1520-1569)* », Toulouse, Privat, 1977.

(13) Clavigero, Francisco Javier ; « *Historia antigua de México* », México, Porrúa, 1945, tomo IV, p. 269.

Antilles, et parmi les Aztèques, les Mayas, les Chibchas et les Incas. » (14).

Au-delà de ces polémiques, il nous paraît important, à partir d'une analyse critique des sources et en ayant conscience des préjugés moraux et motivations idéologiques des auteurs, de reprendre le dossier de l'homosexualité américaine.

Notre étude couvrira l'aire géographique comprise entre la partie sud des Etats-Unis et l'Amérique centrale. Vu le caractère fragmentaire de nos connaissances, c'est la Mésoamérique, telle que l'a définie Paul Kirchhoff, qui nous fournira le matériel le plus abondant (15). Nous ne négligerons pas cependant les informations provenant de régions plus « périphériques », qui, si elles sont plus parcimonieuses pour notre thème d'étude, n'en apportent pas moins de précieuses indications.

« Cuiloni, Chimouhqui. Cuitzotl, itlacauhqui, tlaelli, tlaelchichi, tlaelpul, tlacamicqui, teupoliuhqui, ahuilli, camanalli, netopehualli, tecualani, tetlaelti, tehuiqueuh. Teyacapitzlaelti. Cihuaciuhqui. Mocihuanenequini, Tlatiloni, tlatlani, chichinoloni. Tlatla, Chichinolo. Cicihuatlatoa, mocihua nenequi. » (16).

« Sodomite, giton. Souillure, corrompu, excrément, chien de merde, repoussant, infâme, corrompu, vicieux, plaisantin, moqueur, provocateur, dégoûtant, répugnant. Il remplit d'excrément l'odorat des gens. Efféminé. Il se fait passer pour une femme, il mérite d'être brûlé, jeté aux flammes, il mérite le bûcher. Il brûle, il est mis au feu. Il parle comme une femme, il se fait passer pour une femme (17).

Le jugement des informateurs de Bernardino de Sahagún est sans appel. L'homosexuel suscite une réaction de dégoût et de rejet catégorique. L'étude du vocabulaire indigène est particulièrement révélatrice. Le « *Vocabulario en lengua Castellana y Mexicana y Mexicana y Castellana* » de Fray Alonso de Molina nous offre les mots sui-

(14) Guerra, Francisco ; « *The pre-colombian mind. A study into the aberrant nature of sexual drives, drugs affecting behaviour and the attitude towards life and death, with a survey of psychotherapy, in pre-colombian America* », London, New York, Seminar Press, 1971, p. 263.

(15) Kirchhoff, Paul ; « Mesoamérica : its geographic limits, ethnic composition and cultural characteristics » dans « *Ancient Mesoamerica : Selected readings* », Berkeley, Peek publications, pp. 1-14.

(16) « *Códice Florentino* », Biblioteca Laurenziana, Florencia. Nous utilisons la paléographie de Lopez Austin, Alfredo ; « *Cuerpo humano e ideologia. Las concepciones de los antiguos nahuas* », México, UNAM, IIA, 1984, vol. II, p. 265.

(17) Nous suivons de très près la traduction d'Alfredo Lopez Austin : « *Cuerpo...* », o.c., vol. II, pp. 274-275.

vants : « Puto que padece (homosexuel passif) : *Cuiloni, Chimouhqui, Cucuxqui*; Puto que lo hace a otro (homosexuel actif) : *Tecuilontiani* » pour la partie Espagnol-Nahuatl et « *Cuiloniyotl* : Pecado nefando de hombre con hombre (péché abominable d'un homme avec un homme); *cuilontia* : Cometer pecado nefando (commettre le péché abominable) » pour la partie Nahuatl-Espagnol⁽¹⁸⁾. Ce vocabulaire a été étudié par Alfredo Lopez Austin dont nous suivons les conclusions. Il remarque ainsi que la relation entre l'homosexuel et la maladie est évidente dans le terme « *Cucuxqui* » que Siméon traduit par « malade, infirme, flétri, giton, mignon »⁽¹⁹⁾. Le rejet de l'homosexuel se retrouve également dans l'expression « *Amo tlá-cayotl*, » « *Ayoc tlá-cayotl* » qui signifie « inhumanité, absence d'humanité, péché contre nature »⁽²⁰⁾ comme dans le jugement des Tlaxcaltèques à leur égard : « Ils leurs attribuaient la qualité de *tetzauh-tin*, comme à la femme adultère (*tetzauhcihuatl*) et à l'enfant adultérin (*tetzauhconetl*) et ils les fuyaient »⁽²¹⁾. Or « *tetzdhuil* » se réfère à « une chose scandaleuse ou épouvantable ou une chose d'augure, de présage »⁽²²⁾, ce terme renforçant le caractère marginal, « inhumain » de l'homosexuel dans la vision nahuatl. Signalons, pour terminer, le mot « *tzintli* », terme nahuatl signifiant « anus » utilisé comme une insulte (« sodomite ») que nous avons rencontré dans une chronique en langue maya, le « *Chilam Balam de Tizimin* »⁽²³⁾. Des études sur le vocabulaire consacré à l'homosexualité dans d'autres langues indigènes nous fourniraient, sans doute, de précieux éléments de comparaison⁽²⁴⁾. L'homosexualité féminine est, hélas, très mal

(18) Molina, Alonso de; « *Vocabulario en lengua Castellana y Mexicana y Mexicana y Castellana* », México, Porrúa, 1977, p. 100 recto et p. 26 verso.

(19) Lopez Austin, Alfredo; « *Cuerpo...* », o.c., vol. I, p. 347.

(20) Ibidem, p. 203.

(21) Muñoz Camargo, Diego; « *Historia de Tlaxcala* », México, Oficina tipográfica de la secretaría de Fomento. Edición d'Alfredo Chavero, 1892, p. 138.

(22) Molina, Alonso de; « *Vocabulario...* », o.c., p. III recto.

(23) « *The ancient future of the Itza. The book of Chilam Balam of Tizimin* », Translated and annotated by Munro S. Edmonson, Austin, University of Texas Press, 1982, p. 107.

(24) On trouvera des informations dans les ouvrages suivants :

- Alvarado, Fray Francisco de; « *Vocabulario en lengua Mixteca* », México, INAH, 1962, p. 176.
- Barrera Vasquez, Alfredo (director); « *Diccionario Maya Cordemex* », Mérida, Edición Cordemex, 1980, p. 195 et p. 323.
- Basalencque, Fray Diego; « *Vocabulario de la lengua Castellana vuelto a la Matlatzinga* », Biblioteca Encyclopédica del Estado de México, 1975, p. 231.
- Cordova, Fray Juan de; « *Vocabulario Castellano Zapoteco* », México, INAE, SEP, 1942, p. 334 verso.

connue. On peut mentionner une entrée les concernant dans le « *Vocabulario de la lengua Cakchiquel...* » de Fray Thomas de Coto : « Ils ont aussi l'habitude de dire : ti qui q,arih quiij. Les femmes font cela quand, vicieusement, l'une se met sur l'autre pour faire des immondices. » ⁽²⁵⁾.

L'examen des sources nous permet, au-delà des jugements hâtifs ou des considérations générales, une approche plus détaillée de l'homosexualité en Mésoamérique. L'ébauche d'une sociologie de ce phénomène peut être tentée.

Le système éducatif précolombien et notamment la vie commune menée par les adolescents dans les temples-écoles suscita des accusations dont Bartolomé de Las Casas s'est fait l'écho : « Et c'est une grande fausseté et un témoignage pernicieux que portent certains (espagnols) que les jeunes gens qu'il y avait dans les temples comettaient ensemble le péché abominable. » ⁽²⁶⁾. Nous savons qu'une réelle promiscuité nocturne régnait dans les « *telpochcalli* » (maison des jeunes gens, temple-école des guerriers) : « Aucun des jeunes gens ne rentrait chez lui, aucun ne dormait chez lui. Pour mieux dire, ils allaient directement aux *telpochcalli* qui se trouvaient en divers lieux, là, ils dormaient étendus, presque nus. » ⁽²⁷⁾. Cependant, des précautions étaient prises la nuit dans les « *calmécac* » (temple-école de prêtres) afin d'éviter toute relation entre les jeunes élèves : « Ainsi dormaient les élèves du *calmécac* : aucun ne s'étendait près d'un autre; tous étaient isolés, aucun ne s'enveloppait dans une couverture avec un autre. » ⁽²⁸⁾.

Nous disposons d'informations sur le même thème pour le monde maya. A propos du Yucatán, Fray Diego de Landa écrit : « Ils dormaient ici (dans la maison des jeunes gens) tous ensemble presque toujours jusqu'au moment où ils se mariaient. Et comme j'ai entendu

— Coto, Fray Thomas de ; « *Thesaurus Verborum. Vocabulario de la lengua Cakchiquel v(el) Guatemalteca. Nuevamente hecho y recopilado con summo estudio, trabajo y erudición* », México, UNAM, 1983, pp. 449-450.

— Gilberti, Fray Maturino ; « *Diccionario de la lengua Tarasca o de Michoacán* », México, Colección Siglo XVI, 1962, p. 452.

— Laughlin, Robert M. ; « *The great Tzotzil Dictionary of San Lorenzo Zinacantan* », Washington, Smithsonian contribution to anthropology, numéro 29, 1975, pp. 452-453.

(25) Coto, Fray Thomas de ; « *Thesaurus...* », o.c., p. 449.

(26) Las Casas, Bartolomé de ; « *Apologética...* », o.c., t. II, p. 24.

(27) Lopez Austin, Alfredo ; « *Educación Mexica. Antología de textos saha-guntinos* », México, UNAM, IIA, 1985, p. 145.

(28) Ibidem, p. 49.

dire que dans d'autres régions des Indes, ils pratiquaient dans ces maisons le péché abominable, dans cette terre, je n'ai pas appris qu'ils fissent la même chose. » (29).

Il n'est guère douteux, malgré la vigilance des maîtres, que des relations homosexuelles se soient produites entre jeunes élèves et nous verrons plus loin les châtements qui leur étaient réservés. Une information de Las Casas sur la province de la Vera Paz mérite une attention particulière. Elle nous paraît d'autant plus digne d'intérêt que l'auteur a vécu dans cette région et qu'à plusieurs reprises, dans son œuvre, il réfute les accusations d'homosexualité portées aux indiens par les espagnols. Pourtant, ici, il confesse : « ...afin qu'ils soient instruits en religion, ils (les parents) les envoyaient dormir dans les temples, où les jeunes plus âgés corrompaient les enfants de ce vice (la sodomie), et ensuite, sortant de là avec ces mauvaises habitudes, il était difficile de les délivrer de ce vice. » (30). Ces relations homosexuelles à l'intérieur des temples étaient-elles institutionnalisées ? S'agissait-il de rituels d'initiation ou de pratiques sexuelles entre jeunes élèves plus ou moins tolérées ? En l'absence d'autres témoignages, il est bien difficile de répondre à ces questions. Las Casas affirme que les parents réprouvaient ce type de sexualité précoce mais ne mentionne aucune mesure répressive à son égard. On peut supposer que les relations homosexuelles entre adolescents ont bénéficié d'une certaine tolérance, l'institutionnalisation ou ritualisation de ces pratiques étant possible quoique difficile à prouver. Il s'agit, à notre connaissance, d'un exemple unique dans la littérature, la majorité des auteurs, religieux pour la plupart et admiratifs de la rigidité du système éducatif précolombien, insistent volontiers sur les peines sévères infligées à ceux qui rompaient avec la morale sexuelle en vigueur.

Nous n'en citerons qu'un exemple, à la fois pour les détails que nous offre le document et aussi parce qu'il concerne un peuple sur lequel nous sommes peu informés, les « Mixes » : « Les prêtres, les vieillards et les nobles se réunissaient dans une salle du temple, chacun d'eux ayant dans la main un tison ardent, et ils mettaient le délinquant (successivement) devant chacun d'eux et le premier lui faisait une grande réprimande en disant : « Oh scélérat ! Comment as-tu osé faire dans la maison des dieux un si grand péché ? (il s'agit du « péché abominable ») et d'autres paroles très dures; ayant ter-

(29) Landa, Fray Diego de ; « *Relación de las cosas de Yucatán* », México, Porrúa, 1986, p. 54.

(30) Las Casas, Bartolomé de ; « *Apologética...* », o.c., t. II, p. 515.

miné, il lui donnait avec le tison un grand coup, et chacun d'eux faisait de même (...). Ensuite, ils le sortaient du temple et le remettaient aux jeunes gens afin qu'ils le brûlent et, ainsi, ils le brûlaient. » (31). On remarquera le caractère très théâtral du jugement et la participation des jeunes gens à l'exécution de leur camarade. Le pouvoir répressif est assumé par la noblesse et le clergé qui constituent les élites dirigeantes du monde mésoaméricain.

La description par Alonso Zuazo de véritables « orgies homosexuelles » perpétrées par les prêtres indigènes avant le sacrifice de victimes humaines ne résiste guère face aux multiples témoignages soulignant leur chasteté (32). Les religieux dressent dans leurs chroniques un tableau admiratif des pratiques ascétiques de la classe sacerdotale indigène et n'hésitent pas à les comparer à des saints « si l'on excepte leur infidélité. » (33). Signalons toutefois un témoignage relatif à la ville de Cempoala où, si l'on en croit Bernal Diaz del Castillo, les prêtres s'adonnaient au « maudit office de sodomie » (34). L'existence de telles pratiques liées à des rituels de fertilité a été avancée par certains auteurs modernes (35). Nous reviendrons sur ce thème lorsque nous envisagerons les relations entre homosexualité et religion. Au moins pour la partie centrale du Mexique, les sources s'accordent sur la rareté des cas d'homosexualité parmi le clergé et sur la sévérité des peines qu'ils encourraient (36).

Les témoignages relatifs aux coutumes sexuelles de la noblesse sont peu nombreux, parfois ambigus et difficiles à interpréter.

(31) Ibidem, p. 25.

(32) « Carta del licenciado Alonso Zuazo », dans Garcia Icazbalceta, Joaquim ; « *Nueva colección de documentos para la Historia de México* », 1891, t. III, p. 367.

(33) « Ils étaient considérés comme de saints hommes, car ils étaient très chastes et de vie irréprochable parmi eux (les indiens) et même parmi nous (les espagnols), ils seraient ainsi estimés si l'on excepte leur infidélité », dans Mendieta, Fray Gerónimo de ; « *Historia eclesiástica indiana* », México, Porrúa, 1980, p. 90.

(34) « Et selon ce qu'ils disaient, nous avons compris que ces « papas » (prêtres indigènes) étaient fils de nobles et n'avaient pas de femmes, ils remplissaient le maudit office de sodomie et jeûnaient certains jours », dans Diaz del Castillo, Bernal ; « *Historia...* », o.c., p. 132.

(35) Ochoa, Lorenzo ; « *Historia prehispánica de la Huasteca* », México, UNAM, IIA, 1984, p. 137.

(36) « Et si d'aventure ils étaient (les « papas ») coupables du péché abominable, on les brûlait dans certaines régions et dans d'autres, on les pendait ou on les tuait d'une autre façon », dans Las Casas, Bartolomé de ; « *Apologética...* », o.c., t. II, p. 400.

Quelques éléments d'information concernant la ville de Tezcoco qui, avec Tlacopan et México-Tenochtitlan dominait le haut plateau central mexicain, peuvent être réunis au dossier. Ainsi, nous apprenons que le souverain Nezahualpilli « par raison naturelle et grâce à de bons penchants, il haïssait le péché abominable et, vu que les autres caciques le permettaient, il ordonna de tuer ceux qui le commettaient. » (37). Ce texte nous laisse entrevoir une pratique ou, du moins, une certaine tolérance de la noblesse tezcocane vis-à-vis de l'homosexualité. Ce phénomène devait prendre fin avec les mesures de Nezahualpilli et même plus tôt, plusieurs chroniqueurs signalant des lois de son prédécesseur, Nezahualcōyotl, allant dans le même sens (38). Nous savons, par ailleurs, que ce dernier eut un fils « très vaillant et courageux, qui fut accusé du péché abominable; ils le condamnèrent à mort, son père confirmant la sentence et l'exécutant lui-même » (39). Les qualificatifs « très vaillant et courageux » indiquent certainement l'appartenance du fils de Nezahualcōyotl à la hiérarchie militaire tezcocane. A partir de ces éléments, on peut supposer qu'à une période de relative liberté en matière sexuelle, du moins parmi les hautes classes de la société, a succédé une période de répression liée à l'affirmation du pouvoir central et au contrôle de plus en plus strict des populations.

L'existence de pratiques homosexuelles rituelles parmi la noblesse a été discutée par Alfredo Lopez Austin (40). Nous disposons, en effet, d'un document de qualité qui révèle qu'« au Mexique, il y avait des hommes vêtus en habit de femme et ceux-là étaient sodomites et accomplissaient les offices de femmes comme celui de tisser et filer et certains seigneurs en avaient un ou deux pour leurs vices. » (41). Une alternative à l'explication magico-religieuse pourrait être la présence d'une institution comme le « berdache » parmi les anciens mexi-

(37) Mendieta, Fray Gerónimo de ; « *Historia...* », o.c., p. 83.

(38) Alva Ixtlilxochitl, Fernando de ; « *Obras históricas* », México, UNAM, IIH, 1985, t. I, p. 447.

(39) Pomar, Juan Bautista de ; « *Relación de Tezcoco* » dans « *Relaciones geográficas del siglo XVI : México* », t. III, México, UNAM, IIA, 1984, p. 76.

(40) « Dans une société dans laquelle les nobles devaient justifier leur position comme intégrants du groupe dirigeant au moyen d'une vie rigide et exemplaire et où l'homosexualité était réprouvée et punie de la perte de la vie, seul un motif magico-religieux, d'intérêt général supposé, sanctionné par le rite, pourrait justifier tel type de coutume », dans Lopez Austin, Alfredo ; « *Cuerpo...* », o.c., t. I, p. 343.

(41) « *Costumbres, fiestas, enterramientos y diversas formas de proceder de los indios de Nueva España* », publicado por Federico Gómez de Orozco, Tlaloacan, II, I, 1945, p. 58.

cains, institution attestée notamment chez les indiens nord-américains ⁽⁴²⁾. Un témoignage de Fray Juan de Torquemada concernant la ville de Tlaxcala renforce cette hypothèse ⁽⁴³⁾. Quoiqu'il en soit, il convient d'étudier plus en détail ce phénomène de travestissement qui a surpris et scandalisé les auteurs anciens.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, lors de son étonnant périple qui le conduisit, après un naufrage en Floride, à traverser toute la partie sud des actuels Etats-Unis, offre dans sa relation le premier témoignage de l'institution du berdache chez les indiens : « Chez eux, je fus témoin d'un fait diabolique : je vis un homme qui était marié avec un autre, je vis aussi d'autres hommes mariés de même à d'autres hommes efféminés; ils étaient vêtus comme des femmes et faisaient l'ouvrage des femmes, ils tiraient à l'arc et portaient de très grands fardeaux... » ⁽⁴⁴⁾. Cette information fut recueillie auprès des indiens de la « isla del mal hado » située près de la baie de Galveston (Texas). Les travaux des ethnologues confirment, après plus de quatre siècles, la persistance de ce phénomène ⁽⁴⁵⁾. A propos des indiens Tahues de la province de Culiacan (nord-ouest du Mexique), le conquistador Pedro de Castañeda mentionne « des hommes habillés comme des femmes qui se marrient à d'autres hommes et les servent comme leurs épouses. » ⁽⁴⁶⁾. Des observations similaires ont été faites à Cuba et dans la région du Darien par Bartolomé de Las Casas, dans les terres chaudes et sur la côte du golfe du Mexique

(43) « berdache » est un mot d'origine arabe (barday ou bārdah signifie jeune captif) utilisé pour désigner les indiens travestis en Amérique du Nord. Les premiers à avoir employé ce terme furent les trappeurs français au Canada. Parmi une importante bibliographie, on peut consulter : Devereux, Georges ; « Institutionalised homosexuality of the Mohave Indians », dans « *Human Biology* », 9, 1937, p. 498-527. — Hill, W.W. ; « Note on the Pima berdache », dans « *American Anthropologist* », 40, 1938, p. 338-340. — Oestrich Lurie, Nancy ; « Winnebago berdache », dans « *American Anthropologist* », 55, 1953, p. 708-712. — Kennedy, G. John ; « *Ināpuchi* », III, ediciones especiales, México, 1970, p. 170.

(43) Torquemada, Fray Juan de ; « *Monarquía Indiana* », 7 vol., México, UNAM, IIH, 1975-1983, t. III, p. 427. On peut trouver un témoignage tardif dans : Villavicencio, Diego Jaimés Ricardo ; « *Luz y método, de confesar idólatras, y destierro de idolatrías* », Puebla de los Angeles, Imprenta de Diego Fernández de León, 1692, p. 81.

(44) Nuñez Cabeza de Vaca, Alvar ; « *Relation et commentaires du gouverneur Alvar Nuñez Cabeza de Vaca sur les deux expéditions qu'il fit aux Indes* », Paris, Le temps retrouvé, Mercure de France, 1980, p. 86.

(45) Voir note (42).

(46) Castañeda, Pedro de ; « The narrative of the expedition of Coronado... », edited by F.W. Hodge, dans « *Spanish explorers in the Southern United States* », New York, Barnes and Noble, 1953, p. 344-346.

par Bernal Diaz del Castillo. (47). Signalons, pour terminer, la rencontre singulière par Nuño de Guzman d'un combattant déguisé en femme parmi les guerriers de Cuitzeo (Michoacán) qui se singularisa par sa bravoure. Sous prétexte qu'il se livrait, ainsi vêtu, à la prostitution, le conquistador le condamna au bûcher (48).

Peut-on conclure à une extension générale de l'institution du berdache en Amérique au moment de la conquête espagnole ? Certains auteurs n'y ont pas hésité et affirment, sans nuances, la généralisation des pratiques homosexuelles institutionnalisées à travers tout le continent américain (49). Plusieurs remarques s'imposent : nos informations proviennent, en majorité, des conquistadores dont nous avons vu la propension à accuser les indigènes de s'adonner au « péché abominable ». Cela dit, les témoignages de Bartolomé de Las Casas et les études ethnologiques contemporaines nous invitent à ne pas rejeter à priori ces indications. La géographie de l'institution du berdache est significative, l'essentiel de notre documentation provenant des régions qualifiées plus haut de « périphériques ». Nous reviendrons plus loin sur ce fait (50). Le travestissement, dans la partie centrale du Mexique, est présenté par les sources comme une pratique infâmante ou en rapport avec des lois le condamnant.

Ainsi, lorsque les habitants de Coyoacan veulent provoquer les mexicas, ils les invitent à une fête solennelle où « après leur avoir servi un bon repas et les avoir fêté avec des danses à leur façon, en guise de dessert, ils leurs envoyèrent des habits de femmes, les obligèrent à les porter et à retourner ainsi vêtus en habits féminins à leur ville. » (51). Il s'en suit une guerre entre les deux cités. De même, les mexicas expriment de façon métaphorique leur défaite face aux espagnols en déclarant que ces derniers leur ont « mis des jupons de femmes » (52). Cette relation entre travestissement et humiliation se retrouve dans la province du Michoacán où le chasseur maladroît était contraint de revêtir une jupe qui l'excluait symboliquement du

(47) Las Casas, Bartolomé de ; « *Apologética...* », o.c., t. II, p. 232 et p. 540-541. — Diaz del Castillo, Bernal ; « *Historia...* », o.c., p. 875.

(48) Riva Palacio, Vicente : « *El virreinato. Historia de la dominación española en México desde 1521 a 1808* », dans « *México a través de los siglos* », vol. II, México, Publicaciones Herrería, s.d., p. 207.

(49) Voir note (14).

(50) Voir p. 19.

(51) Acosta, Joseph de ; « *Historia natural y moral de las Indias* », México, Fondo de Cultura Económica, 1985, p. 344.

(52) « *Relación de las ceremonias y ritos y población y gobierno de los indios de la provincia de Michoacán (1541)* », con transcripción de José Tudela, estudio preliminar por José Corona Nuñez, México, Balsal Editores, 1977, p. 259.

monde masculin⁽⁵³⁾. D'une manière générale, la morale précolombienne exalte la virilité et réprouve toutes manifestations efféminées⁽⁵⁴⁾. Plusieurs auteurs mentionnent une loi punissant de mort « l'homme qui allait vêtu en habit de femme et la femme qui allait vêtue en habit d'homme. »⁽⁵⁵⁾.

Nous avons relevé quelques exemples de femmes travesties, toujours en relation avec des activités viriles. A la mort de Carocomaco, seigneur de Tzacapu (Michoacán), son épouse Quenomen lui succéda. Pour se faire craindre, celle-ci revêtit les insignes militaires caractéristiques de son nouveau pouvoir « deux bandes noires (peintes) sur le visage, à son côté, un bouclier et une massue dans la main »⁽⁵⁶⁾. Cette peinture faciale n'est pas sans évoquer celle du dieu aztèque « *Tezcatlipoca* », divinité étroitement liée au pouvoir impérial⁽⁵⁷⁾. Nous pouvons retrouver, chez les mexicas, un phénomène similaire quoiqu'inversé, le personnage politique le plus important après le tlatoani (l'empereur) étant le « *cihuacóatl* », individu masculin mais représentant la déesse de la terre⁽⁵⁸⁾.

Les « *Anales de los Cakchiqueles* » mentionnent, au cours d'une bataille, l'apparition de quatre femmes armées d'arcs et protégées par des cottes de coton. Ce document, provenant de la partie sud du Guatemala, relate le massacre par les cakchiqueles de ces femmes « déguisées comme quatre jeunes guerriers » qui combattaient dans les rangs des tukuchées⁽⁵⁹⁾. Dans le « *Codex Nuttall* », d'origine mixtèque, se trouve la représentation d'un personnage féminin, « 6-aigle »,

(53) « Si quelque part le gibier leur échappe, ils ont une peine qui consiste à leur mettre un habit de femme qu'ils appellent « *cu(e)itl* », leur indiquant ainsi qu'ils ne sont pas des hommes mais des femmes, car ils ne sont pas de grands archers », dans Las Casas, Bartolomé de ; « *Apologética...* », o.c., t. II, p. 456.

(54) Pomar, Juan Bautista de ; « *Relación...* », o.c., p. 86.

(55) Mendieta, Fray Gerónimo de ; « *Historia...* », o.c., p. 137-138. — Motolinia, Fray Toribio ; « *Memoriales o libro de las cosas de la Nueva España y de los naturales de ella* », México, UNAM, ITH, 1971, p. 357.

(56) « *Relación de las ceremonias...* », o.c., p. 114.

(57) Sahagun, Fray Bernardino de ; « *Historia General de las cosas de Nueva España* », México, Porrúa, col Sepan Cuantos, edición de Angel Maria Garibay K., 1985, p. 306-312.

(58) « Le pouvoir suprême dans l'organisation politique de Mexico-Tenochtitlan était partagé, quoique de façon inégale, par deux gouvernants : le tlatoani ou « roi » et le cihuacoatl, un homme mais représentant la déesse de la terre. C'était l'équilibre relatif des opposés dans le pouvoir », dans Lopez Austin, Alfredo ; « La sexualidad entre los antiguos nahuas » dans « *Familia y sexualidad en Nueva España* », México, Fondo de Cultura Económica, col. Sep-80, 1982, p. 144.

(59) « *Memorial de Solola, Anales de los Cakchiqueles* », édition de Adrián Recinos, México, Fondo de Cultura Económica, 1980, p. 112.

portant un bouclier et un faisceau de flèches⁽⁶⁰⁾. Les femmes mortes en couche étaient appelées par les aztèques « *mocihuaquetzque* », les femmes vaillantes. Assimilées aux guerriers tombés sur le champ de bataille, elles accompagnaient, dans sa course, le soleil du zénith au couchant « jetant des cris d'allégresse et combattant »⁽⁶¹⁾. Les sages-femmes et les vieilles qui accompagnaient le corps de la défunte jusqu'à la cour du temple des « *cihuapipiltin* » (les femmes célestes) devaient se protéger des assauts des jeunes gens. Futurs guerriers, ils tentaient de s'emparer du corps de la jeune femme dont la chevelure et le majeur de la main gauche étaient considérés comme de puissants talismans utilisés dans les batailles. Le combat pour la possession du cadavre était réel nous dit Sahagún, et les vieilles femmes « allaient avec des boucliers et des épées, donnant de la voix comme quand les guerriers crient au moment d'attaquer les ennemis. »⁽⁶²⁾.

Plus qu'à une conduite sexuelle particulière, le travestissement féminin nous paraît associé à des circonstances sociales ou religieuses spécifiques⁽⁶³⁾.

Pour une meilleure compréhension des attitudes sexuelles et des phénomènes de travestissement indigènes, l'étude du contexte magico-religieux dans lequel ils se développent est indispensable.

Les chroniqueurs catholiques ont tout naturellement cherché et rencontré dans les religions précolombiennes l'explication de l'origine des pratiques homosexuelles amérindiennes.

« Ils pratiquaient cet infâme et abominable délit (la sodomie) car ils ignoraient la grâce et loi divine et le démon, pour mieux les dominer, les aveugla et leur fit croire que, parmi leurs dieux, ce vice était pratiqué et était licite. »⁽⁶⁴⁾. Le diable ayant inspiré aux indiens l'idôlatrie, les sacrifices humains et l'anthropophagie devait nécessairement être aussi à l'origine du « péché abominable ». A Tiri-pito (Michoacán), c'est un fantôme ou diable atteint de jaunisse qui poussait les naturels à commettre toutes sortes de dépravations sexu-

(60) « *The Codex Nuttall, a picture manuscript from ancient Mexico* », edited by Zelia Nuttall, New introduction text by Arthur G. Miller, New York, Dover Publications, 1975, pl. 3.

(61) Sahagun, Fray Bernardino de ; « *Historia...* », o.c., p. 381.

(62) Ibidem, p. 380.

(63) Voir cependant un exemple de femme homosexuelle qui se déguise en guerrier dans Devereux, Georges ; « *Institutionalised...* », o.c., p. 524.

(64) Motolinia, Fray Toribio ; « *Memoriales...* », o.c., p. 321.

elles dont le « péché infâme et abominable »⁽⁶⁵⁾. On remarquera ici, comme chez les aztèques, l'association établie entre homosexualité et maladie.

Une source relative à la province de la Vera Paz (Guatemala) nous fournit des précisions sur ces divinités malignes : « ...un démon qui avait l'apparence d'un indien leur apparut, appelé Cu,Chin dans une autre langue, Cavil et Maran dans d'autres, qui les poussa à le commettre (le péché abominable), comme lui le commit avec un autre démon et de là que certains d'entre eux ne le considèrent pas comme un péché, disant que ce dieu ou diable le commit et les persuada que ce ne devait pas être un péché. »⁽⁶⁶⁾. Nous avons tenté d'identifier ces quatre noms de divinités. Les recherches sur « *Chin* » et « *Maran* » n'ont donné aucun résultat. Le mot « *K'u* » peut être traduit par « Dieu ». Nous avons trois entrées pour « *K'awil* » : le mendiant dans les livres du Chilam Balam; « *K'awil Ch'el* » : nom d'un jeune homme, nom d'un prophète fameux. « *Itzamna K'awil* » : nom d'une divinité (donneuse d'aliments).⁽⁶⁷⁾. Dans son commentaire du Chilam Balam de Tizimin, Munro S. Edmonson précise que le prophète K'awil Ch'el présente « un point de vue mexicain » de l'histoire maya⁽⁶⁸⁾. Peut-on relier le témoignage de Bartolomé de Las Casas aux jugements peu flatteurs des yucatèques sur les nouveaux arrivants de langue nahuatl : « ...leurs cœurs sont noyés dans le péché, leurs cœurs sont morts dans leurs péchés charnels... »⁽⁶⁹⁾ ? On se souvient que dans le Chilam Balam de Tizimin, c'est un mot nahuatl, « *tzintli* », qui est utilisé pour désigner les sodomites⁽⁷⁰⁾. Espérons que de futures recherches éclaireront ces questions.

Parmi les dieux du haut plateau central mexicain, nous ne connaissons qu'une divinité dont on peut « suspecter » les liens avec l'homosexualité. Il s'agit de « *Tezcatlipoca* », le seigneur au miroir fumant, l'une des divinités les plus importantes du panthéon aztèque.

(65) « ... un fantôme ou diable (...), homme affreux, jaune, atteint de jaunisse (...) qui non seulement leur conseillait et poussait à commettre des péchés avec leurs sœurs et mères, mais aussi le péché infâme et abominable », dans Montes de Oca, Pedro; « Relación de Tiripito », dans « *Relaciones geográficas del siglo XVI: Michoacán* », México, UNAM, IIA, 1987, p. 348-349.

(66) Las Casas, Bartolomé de; « *Apologética...* », o.c., t. II, p. 522.

(67) Barrera Vasquez, Alfredo; « *Diccionario...* », o.c., p. 416 et p. 387.

(68) « *The ancient...* », o.c., p. 70.

(69) « *The book of Chilam Balam of Chumayel* », by Ralph L. Roys, introduction by J. Eric S. Thompson, University of Oklahoma Press, Norman, 1973, p. 169.

(70) Voir note (23).

Les informateurs de Sahagún évoquent son passage sur la terre où « il donnait vie à la poussière, à l'ordure... » (71). Or, le diphrasisme « in teutli, in tlazolli », la poussière, l'ordure signifie transgression sexuelle (72). Plusieurs événements mythiques illustrent le caractère maléfique de Tezcatlipoca. Ainsi, afin de séduire la fille de Huemac, roi de Tula, il se transforme en huastèque et, conformément aux coutumes vestimentaires de ce peuple, il apparaît nu « avec la chose suspendue ». A sa vue, la fille de Huemac est « tombée malade, elle a vibré comme un tambour, elle a haleté de fièvre, comme si elle souffrait de l'absence de l'oiseau du huastèque. » (73). Pour la guérir, Huemac n'a d'autre alternative que de la marier à l'étranger, ce qui provoque la fureur de ces sujets et, à terme, la chute de la cité toltèque (74). L'ivresse coupable de Quetzalcóatl, roi-prêtre de Tula, et les relations incestueuses qui l'uniront à Quetzalpetlatl sont également causés par les manœuvres diaboliques du seigneur au miroir fumant (75).

Que cette divinité soit associée, en tant qu'initiatrice, à des pratiques sexuelles réprouvées, cela paraît bien attesté par les sources. Sa relation à l'homosexualité est plus ambiguë.

Nous possédons plusieurs textes singuliers où Tezcatlipoca est insulté par des pénitents mécontents de leur sort et cela, en termes fort peu respectueux : « O *Titlacauan* (autre nom de Tezcatlipoca), toi sodomite ! Toi, misérable sodomite ! Tu t'es amusé de moi, tu t'es moqué de moi ! » (76). L'infortuné dont le captif s'est enfui s'écrit : « Toi, sodomite, ô Titlacauan ! Puisse cela t'arriver aussi ! Sois maudit car tu m'as donné un captif simplement pour te moquer de moi ! » (77). Tezcatlipoca est, en effet, la divinité protectrice des esclaves. De plus, il a la réputation d'accorder aux hommes les richesses et les hon-

(71) « *Florentine Codex. General History of the things of New Spain, Fray Bernardino de Sahagún* », translated from the aztec into english, with notes and illustrations by Charles E. Dibble and Arthur J.O. Anderson, 12 v., Santa Fe, New Mexico, The school of American Research and the University of Utah, 1950-1969, book I, p. 5.

(72) Lopez Austin, Alfredo ; « *Cuerpo...* », o.c., t. I, p. 350.

(73) « *Florentine...* », o.c., book III, p. 19. On remarquera que le mot nahuatl « *tototl* », « oiseau » se réfère ici au sexe du huastèque, association que l'on retrouve dans d'autres langues.

(74) Ibidem, p. 20-22. Les huastèques avaient la réputation d'être sodomites. Voir par exemple Muñoz Camargo, Diego ; « *Descripción...* », o.c., p. 78.

(75) « *Annales de Cuauhtitlán* », dans « *Codex Chimalpopoca* », trad. de Primo Feliciano Velazquez, México, UNAM, IAH, 1945, p. 8-10.

(76) « *Florentine...* », o.c., bok IV, p. 35.

(77) Ibidem.

neurs mais aussi de les leur retirer selon son humeur ⁽⁷⁸⁾. Le malade désespéré de l'inefficacité de sa prière interpelle ainsi le dieu capricieux : « O Titlacauan, ô misérable sodomite ! Tu as déjà pris ton plaisir avec moi. Tue-moi rapidement ! Alors, Titlacauan guérissait certains ; il n'était pas irrité par cette (insulte). Cependant, certains mourraient pour cela. » ⁽⁷⁹⁾.

A notre connaissance, aucune divinité n'est soumise à un tel traitement. Tezcatlipoca était-il considéré comme un homosexuel passif (le mot « *cuiloni* » est chaque fois utilisé) ou s'agit-il d'une insulte courante dépourvue de signification ?

Les accusations d'homosexualité passive sont fréquentes durant les batailles et les espagnols eux-mêmes en ont été victimes si l'on en croit Bernal Diaz del Castillo ⁽⁸⁰⁾. La chouette, messagère de « *Mictlantecuhltli* » (dieu du monde des morts) est également injuriée de cette façon par des femmes repoussant son apparition sinistre ⁽⁸¹⁾. Nous sommes en présence d'une insulte relativement commune employée pour offenser un adversaire ou pour conjurer le mauvais sort.

Les rapports entre Tezcatlipoca et les géants dans les mythes cosmogoniques des cinq soleils sont particulièrement significatifs. Ces créatures primordiales sont dévorées par des jaguars à la fin du premier âge du monde, du premier soleil suite à des « excès homosexuels » ⁽⁸²⁾. Si Tezcatlipoca domine le soleil de Terre, « *nahui océlotl* » (quatre-jaguar), il est aussi à l'origine de sa destruction, le jaguar étant l'une des manifestations animales du seigneur au miroir fumant.

(78) Ibidem, book I, p. 5.

(79) Ibidem, book III, p. 12.

(80) Diaz del Castillo, Bernal ; « *Historia...* », o.c., p. 383. Voir aussi la p. 600, où les gens de Guazacualco baptisent un champ de bataille « *Cuilonemequi* », qui veut dire dans leur langue « où ils tuèrent les mexicas sodomites ». D'autres exemples se trouvent dans Muñoz Camargo, Diego ; « *Descripción...* », o.c., p. 248. Les cholultèques insultent les tlaxcaltèques : « O tlaxcaltèques sodomites, poltrons... » A la p. 252, Motecuhzoma Xocoyotzin est traité d'homosexuel. Il reçoit la même insulte dans « *Florentine...* », o.c., book XII, p. 58 (texte espagnol). Le conquistador Rodrigo de Castañeda, qui combattait avec une coiffure de plumes indigène qui le faisait ressembler au tlaxcaltèque Xicoténcatl, était appelé par les mexicas « *Xicoténcatl cuilone* », dans Cervantes de Salazar, Francisco ; « *Crónica de Nueva España* », Madrid-México, Est. Fot. de Hauser y Menet-Talleres Gráficas del Museo Nacional de Arqueología, Historia y Etnografía, 1914-1936, vol. III, p. 345.

(81) Lopez Austin, Alfredo ; « *Augurios y abusiones* », introducción, versión y notas de Lopez Austin, Alfredo, México, UNAM, IIH, 1969, p. 37.

(82) Veytia, Mariano ; « *Historia antigua de México* », México, 1836, t. T, p. 152. L'homosexualité des géants est attestée dans les traditions du monde andin. Voir Acosta, Joseph de ; « *Historia...* », o.c., p. 53.

Cette divinité complexe, plus qu'à l'homosexualité elle-même, est liée aux transgressions sexuelles identifiées par la morale indigène. Tezcatlipoca est également à l'origine des châtiments des contrevenants, comme l'indique sa présence au côté de « *Tlazoltéotl* » (déesse du plaisir charnel) lors des rites de confession consacrés, essentiellement, aux péchés de caractère sexuel ⁽⁸³⁾.

Nous savons que ceux-ci pouvaient engendrer de graves maladies ⁽⁸⁴⁾. Le procédé divinatoire consistant à jeter plusieurs grains de maïs sur un tissu posé sur le sol et à interpréter leurs positions pouvait être révélateur : « ...et si un grain tombait sur un autre, il disait que sa maladie lui était venu car il était sodomite. » ⁽⁸⁵⁾.

Nous avons évoqué plus haut l'existence de pratiques homosexuelles liées à des rituels de fertilité ⁽⁸⁶⁾. L'un de ces rituels a été décrit chez les indiens Coras durant lequel deux participants simulent un acte homosexuel ⁽⁸⁷⁾.

La cérémonie religieuse appelée « *Ochpaniztli* », « balayage des chemins », était, vraisemblablement, la fête des semailles des anciens mexicains ⁽⁸⁸⁾. Une jeune femme représentant la divinité de la terre « *Toci* » était décapitée et sa peau revêtue par un prêtre. A travers des différentes manifestations qui composaient cette fête, apparaît un symbolisme sexuel très riche : ainsi, on annonçait à la future sacrifiée qu'elle allait épouser l'empereur; un cortège de huastèques tendait vers Toci d'énormes phallus en érection; le prêtre ayant endossé la dépouille de la malheureuse se plaçait, bras et jambes écartés, face à « *Huitzilopochtli* », (dieu de la guerre), attitude figurant la fécondation de la déesse... ⁽⁸⁹⁾.

Ce prêtre, nous dit Sahagún, exécutait dans le temple de Huitzilopochtli un rite appelé « *macuexyecoaya* » que Michel Graulich traduit par « entretenait des rapports charnels avec les huastèques » ⁽⁹⁰⁾. Si l'on excepte cette traduction, une relation homosexuelle

(83) « *Florentine...* », o.c., book I, p. 24.

(84) Voir note (19).

(85) « *Codex Magliabechiano. Cl. XIII (B.R. 232). Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze* », Graz-Austria, Akademische Druck-u Verlagsanstalt, 1970, fol. 77 r.

(86) Voir p. 6.

(87) Anguiano, Marina ; « *Semana Santa entre los Coras de Jesus María* », dans « *Religión en Mesoamérica* », XII Mesa Redonda de la Sociedad Mexicana de Antropología, 1972, p. 561.

(88) Graulich, Michel ; « *Ochpaniztli, la fête des semailles des anciens mexicains* », dans « *Anales de Antropología* », XVIII, 2, 1981, p. 59-100.

(89) Ibidem, p. 73-77.

(90) Ibidem, p. 74.

(réelle ou simulée) aurait eu lieu dans le temple de la divinité tutélaire des aztèques entre un prêtre représentant la déesse de la terre et des huastèques dont nous avons vu l'association avec l'idée d'une sexualité débordante. Ajoutons, pour renforcer cette hypothèse, que le commentateur du « *Codex Borbonicus* » inscrit, aux côtés du cortège de huastèques, la phrase suivante : « Tous ceux-là étaient les prêtres sodomites qui ne sortaient pas des temples » ⁽⁹¹⁾.

Les prêtres indigènes pouvaient donc représenter des déesses au cours des fêtes religieuses.

Ainsi, parmi les tarasques du Michoacán, le prêtre possédé par la déesse « *Cuerauapéri* » revêtait des habits féminins ⁽⁹²⁾. Lors de l'inauguration d'un aqueduc sous l'empereur aztèque Ahuítzotl, le prêtre qui dirigeait la cérémonie portait la parure de « *Chalchiuhtlicue* », divinité féminine de l'eau ⁽⁹³⁾. Un document relatif à la fête « *Tititl* », « étirement », dédiée à la déesse « *Tonan* », « notre mère », décrit l'apparition de « ...vingt ou trente prêtres (qui) revêtaient cet habit de femme avec des jupons et ils étaient appelés tona car ils étaient l'image du démon ainsi appelé.... » ⁽⁹⁴⁾. Les informateurs de Sahagún mentionnent, à propos de la même fête, que la représentante de « *Ilamatecuhtli* », « la vieille dame » (autre nom de *Tonan*) qui allait être sacrifiée au sommet d'une pyramide était accompagnée par « les représentants des diables ». « Ils vont en file. Un autre, représentant *Ilamatecuhtli*, les dirige; ils le considèrent réellement comme une déesse sur la terre, c'était seulement un homme qu'ils ornaient ainsi. » ⁽⁹⁵⁾.

Tonan-Ilamatecuhtli peut être considérée comme la partie féminine d'« *Ometéotl* », dieu de la dualité. Le travestissement de son/ses représentants s'expliquerait par la nature à la fois masculine et féminine de cette divinité, principe de la génération des hommes ⁽⁹⁶⁾. Ce caractère double était exprimé symboliquement par le port d'un « masque à deux faces, un derrière et un devant » ⁽⁹⁷⁾ par le prêtre-déesse lorsqu'il dansait tout en brandissant la tête de la sacrifiée ⁽⁹⁸⁾.

(91) « *Codex Borbonicus* », Akademische Druck-und Verlagsanstalt, Graz-Austria, 1974, planche XXX.

(92) « *Relación de las ceremonias...* », o.c., p. 10.

(93) « *Códice Ramirez. Relación del origen de los indios que habitan esta Nueva España, segun sus historias* », México, Editorial Leyenda, 1944, p. 93.

(94) « *Costumbres...* », o.c., p. 52.

(95) « *Florentine...* », o.c., book II, p. 156.

(96) Leon-Portilla, Miguel : « *Los antiguos mexicanos a través de sus crónicas y cantares* », México, Fondo de Cultura Económica, 1972, p. 137-144.

(97) Sahagún, Fray Bernardino ; « *Historia...* », o.c., p. 149.

(98) Voir note (95).

L'exécution rituelle de victimes humaines en Mésoamérique reproduisait le sacrifice primordial des dieux à Teotihuacan, prélude à la naissance du cinquième soleil. Le futur sacrifié, image-représentant (« *ixiptlatl* ») de la divinité, était pourvu des attributs du dieu et vénéré comme tel.

Durant la fête « *Uey Toçoztli* », « grande veille », était sacrifiée : « ...une indienne vêtue de blanc et on lui donnait le nom du démon en l'honneur de qui se faisait la fête qui s'appelait Quetzalcóatl (...) et ensuite, ils tondaient l'indienne comme un homme... » (99). Cette cérémonie religieuse est dédiée à « *Centéotl* », dieu du maïs et à « *Quetzalcóatl* », à qui les hommes doivent la découverte du précieux aliment. La plupart des sources nous décrivant la fête « *Uey toçoztli* » mettent l'accent sur les rites célébrés en l'honneur du jeune dieu du maïs et ne mentionnent pas Quetzalcóatl (100). La représentation de Centéotl sous les traits d'une femme (mais portant une coiffure d'homme) pourrait s'expliquer par la nature mal définie du sexe de cette divinité, celle-ci étant décrite à la fois comme mâle et femelle (101). Quetzalcóatl entretient également des relations étroites avec le phénomène dualiste qui est à la base de la pensée religieuse précolombienne (102).

D'autres contextes festifs pouvaient susciter des phénomènes de travestissement.

Dans la Huasteca, des hommes dansaient « en habits de femmes avec des cheveux postiches » en l'honneur du dieu « *Paya* » (103). Une dénonciation présentée devant le tribunal de la Sainte Inquisition fait état de saouleries, « péchés et abominations » (dont le péché abominable) réalisés durant cette fête » (104).

Le dominicain Fray Diego Duran évoque, scandalisé, l'existence d'une danse profane, le « *cuecuechcuicatl* », « bal chatouilleux ou de

(99) « *Costumbres..* », o.c., p. 41

(100) « *Florentine...* », o.c., book II, p. 61-66.

(101) Thompson, J. Eric ; « *Ethnology of the Mayas of Southern and central British Honduras* », Chicago, Field Museum of Natural History, Publication 274, 1930, p. 58. « *Centéotl* » est, en général, représenté comme une divinité masculine. Pourtant, dans le « *Tonalamatl Aubin* », nous le rencontrons sous les traits d'une déesse. Voir Seler, Eduard ; « *The Tonalamatl of Aubin collection* », Berlin and London, 1900-1901, p. 24.

(102) Leon-Portilla, Miguel ; « *Los antiguos...* », o.c., p. 149.

(103) Aguirre Beltran, Gonzalo ; « *Medicina y magia. El proceso de aculturación en la estructura colonial* », México, INI, 1963, p. 67-68.

(104) Ibidem.

démangeaison », au cours duquel des indiens vêtus comme des femmes apparaissaient, à la grande joie des spectateurs ⁽¹⁰⁵⁾.

Signalons, pour terminer, le témoignage de Fray Juan de Torquemada concernant la célébration de la fête « *Quecholli* », « Flamant », à Tlaxcala. Dédiée aux déesses de l'amour « *Xochiquetzal* » et « *Xochitecatli* » auxquelles on sacrifiait des « femmes publiques et déshonnetes », cette fête occasionnait la sortie « des hommes efféminés en habits et vêtements féminins. Ces gens étaient méprisés et peu estimés et n'avaient de contacts qu'avec les femmes et remplissaient les offices des femmes... » ⁽¹⁰⁶⁾. Signalée par Muñoz Camargo, l'absence de répression à l'égard des homosexuels à Tlaxcala vient renforcer la valeur de cette information ⁽¹⁰⁷⁾.

Nous disposons, à propos de la législation précolombienne, d'un matériel relativement important que nous avons déjà utilisé à plusieurs reprises. De nombreux chroniqueurs, religieux pour la plupart et admiratifs de la rigueur des lois indigènes, nous ont conservé diverses mesures répressives à l'encontre des homosexuels.

Les documents relatifs à l'action législative de Nezahualcōyotl et Nezahualpilli à Tezcoco sont les plus riches ⁽¹⁰⁸⁾. Les témoignages concordent sur la sévérité des lois concernant les manquements à la morale sexuelle en vigueur, l'inceste, l'adultère et l'homosexualité étant punis de mort ⁽¹⁰⁹⁾. Ce code pénal tezcocan a vraisemblablement servi de modèle et été appliqué dans toute la région du haut plateau central mexicain ⁽¹¹⁰⁾. Fernando de Alva Ixtlilxochitl, l'une de nos meilleures sources à ce sujet, écrit : Le péché abominable était puni avec extrême rigueur, ainsi, l' (homosexuel) actif était attaché à un pilori et tous les jeunes gens de la ville le couvraient de cendres, de sorte qu'il restait ainsi enterré et à l' (homosexuel) passif, on lui sortait par le sexe les viscères et, de même, on l'enterrait dans les cendres. » ⁽¹¹¹⁾. En revanche, plusieurs auteurs assurent que les cou-

(105) Duran, Fray Diego ; « *Historia de las Indias de Nueva España e islas de la tierra firme* », México, Porrúa, edición Angel Maria Garibay K., 1984, vol. I, p. 193.

(106) Voir note (43).

(107) Muñoz Camargo, Diego ; « Descripción... », o.c., p. 194.

(108) Une étude générale dans Offner, A. Jerome ; « *Law and politic in aztec Tezcoco* », Londres, Cambridge University Press, 1983.

(109) Thevet, André ; « *Histoyre du Mechique* », ms. français inédit du XVI^e siècle dans « *Journal de la Société des Américanistes de Paris* », édité par Edouard de Jonghe, Paris, 1905, nouvelle série, t. II, p. 18. — Alva Ixtlilxochitl, Fernando de ; « *Obras...* », o.c., t. I, p. 447.

(110) Voir note (108).

(111) Alva Ixtlilxochitl, Fernando de ; « *Obras...* », o.c., t. II, p. 101.

pables de ce « délit » étaient pendus ⁽¹¹²⁾. On peut résoudre cette apparente contradiction si l'on se souvient du sort réservé aux élèves des collèges condamnés pour homosexualité ⁽¹¹³⁾. L'information d'Ixtlil-xochitl les concerne très probablement, la pendaison étant le châtiment réservé aux adultes.

Notre connaissance de l'homosexualité féminine est presque exclusivement limitée aux peines qu'elles encourraient. Dans le Mexique central, elles étaient lapidées, garrotées ⁽¹¹⁴⁾ ou encore pendues ⁽¹¹⁵⁾.

Quelques indications sur la législation pénale d'autres provinces ont pu être réunies.

Ainsi, au Michoacán, les homosexuels passifs étaient jetés en prison. Pardonnés et remis à leurs parents, ils étaient sacrifiés si on les rencontrait persistant dans cette attitude sexuelle ⁽¹¹⁶⁾. On notera qu'aucune mesure répressive n'est prévue à l'encontre des homosexuels « actifs ».

Selon Antonio de Herrera, les Otomis de Xilotépec punissaient de la peine capitale le délit d'homosexualité ⁽¹¹⁷⁾.

Les relations historico-géographiques de la province de Yucatan soulignent, à plusieurs reprises, l'action d'un seigneur de Mayapan,

(112) « Estas son las leyes que tenían los indios de la Nueva España, Anáhuac o México » dans Garcia Icazbalceta, Joaquim ; « *Nueva colección de documentos para la historia de México* », 1891, t. III, p. 282. — Motolinia, Fray Toribio ; « *Memoriales...* », o.c., p. 321. — Las Casas, Bartolomé de ; « *Apologética...* », o.c., t. II, p. 400. — Torquemada, Fray Juan de ; « *Monarquía...* », o.c., t. IV, p. 107.

(113) Voir p. 6.

(114) « *Historia de los mexicanos por sus pinturas* » dans « *Teogonía e Historia de los mexicanos. Tres opúsculos del siglo XVI* », edición de Angel M. Garibay K., México, Porrúa, 1965, p. 70 et p. 76.

(115) Vetancourt, Fray Agustin de ; « *Teatro mexicano. Descripción breve de los sucesos ejemplares, históricos, políticos, militares y religiosos del Nuevo mundo occidental de las Indias* », México, Porrúa, col. Chimalistic, v. 8, 1960, p. 426.

(116) « *Relación de las ceremonias...* », o.c., p. 12-13. Des précisions se trouvent dans les « *Relaciones geográficas* » de la province du Michoacán : « Ils commettaient le péché abominable et celui qui en était convaincu, ils lui mettaient un bâton pointu chauffé dans l'anus qui sortait par la bouche et, ainsi, il mourrait et ils le jetaient dans la campagne où il était mangé par les oiseaux et autres animaux » dans Gutierrez de Cuevas, Pedro ; « *Relación de Cuiseo de la laguna* », dans « *Relaciones geográficas del siglo XVI : Michoacán* », México, UNAM, IIA, 1987, p. 84. ou encore « ... on lui attachait les pieds et les mains et, à coup de bâton et avec des pierres, ils le tuaient » dans Ramos de Cardenas, Francisco ; « *Relación de Querétaro* », dans « *Relaciones...* », o.c., p. 238.

(117) Herrera, Antonio de ; « *Historia...* », o.c., t. IV, Década tercera, Libro IV, p. 464.

Tutul Xiu, qui, « ayant trouvé quelques indiens coupables de ce péché (le « péché abominable »), ordonna de les brûler vifs dans un four qu'il fit construire pour cela. » (118).

L'« enfer » des indiens lacandons est peuplé par les gens qui ont gaspillé les aliments, par ceux qui ont épousé une femme appartenant à un groupe interdit, par les assassins et les homosexuels. Transformés en chiens et en mules, ils sont condamnés à un travail perpétuel (119).

Pour compléter ce tableau répressif, on peut évoquer la mention par certains chroniqueurs d'une véritable inquisition chargée de poursuivre et condamner les homosexuels dans la partie centrale du Mexique (120).

Nous n'avons recueilli que deux témoignages de tolérance à leur égard : la relation d'Ixcatlan précise : « Il y avait des châtiments pour tous les vices et non pour les sodomites », tandis qu'à Tlaxcala « le péché abominable était tenu pour une grande abomination (...) mais n'était pas puni. » (121).

Avant de conclure, il nous reste à examiner le cas particulier des hermaphrodites.

Les informateurs de Sahagún nous ont laissé la description suivante : « Patlache. Im patlache ca tlaelcihuatl, cihuatl xipine, tepule, chonehua, mihua, atehua. Mocihuapotiani, mocihuaicniuhiani, mocihuapiltiani, cicihuapile. Oquichnacayo, oquichtlaque, ooquichtlatoa, ooquichnenemi, tetenzone, tomio, tzotzo. Tepatlachhuia, mocihuaicniuhia. Aic monamictiznequi. Cenca quincocolia, ayel quimittaz in oquichtli. Tlatetzahua. » (122).

« L'hermaphrodite. L'hermaphrodite est une femme dégoûtante, une femme qui a un pénis, qui possède un pénis, qui possède des testicules. Elle se fait compagne d'autres femmes, amie de femmes, elle se procure une femme jeune, elle est maîtresse d'une femme jeune.

(118) Voir note (9).

(119) Thompson, J. Eric ; « *Historia y religión de los Mayas* », México, Siglo XXI, col. America Nuestra, 1986, p. 346.

(120) Motolinia, Fray Toribio ; « *Memoriales...* », o.c., p. 357. — Mendieta, Fray Gerónimo de ; « *Historia...* », o.c., p. 137. — Torquemada, Fray Juan de ; « *Monarquía...* », o.c., t. IV, p. 107.

(121) Velazquez de Lara, Gonzalo ; « *Relación de Ixcatlan* » dans « *Relaciones geográficas del siglo XVI : Antequera* », México, UNAM, IIA, 1984, t. I, p. 232. Voir notes (107).

(122) « *Códice Florentino* », o.c., dans Lopez Austin, Alfredo : « *Cuerpo...* », o.c., t. II, p. 266.

Elle a un corps masculin, elle a la partie supérieure du corps d'un homme, elle parle comme un homme, elle marche comme un homme, elle a de la barbe, du duvet, des poils. Elle pratique l'amour lesbien, elle se fait amie des femmes. Elle ne veut jamais se marier. Elle déteste, elle n'aime pas les hommes. Elle scandalise. » (123).

Dans la pensée indigène, une certaine confusion entre homosexuelles et hermaphrodites semble avoir existée. Cette assimilation se retrouve chez les Tojolabales et chez les Tarasques actuels (124). Nous avons recueilli une croyance similaire à Santa Ana Tlacotenco, village de langue nahuatl des environs de Mexico (125).

Parmi les indiens Navaho, un même terme, « *nadle* », désigne les hermaphrodites et les travestis. Les hermaphrodites jouissent d'un statut privilégié et ont la réputation de posséder des pouvoirs de guérisseur (126).

Nous terminerons ce travail par une anecdote cocasse et tragique rapportée par Diego Muñoz Camargo :

« ...un fils de Xicoténcatl (seigneur de Tlaxcala) remarqua une jeune fille d'origine modeste qui lui paraissait bien et demanda à ses parents de la lui donner, car ainsi était la coutume même lorsque c'était pour ses concubines. Laquelle fut emmenée, qui était belle et de bonne disposition. Mise parmi ses femmes, enfermée comme les autres (...), elle commença à tomber amoureuse d'elles et à utiliser son sexe masculin, de telle manière que, avec beaucoup d'exercice, elle rendit enceinte plus de vingt femmes, son maître étant absent de la maison depuis plus d'un an. Quand il revint et vit ses femmes enceintes, il en eut de la peine et fut troublé et enquêta pour savoir qui avait fait une affaire si audacieuse dans sa maison. Au cours de l'enquête, on sut que cette femme, compagne des autres, les avaient fécondées, car elle était homme et femme à la fois. Voyant un tel désordre et que c'était sa faute de l'avoir mis parmi ses femmes, celles-ci ne lui parurent pas si coupables. Ainsi, elles ne furent pas condamnées à mort mais répudiées, réparties et mariées ailleurs. L'on ordonna de sortir en public le misérable hermaphrodite sur un autel de sacrifices utilisé pour châtier les malfaiteurs, manifestant ainsi la grande trahison qu'il avait commis envers son seigneur, maître et mari. Et

(123) Ibidem, p. 276-277.

(124) Ibidem, t. I, p. 346-347.

(125) Information de Madame Gabina Castañeda de Caballeros (Santa Ana Tlacotenco, México, D.F.).

(126) Hill, W.W. ; « The status of the hermaphrodite and transvestite in Navaho culture » dans « *American Anthropologist* », 37, 1935, p. 273-279.

ainsi, vivant et nu, ils lui ouvrirent le côté gauche avec un couteau de silex tranchant. Blessé et ouvert, il fut libéré pour aller où bon lui semblait et, blessé de cette manière, il s'en fut perdant tout son sang et les jeunes gens coururent après lui en lui jetant des pierres durant un quart de lieue jusqu'à ce que le malheureux tombât mort et les oiseaux du ciel le mangèrent ». (127).

Nous avons cité in extenso ce témoignage car il nous paraît illustrer à la fois les coutumes matrimoniales et sexuelles de la noblesse et les réactions indigènes face à un « *tetzahuitl* », un individu scandaleux, épouvantable, inhumain.

Conclusion

L'homosexualité en Mésoamérique, à de rares exceptions près, a peu attiré l'attention des spécialistes.

Nous possédons pourtant sur ce thème un matériel relativement abondant et varié. C'est durant une période bouleversée par de formidables enjeux idéologiques — entre la justification de la conquête et la revalorisation du passé indigène — qu'a été créée la documentation conservée. L'analyse critique des sources est d'autant plus nécessaire que nous avons affaire à un sujet polémique où le déchaînement des passions partisans l'emporte le plus souvent sur l'observation objective.

Au-delà des jugements globalisants, nous espérons avoir démontré qu'une étude détaillée de ce phénomène est possible.

L'approche sociologique de l'homosexualité précolombienne est commandée par la complexité des sociétés amérindiennes au moment de la conquête. Si dans un contexte profane, les pratiques homosexuelles paraissent avoir été rares et sévèrement réprimées, les informations rassemblées nous invitent à prendre en compte la dimension spatio-temporelle des comportements étudiés. L'espace mésoaméricain, bien que présentant une incontestable unité de civilisation, rassemble une mosaïque de peuples et de cultures qui ont conservé leurs caractères propres. Nous avons vu que l'homosexualité était vécue et perçue par le citadin de la grande Mexico-Tenochtitlan et par le paysan d'un petit village de la Vera Paz de manière différente.

(127) Muñoz Camargo, Diego ; « Descripción... », o.c., p. 201.

Les mentalités indigènes, si elles se caractérisent par le poids des traditions, n'en ont pas moins connu un développement historique que l'on aurait tort de négliger. L'examen de l'institution du berdache, attestée dans certaines régions, inconnu ou en voie de disparition dans d'autres, nous offre un exemple significatif. La formation d'un état centralisé et l'apparition d'une législation répressive est probablement à l'origine de l'exclusion des homosexuels et des travestis de la cité. Un climat plus tolérant prévalait dans d'autres provinces ayant connu une évolution historique différente, le berdache fonctionnant comme un mécanisme d'intégration sociale.

Le travestissement indigène, parfois lié à des attitudes sexuelles spécifiques, est un phénomène complexe que l'on ne saurait réduire à la manifestation privilégiée de mœurs dépravés ⁽¹²⁸⁾.

L'apparition de femmes déguisées en guerriers, l'intervention de prêtres ou d'images-représentants de divinités portant des attributs féminins au cours de rituels de fertilité, l'existence de danses où participent des travestis... ne s'expliquent que par l'appréciation du contexte magico-religieux dans lequel ils s'expriment. L'étude de la cosmovision précolombienne est un préalable à défaut duquel toute compréhension des comportements indigènes est illusoire.

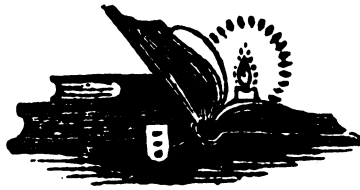
A partir de l'utilisation de sources comme les manuels de confession ou les procès d'inquisition, des travaux portant sur la période coloniale peuvent enrichir notre connaissance de l'homosexualité indigène ⁽¹²⁹⁾. Si le choc de la conquête semble avoir profondément altéré la vie sexuelle des natifs, certaines attitudes trahissent des antécédents préhispaniques ⁽¹³⁰⁾.

(128) Ce genre d'assimilation systématique se rencontre notamment dans l'ouvrage de Francisco Guerra. Ainsi, l'interprétation que donne cet auteur des fameuses figures souriantes totonaques « qui semblent indiquer un peuple homosexuel et sybarite » ! dans Guerra, Francisco ; *« The pré-colombian... »*, o.c., p. 7.

(129) *« Procesos de indios idólatras y hechiceros »*, preliminar de Luis González Obregón, México, Secretaría de Relaciones Exteriores, 1912, Publicación del Archivo General de la Nación, III, p. 91. — Gruzinski, Serge ; *« La mère dévorante : alcoolisme, sexualité et déculturation chez les mexicas (1500-1550) »*, dans *« Cahiers des Amériques Latines »*, Paris, numéro 20, 1979. — Gruzinski, Serge ; *« Las cenizas del deseo. Homosexuales novohispanos del siglo XVII »* dans *« De la santidad a la perversión o de porque no se cumplía la ley de Dios en la sociedad novohispana »*, México, Ortega, Sergio editor, Grijalbo, 1985, p. 255-281.

(130) Gruzinski, Serge ; *« La conquista de los cuerpos »* dans *« Familia y sexualidad en Nueva España »*, México, Fondo de Cultura Económica, col. Sep-80, 1982, p. 195 et p. 205. — Voir également Aguirre Beltrán, Gonzalo ; *« Medicina... »*, o.c., p. 272.

La littérature ethnographique nous indique plusieurs directions de recherche encore à explorer. Citons, par exemple, les relations entre chamanisme et homosexualité attestée chez divers groupes indigènes ou encore des phénomènes de travestissements observés au cours de fêtes religieuses ⁽¹³¹⁾.



(131) Devereux, Georges ; « Institutionalised... », o.c., p. 516. — Hill, W.W. ; « Note... », oc., p. 275. — Eckart, Boege ; « *Los mazatecos ante la nación. Contradicciones de la identidad étnica en el México actual* », México, Siglo XXI, 1988, p. 172-173. L'attribution de pouvoirs spéciaux aux homosexuels est attestée à Tlaxcala. — Voir Muñoz Camargo, Diego ; « Descripción... », o.c., p. 194. Sur le travestissement indigène, voir par exemple Thompson, J. Eric ; « *Ethnology...* », o.c., p. 112.

BIBLIOGRAPHIE

- ACOSTA, Joseph de. — « *Historia natural y moral de las Indias* », México, Fondo de Cultura Económica, 1985.
- AGUIRRE BELTRAN, Gonzalo. — « *Medecina y magia. El proceso de aculturación en la estructura colonial* », México, Instituto Nacional Indigenista, 1963.
- ALVA IXTLILXOCHITL, Fernando de. — « *Obras históricas* », México, UNAM, IIH, 1975-1977, 2 vol.
- ALVARADO, Fray Francisco de. — « *Vocabulario en lengua Mixteca* », México, INAH, 1962.
- « *Anales de Cuauhtitlán* », dans « *Códice Chimalpopoca* », trad. de Primo Feliciano VELAZQUEZ, México, UNAM, IIH, 1945.
- ANGUANO, Marina. — « *Semana Santa entre los Coras de Jesús María* », dans « *Religión en Mesoamérica* », XII Mesa redonda de la Sociedad Mexicana de Antropología, 1972, pp. 559-565.
- BARRERA VAZQUEZ, Alfredo (director). — « *Diccionario Maya Cordemex* », Mérida, edición Cordemex, 1980.
- BASALENQUE, Fray Diego. — « *Vocabulario de la lengua Castellana vuelto a la Matlatzinga* », Biblioteca enciclopédica del estado de México, 1975.
- BAUDOT, Georges. — « *Utopie et histoire au Mexique, les premiers chroniqueurs de la civilisation mexicaine (1520-1569)* », Toulouse, Privat, 1977.
- BOSWELL, John. — « *Christianisme, tolérance sociale et homosexualité en Europe occidentale des débuts de l'ère chrétienne au XVI^e siècle* », Paris, Gallimard, Bibliothèque des Histoires, 1985.
- « *Carta del licenciado Alonso ZUAZO* » dans GARCIA ICAZBALCETA, Joaquim ; « *Nueva colección de documentos para la historia de México* », 1891, t. III, pp. 362-368.
- CASTAÑEDA, Pedro de. — « *The narrative of the expedition of Coronada* », editad by F.W. Hodge, dans « *Spanish explorers in the Southern United States* », New York, Barnes and Noble, 1953, pp. 273-387.
- CERVANTES DE SALAZAR, Francisco. — « *Crónica de Nueva España* », 3 vol. Madrid-México, Est. Fot. de Hauser y Menet-Talleres Gráficos del Museo Nacional de Arqueología, Historia y Etnografía, 1914-1936.

- CLAVIGERO, Francisco, Javier. — « *Historia antigua de México* », México, Porrúa, 1945, 4 vol.
- « *Codex Borbonicus* », Akademische Druck-und Verlagsanstalt, Graz, Austria, 1974.
- « *Codex Magliabechiano. Cl. XIII. (B.R. 232). Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze* », Akademische Druck-und Verlagsanstalt, Graz, Austria, 1970.
- « *Códice Florentino* », Biblioteca Laurenziana, Florencia.
- « *Códice Ramírez. Relación del origen de los indios que habitan esta Nueva España, según sus historias* », México, Editorial Leyenda, 1944.
- CONQUISTADOR ANONIMO. — « *Relatione di alcune cose della Nuova Spagna...* », dans GARCIA ICAZBALCETA, Joaquim. — « *Colección de documentos para la historia de México* », México, 1858, vol. I, pp. 368-389.
- CONQUISTADOR ANONIMO, el. — « *Relación de algunas cosas de la Nueva España y de la gran ciudad de Temestitan-México. Escrita por un compañero de Hernán Cortes* », México, edición America, 1941.
- CORDOVA, Fray Juan. — « *Vocabulario Castellano-Zapoteco* », México, INAE, SEP, 1942.
- CORTES, Hernán. — « *Cartas y documents* », México, Porrúa, 1963.
- « Costumbres, fiestas, enterramientos y diversas formas de proceder de los indios de la Nueva España », publicado por Federico Gómez de Orozco, « *Tlalocan* », II, I, 1945.
- COTO, Fray Thomas de. — « *Thesaurus Verborum. Vocabulario de la lengua Cakchiquel v(el) Guatemalteca, Nuevamente hecho y recopilado con summo estudio, trabajo y erudición* », México, UNAM, 1983.
- « *De la santidad a la perversión o de porqué no se cumplía la ley de Dios en la sociedad novohispana* », México, ORTEGA, Sergio, editor, Grijalbo, 1985.
- DEVEREUX, Georges. — « Institutionalised homosexuality of the Mohave Indians », dans « *Human Biology* », 9, 1937, pp. 498-527.
- DIAZ DEL CASTILLO, Bernal. — « *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España* », México, ed. Classicos-Patria, 1988.
- DURAN, Fray Diego. — « *Historia de las Indias de Nueva España e islas de la tierra firme* », México, Porrúa, edición Angel M. GARIBAY K, 1984, 2 vol.
- ECKART, Boege. — « *Los mazatecos ante la nación. Contradicciones de la identidad étnica en el México actual* », México, ed. Siglo XXI, 1988.
- « Estas son las leyes que tenían los indios de la Nueva España, Anáhuac o México », dans GARCIA ICAZBALCETA, Joaquim : « *Nueva colección de documentos para la historia de México* », 1891, t. III, pp. 280-286.
- « *Familia y sexualidad en Nueva España* », México, Fondo de Cultura Económica, col. Sep-80, 1982.

- FERNANDEZ DE OVIEDO, Gonzalo. — « *Sumario de la natural historia de las Indias* », México, Fondo de Cultura Económica, 1950.
- « *Florentine Codex. General History of the things of New Spain, Fray Bernardino de Sahagún* », translated from aztec into english, with notes and illustrations by Charles E. Dibble and Arthur J.O. Anderson, 12 vol., Santa Fe, New Mexico, The school of American Research and the University of Utah, 1950-1969.
- GILBERTI, Fray Maturino. — « *Diccionario de la lengua Tarasca o de Michoacán* », México, col. siglo XVI, 1962.
- GRAULICH, Michel. — « Ochpaniztli, la fête des semailles des anciens mexicains », dans « *Anales de Antropología* », XVIII, 2, 1981, pp. 59-100.
- GRUZINSKI, Serge. — « La mère dévorante : alcoolisme, sexualité et déculturation chez les mexicas (1500-1550) », dans « *Cahiers des Amériques Latines* », Paris, numéro 20, 1979.
- GUERRA, Francisco. — « *The pré-colombian mind. A study into the aberrant nature of sexual drives, drugs affecting behaviour and the attitude towards life and death, with a survey of psychoterapy, in pre-colombian America* », London, New York, Seminar Press, 1971.
- HERRERA, Antonio de. — « *Historia general de los hechos de los castellanos en las Islas y Tierra firme del Mar Oceano* », Madrid, 1947.
- HILL, W.W. — « The status of the hermaphrodite and travestite in Navaho culture », dans « *American Anthropologist* », 37, 1935, pp. 273-279.
- HILL, W.W. — « Note on the Pima berdache », dans « *American Anthropologist* », 40, 1938, pp. 338-340.
- « *Historia de los mexicanos por sus pinturas* », dans « *Teogonia e historia de los mexicanos. Tres opúsculos del siglo XVI* », edición Angel M. GARIBAY K., México, Porrúa, 1965.
- KENNEDY G., John. — « *Ināpuchi* », ediciones especiales. 58. Instituto Indigenista Interamericano, México, 1970.
- KIRCHHOFF, Paul. — « Mesoamerica : its geographic limits, ethnic composition and cultural characteristics », dans « *Ancient Mesoamerica : selected readings* », Berkeley, Peek Publications,, pp. 1-14.
- LARCO HOYLE, Rafael. — « *Checan, essay on erotic elements in Peruvian art* », Genève, Les éditions Nagel, 1965.
- LAS CASAS, Bartolomé de. — « *Apologética historia sumaria quanto a las cualidades, dispusición, cielo y suelo destas tierras, y condiciones naturales policías, repúblicas, manera de vivir e costumbres de las gentes destas Indias Occidentales y Meridionales, cuyo Imperio soberano pertenece a los Reyes de Castilla* », México, UNAM, IIH, 1967, 2 vol.
- LAS CASAS, Bartolomé de. — « *Historia de las Indias* », México, Fondo de Cultura Económica, 1951.

- LAUGHLIN, Robert M. — « *The great Tzotzil Dictionary of San Lorenzo Zinacatán* », Washington, Smithsonian contribution to anthropology, número 29, 1975.
- LEON-PORTILLA, Miguel. — « *Los antiguos mexicanos a través de sus crónicas y cantares* », México, Fondo de Cultura Económica, 1972.
- LOPEZ AUSTIN, Alfredo. — « *Augurios y abusiones* », introd., versión y notas de LOPEZ AUSTIN, Alfredo, México, UNAM, IIH, 1969.
- LOPEZ AUSTIN, Alfredo. — « *Educación Mexica. Antología de textos saha-guntinos* », México, UNAM, IIA, 1985.
- LOPEZ AUSTIN, Alfredo. — « *Cuerpo humano e ideología. Las concepciones de los antiguos nahuas* », México, UNAM, IIA, 1984, 2 vol.
- « *Memorial de Solola. Anales de los Cakchiqueles* », edición d'Adrián RECINOS, Fondo de Cultura Económica, 1980.
- MENDIETA, Fray Gerónimo de. — « *Historia eclesiástica indiana* », México, Porrúa, 1980.
- MOLINA, Fray Alonso de. — « *Vocabulario en lengua Castellana y Mexicana y Mexicana y Castellana* », México, Porrúa, 1977.
- MOTOLINIA, Fray Toribio. — « *Memoriales o libro de las cosas de la Nueva España y de los naturales della* », México, UNAM, IIH, 1971.
- MUÑOZ CAMARGO, Diego. — « *Historia de Tlaxcala* », México, Oficina tipográfica de la secretaría de Fomento, edición d'Alfredo CHAVERO, 1892.
- NUÑEZ CABEZA DE VACA, Alvar. — « *Relation et commentaires du gouverneur Alvar Nuñez Cabeza de Vaca sur les deux expéditions qu'il fit aux Indes* », Paris, Le temps retrouvé, Mercure de France, 1980.
- OCHOA, Lorenzo. — « *Historia prehispánica de la Huasteca* », México, UNAM, IIA, 1984.
- OESTRICH LURIE, Nancy. — « Winnebago berdache », dans « *American Anthropologist* », 55, 1953, pp. 708-712.
- OFFNER, A. Jerome. — « *Law and politic in aztec Tezcoco* », Londres, Cambridge University Press, 1983.
- « *Procesos de indios idólatras y hechiceros* », preliminar de Luis González Obregón, México, Secretaría de Relaciones Exteriores, 1912 (Publicación del Archivo General de la Nación, III).
- « *Relación de las ceremonias y ritos y población de los indios de la provincia de Michoacán (1541)* », con transcripción de José TUDELA, estudio preliminar por José CORONA NUÑEZ, México, Balsal Editores, 1977.
- « *Relaciones geográficas del siglo XVI: Antequera* », México, UNAM, IIA, 1984, 2 vol.
- « *Relaciones geográficas del siglo XVI: Tlaxcala* », México, UNAM, IIA, 1984, 2 vol.

- « *Relaciones geográficas del siglo XVI: México* », México, UNAM, IIA, 1986, 3 vol.
- « *Relaciones geográficas del siglo XVI: Michoacán* », México, UNAM, IIA, 1987.
- « *Relaciones Historico-Geográficas de la gobernación de Yucatán* », Edición bajo la coordinación de Mercedes de la Garza, México, UNAM, IIF, Centro de Estudios Mayas, 1983, 2 vol.
- RIVA PALACIO, Vicente. — « *El virreinato. Historia de la dominación española en México desde 1521 a 1808* », dans « *México a través de los siglos* », México, Publicaciones Herrería, s.d., vol. II.
- SAHAGÚN, Fray Bernardino de. — « *Historia General de las cosas de Nueva España* », México, Porrúa, col. Sepan Cuantos, edición Angel M. GARI-BAY K., 1985.
- SELER, Eduard. — « *The Tonalamatl of the Aubin collection* », Berlin and London, 1900-1901.
- SEPULVEDA, Juan Ginés de. — « *Democrates Segundo o de las justas causas de la guerra contra los indios* », Consejo superior de investigaciones científicas, Instituto Francisco de Vitoria, Madrid, 1951.
- « *The ancient future of the Itza. The book of Chilam Balam of Tizimin* », translated and annotated by Munro S. EDMONSON, Austin, University of Texas Press, 1982.
- « *The book of Chilam Balam of Chumayel* », by Ralph L. ROYS, introduction by J. Eric S. THOMPSON, University of Oklahoma Press, Norman, 1973.
- « *The Codex Nuttall, a picture manuscript from ancient Mexico* », edited by Zelia NUTTALL, new introduction text by Arthur G. MILLER, New York, Dover Publications, 1975.
- THEVET, André. — « *Histoyre du Mechique* », ms. français inédit du XVI^e siècle, dans « *Journal de la Société des Américanistes de Paris* », ed. par Edouard de Jonghe, Paris, 1905, nouvelle série, t. II.
- THOMPSON, J. Eric. — « *Ethnology of the Mayas of southern and central British Honduras* », Chicago, Field Museum of Natural History, Publication 274, 1930.
- THOMPSON, J. Eric. — « *Historia y religión de los Mayas* », México, Siglo XXI, col. America Nuestra, 1986.
- TORQUEMADA, Fray Juan de. — « *Monarquía Indiana* », 7 vol., México, UNAM, IIH, 1975-1983.
- VETANCOURT, Fray Augustin de. — « *Teatro mexicano. Descripción breve de los sucesos ejemplares, históricos, políticos, militares y religiosos del Nuevo Mundo Occidental de las Indias* », México, Porrúa, col. Chimalistic, vol. 8, 1960.
- VEYTIA, Mariano. — « *Historia antigua de México* », México, 1836.
- VILLAVICENCIO, Diego Jaimes Ricardo. — « *Luz y método de confesar idólatras, y destierro de idolatrías* », Puebla de los Angeles, Imprenta de Diego Fernandez de León, 1692.

RÉSUMÉ. — Les pratiques et attitudes indigènes face à ce que les conquistadores ont appelé le « péché abominable » sont analysés en tenant compte des enjeux idéologiques et moraux qui susciterent la création du matériel ethnohistorique réuni. L'étude sociologique de l'homosexualité précolombienne, l'examen des phénomènes de travestissement, la mise en évidence de la dimension magico-religieuse de ces pratiques et la description de l'appareil répressif indigène permettent de dresser un tableau détaillé d'un aspect méconnu de la civilisation mésoaméricaine à la veille de la conquête espagnole.

RESUMEN. — Las prácticas y actitudes indígenas frente a lo que los conquistadores llamaron el « pecado nefando » son analizados tomando en cuenta las posturas ideológicas y morales que suscitaron la creación del material etnohistórico reunido. El estudio sociológico de la homosexualidad precolombina, el examen de los fenómenos de travestismo, el resaltamiento de la dimensión mágico-religiosa de estas prácticas y la descripción del aparato represivo indígena, permiten elaborar un cuadro detallado de un aspecto desconocido de la civilización mesoamericana en vísperas de la conquista española.



Hernández y la botánica mexicana

PAR

Jacqueline de DURAND-FOREST

*Centre National de la Recherche Scientifique
C.I.A.S. (Paris)*



En una de sus obras sobre la naturaleza en el siglo XVIII, *Georges Gusdorf* cita la sentencia siguiente de *Jean-Jacques Rousseau*: « La primera desgracia de la botánica es de haber sido considerada desde su aparición como una parte de la medicina » (1).

Si bien es cierto que, como ciencia, la botánica nació con *Aristotèlès* y con *Teofrasto*, muy rápidamente fué absorbida por la medicina. Un ejemplo famoso es la obra de *Dioscoridès*, (un cirujano militar del primer siglo después de Cristo) la cual representaba más de 600 especies vegetales, generalmente sin descripción, pero con una enumeración de las utilizaciones terapéuticas y de las preparaciones medicinales a que daban lugar.

Dicha obra y las *Historiadores Naturales* de *Plinio el Antiguo* (quien falleció en 79 después de Cristo), debieron jugar un papel muy importante durante muchos siglos.

(1) Gusdorf, G. (1972), *Dieu, la nature, l'homme au Siècle des Lumières*, Paris, cita Roger de Villemorin, in *Œuvres de J.-J. Rousseau*, Bibliothèque de la Pléiade, t. IV, pp. CXCIV et suiv.

Fueron realmente el descubrimiento del Nuevo Mundo y los viajes hacia las Indias Orientales y Occidentales que dieron un verdadero impulso a la botánica.

Con la introducción de plantas nuevas en Europa y la creación de Jardines botánicos (en Padova, Pisa, Florencia, Bologna, Paris, Montpellier) y de cátedras, la botánica, todavía medicinal, se convirtió poco a poco en ciencia.

Varios libros dedicados a las plantas salieron a la luz, tal como el de *Nicolas Bautista Monardes* intitulado *Dos libros uno que trata de todas las cosas que traen de nuestras Indias occidentales*.

Al mismo tiempo, se propagaban « relatos fantásticos de monstruos marinos y terrestres, de hombres extraordinarios, de árboles nunca vistos, de plantas o raíces con virtudes maravillosas » (2).

Por tal razón, Felipe II pensó que era indispensable investigar sobre la realidad de la Historia Natural y de la medicina en América, y en la Nueva España en particular (3).

Con tal fin, por Orden Real del 11 de Enero de 1570 mandó a Hernández a México.

Nos proponemos presentar aquí los datos concerniente a la vida y la educación de Hernández, su Misión en la Nueva España, su Obra, su difusión y aportación en el campo de la botánica, y el papel del Jardín Botánico de Madrid.

I. Francisco Hernández. Su Educación.

Francisco Hernández nació entre 1517-18, en el seno de una familia probablemente de Judíos conversos. Según parece, recibió su preparación médica en la escuela complutense de Alcalá, fuertemente « impregnada de humanismo, con un Aristotelismo marcado en los estudios sobre la naturaleza » (4). Dos características que debían ejercer su influencia sobre Hernández.

En aquel tiempo, *Alcalá* era un vivero de figuras notables, entre otras : *Arias Montanó*, *Nebrija*, *López de Zuñiga*, que estaban llevando

(2) Somolinos d'Ardois, G. (1971), *El Doctor Francisco Hernández. La primera expedición científica en América*, Mexico.

— Somolinos d'Ardois, G. (1960), « Vida y obra de Francisco Hernández », *Francisco Hernández. Obras completas*, t. 1, Mexico, pp. 97-354.

(3) Somolinos (1960), « Vida... », p. 146.

(4) Somolinos, *ibid.*, p. 105.

a cabo la edición de la celebre *Biblia Poliglota*, con la colaboración de *Juan de Vergara*, ocupado en traducir, a pedido de *Cisneros*, las obras de *Aristotelès*, del griego al latín ⁽⁵⁾. Hernández se incorporó a la medicina en un periodo que se ha llamado « el siglo de oro médico español ». En efecto, las epidemias y la expansión de la sífilis provocaron adelantos notables. Podemos notar lo mismo en el campo de la cirugía, con el avance anatómico, debido a la posibilidad de disecar cadáveres ⁽⁶⁾.

Por eso, los médicos españoles tuvieron una fama internacional, especialmente los pertenecientes a la *Cámara Real*, como *Laguna*, *Valverde* (y *Rodrigo de Fonseca*) que fueron llamados incluso fuera de España para atender a los príncipes o a los papas.

La otra característica de la medicina española era la tendencia filosófico-humanista de muchos de sus miembros, tales como *Andrès Laguna*, el comentarista del *Dioscoridès*, *Luis Mercado* y *Francisco de Val-lès*, el llamado « Galeno español », traductor de *Aristotelès*, *Hipocrates* y *Galeno*, precursor del cartesianismo. Dentro de este grupo, podemos incluir al mismo *Hernández*.

En 1551, *Hernández* herboriza con el celebre cirujano *Juan Frago-so*, en la región de Sevilla. Por esa misma época se casó con *Juana Díaz de Panyagua*, que le dió dos niños : una hija y un hijo, este último : *Juan Fernandez*, le acompañó en su expedición americana ⁽⁷⁾.

Al fin de 1559, dejó Sevilla, para actuar cómo médico en el monasterio y en el *Hospital de Guadalupe*. La práctica adquirida en ese lugar por los médicos, en particular en el campo de la anatomía, era tal que muchos de ellos llegaron a ser Protomédicos.

Aparte de la anatomía, *Hernández* dedicaba su tiempo a la herborización y clasificación botánica, puesto que el Monasterio se preciaba de cultivar el mejor Jardín Botánico de España ⁽⁸⁾.

Hernández volvió a *Toledo* y colaboró en el *Hospital de la Santa Cruz*, como cirujano. Por ese tiempo sus relaciones con *J. Frago-so* y *Francisco Arce*, se hicieron más estrechas.

(5) Somolinos, *ibid.*, pp. 106, 107.

(6) Somolinos, *ibid.*, p. 112.

(7) Somolinos, *ibid.*, pp. 118-120.

(8) Hay que mencionar también la influencia del gran anatomista belga *Andrès Vasalio*, que se instaló en España.

— Somolinos, *ibid.* p. 121. En la Enfermería de Nobles adscrita a la Hospedería de nobleza, se atendían los personajes importantes que asistían al Monasterio.

(9) Somolinos, *ibid.*, pp. 130-131.

También ejercía la medicina privada. Durante su estancia en *Toledo*, hacia 1560, empezó su traducción comentada de la *Historia Natural* de *Plinio*, que terminará veinte años más tarde en México.

Traba amistad con figuras notables: *Nicolas de Vergara* (un escultor y pintor toledano), *Alvar Gómez de Castro* (Profesor de latín, griego en Alcalá, y en Toledo), *Bernal Perez de Vargas* (matemático), y sobre todo con *Juan de Herrera* (el arquitecto de El Escorial), quién será su albacea testamentaria ⁽¹⁰⁾.

Gracias a la intervención de *Arias Montano*, otro gran amigo suyo, *Hernández* fué nombrado Médico de Cámara entre 1565-1569 ⁽¹¹⁾.

Hacia fines de 1568 a principio de 1569, *Hernández* trasladó su residencia a Madrid, y frecuentó la Corte con mayor asiduidad. El 11 de Enero de 1570, el Rey le otorgó el título de *Protomédico de las Indias*.

II. Su Misión en la Nueva España, como médico y botanista.

En otoño de 1570, sale para América. Desembarca en Santo Domingo, y aprovecha su estancia en ese lugar para estudiar « los elementos naturales de la isla ».

En febrero de 1571, a la edad de cincuenta y tres años, llega finalmente a México ⁽¹²⁾.

Empieza a explorar el país. Cinco viajes fueron necesarios para ello: uno hacia la zona central, otro al mar Austral, y los otros a Oaxaca, Pánuco, y Michoacán.

Se sabe por el Corregidor *Pedro Montes de Oca* que en aquella provincia, *Hernández* recogió: « muchas yervas y árboles de medicina, las cuales escribió, vido y espiromentó y llevó pintadas el Protomédico questuvo en esta tierra... » ⁽¹³⁾.

Luego el Protomédico va a *Huaxtepec*, celebre por los vestigios de un jardín botánico prehispánico, y por su importante *Hospital*, donde

(10) Somolinos, *ibid.*, p. 129.

(11) Somolinos, *ibid.*, p. 132.

(12) Somolinos, *ibid.*, pp. 132, 157, 158.

(13) Somolinos, *ibid.*, pp. 108, 215. Cita Nettie Lee Benson (1953), *The illfated Works of Francisco Hernández*, The Univ. of Texas Library Chronicle, vol. 5, N° 2, pp. 17-27. La Relación del dicho Corregidor figura en la Latin American Collection de la Biblioteca de la Univ. de Texas, con la cifra de catalogación bajo el N° IGI-XXV-7.

Hernández reside por cierto tiempo. Allí, recoge plantas medicinales, cuyos efectos experimenta sobre los enfermos ⁽¹⁴⁾.

Al fin de Marzo de 1574, *Hernández* vuelve a la ciudad de Mexico. Escribe al Rey, para anunciarle que ha terminado :

« 10 volúmenes de dibujos de plantas y animales »... ejecutados por artistas indígenas, « y 24 libros de escritura de cosas muy peregrinas y de grandísimo provecho y propiedades » ⁽¹⁵⁾.

También ha terminado su *Libro de Antigüedades*. Sin embargo, el año toca a su fin, y *Hernández* no ha enviado todavía los libros, como lo había prometido. En México, siguió experimentando la acción de las plantas recogidas, en el *Hospital Real de los Naturales* (también llamado Hospital de San Josef). Finalmente, en una carta del 20 de Marzo de 1576, el Virrey anuncia a Felipe II que ya se han enviado los 16 libros del Protomédico, los cuales tratan de las descripciones de 2 500 plantas, de 600 animales y minerales de Nueva España, escritas en latín, parte de ellos en limpio, y parte en borrador. En volúmenes separados venían textos, esquemas, tablas y pinturas en pino. Además cinco libros administrativos, y también un herbario ⁽¹⁶⁾.

El Protomédico dedica el fin de su prorrogada estancia en Mexico a revisar sus comentarios sobre *Plinio* ⁽¹⁷⁾.

Añade muchas descripciones de vegetales, que el descubrió durante sus exploraciones. Dice, por ejemplo, a propósito del *ololiuhqui* : « ...usaban los sacerdotes de los mexicanos del para ver extrañas visiones, y así persuadir al pueblo que hablan con los dioses inmortales » ⁽¹⁸⁾. También trabaja en su obra filosófica *Quaestionum Stoïcarum* ⁽¹⁹⁾.

(14) Somolinos, *ibid.*, p. 214.

(15) Somolinos, *ibid.*, p. 226, que cita *El Epistolario* N° 11.

(16) Somolinos, *ibid.*, pp. 235 et 275.

y de Durand-Forest, J. et de Durand, E.J. (1986), « Aperçu de l'Histoire Naturelle de la Nouvelle-Espagne d'après Hernández, les informateurs indigènes de Sahagún et les auteurs du Codex Badianus », *Nouveau Monde et Renouveau de l'Histoire Naturelle*, Paris, pp. 3-23.

(17) Pierde su amigo, el Canónigo Cervantés de Salazar, en esta época.

(18) *Plinio*, Libro 22, ch. 31, f. 53, citado por Somolinos, *ibid.*, p. 240.

(19) En una carta del 10 de Febrero de 1576, Hernández menciona « quatro otros libros, (hoy perdidos) relativos al método de conocer las plantas de ambas orbes, tabla de los males y remedios desta Tierra... », cf. *Epistolario* N° 17, citado por Somolinos, *ibid.*, p. 234.

Durante la epidemia de *cocoliztli* que se propagó a fines de Agosto de 1576, *Hernández* ayudó a *Alonso López de Hinojosos* a practicar la autopsia de las víctimas (20).

Finalmente, *Hernández* vuelve a España en febrero de 1577, muy mal de salud y arruinado, debido a sus gastos, que los Oficiales de la Hacienda de México no quisieron reembolsarle, a pesar de la Orden Real.

III. La Obra hernandina, su difusión.

A su llegada a España, *Hernández* llevaba consigo, además de los 16 libros ya mandados al Rey, 22 cuerpos de libros, entre los cuales había :

- 9 libros de la traducción de *Plinio* con sus comentarios
- El Manuscrito de *Antigüedades* y el *Libro de la Conquista* (hoy en la Academia de la Historia de Madrid)
- La Relación del *cocoliztli*
- y los borradores de los 16 libros susodichos (21).

Vuelve a la Corte, pero durante su ausencia, los intereses reales habían cambiado, y los amigos suyos que rodeaban al Rey, como *Ovando* o *Montanó*, habían fallecido o se encontraban lejos.

En marzo de 1576, Felipe II ordenó que se llevarán los 16 cuerpos de libros al Consejo; pero pasaron cuatro años (hasta el 21 de Febrero de 1580) cuando el Rey nombró a un italiano, el Dr. *Nardo Antonio Recco* o *Recchi*, Médico de Cámara, con el encargo especial de revisar y ordenar lo que trajo escrito de Nueva España, el Dr. *Francisco Hernández* (22). Al conocer la noticia, el Protomédico se lamentó con su amigo *Montanó* de la siguiente manera :

« ... ni como podrá ser buen Juez y censor perito, el que nada conoce de plantas ni vió nuestros libros, ni ha sabido de nuestros trabajos y fatigas duros ! »

No obstante, a pesar de sus protestaciones, no pudo obtener la revocación de la Orden (23).

(20) Somolinos, *ibid.*, pp. 242-243.

(21) Somolinos, *ibid.*, pp. 247-248.

Cf. Hernandez, F. (1986), *Antigüedades de la Nueva España*, edición de Ascension H. de León-Portilla, Madrid.

(22) Somolinos, *ibid.*, pp. 279 ; 275-276.

(23) *Carmen ad Ariam Montanum*, § 7, citado por Somolinos, *ibid.*, nota 46, p. 282.

Recchi recogió los manuscritos de *Hernández*, los resumió, eliminando todo lo que era personal y ajeno a la medicina, y los devolvió al Rey. Los manuscritos fueron trasladados a la Biblioteca de El Escorial, donde fueron aparentemente destruidos durante el incendio del 15 de Junio de 1671.

El Rey había planeado mandar editar el resumen con las Láminas, pero el nombramiento de *Recchi* como Protomédico del Reino de Nápoles, y el fallecimiento de *Hernández*, ocurrido el 28 de Enero de 1587, pararon el proyecto.

Aunque *Acosta* la mencionó en su *Historia Natural y Moral de las Indias* la obra de *Hernández* va a ser conocida solamente a través del resumen del Dr. *Recchi*.

Una copia de aquel resumen llegó hasta el *Monasterio de Huaxtepec*, donde *Francisco Ximenez* la tradujo y la publicó con anotaciones personales en su libro intitulado *Quatros libros de la naturaleza*, publicado en el siglo XVI ⁽²⁴⁾.

El trabajo original que *Recchi* había guardado, fué utilizado por la *Accademia dei Lincei*, para su « edición romana » de 1651 ⁽²⁵⁾.

Entre tanto, los originales y borradores, la traducción de *Plinio* y los comentarios, que según el Testamento de *Hernández*, habían quedado en su posesión, llegaron al *Convento Jesuita de Madrid* (el futuro Colegio Imperial). Allí, *Léon Pinelo* los examinó, y los mencionó en su *Epitome*, en el año de 1629; por otra parte, el Jesuita *Juan Eusebio Nieremberg* los utilizó para su *Historia Naturae maxime perigrinae*, (1635). Esta fué ilustrada con grabados sacados de varias obras consultadas, en particular la de *Hernández*. Los grabados fueron ligeramente retocados por *Cristoffel Jegher*, diseñador de la Escuela flamenca, encargado de la parte gráfica del libro. Si bien es cierto que numerosos autores de Europa y de América hicieron referencias a *Hernández* (*Tournefort* en 1680, *Valmont de Bomare*) o dieron fragmentos o resúmenes de la obra hernandina (como *Juan de Laet*, *John Ray*, *Vetancourt*, *Clavigero*), ⁽²⁶⁾, sin embargo, la obra completa de *Hernández* había de conocer un resurgimiento solamente después de la expulsión

(24) Somolinos, *ibid.*, p. 282. Otra copia estaba en la posesión de Anastasio Chichilla, en el siglo pasado.

(25) El Manuscrito está conservado en la John Carter Library de Providence. Hubó una primera edición en 1628, pero después de la muerte de *Cesi*, los ejemplares quedaron arrumbados (Somolinos, *ibid.*, p. 302).

(26) *Juan de Laet* era el Director de la C^{ia} holandesa de las Indias Occidentales, y *John Ray* un precursor de las clasificaciones.

de los Jesuitas de España, que ocurrió, como es bien sabido, en abril de 1767.

Poco años después, el Cosmógrafo Mayor de las Indias, *Juan Bautista Muñoz*, encargado de preparar una Historia del Nuevo Mundo, redescubrió en la Biblioteca del Colegio Imperial, los « borradores » de *Hernández* (elaborados y corregidos de su propia mano, en cinco volúmenes), así como muchos otros escritos inéditos y originales.

Años antes, en su *Flora Española o Historia de las plantas* que se crían en España (publicada en Madrid en 1762), *José Quer y Martínez*, el Cirujano del Rey Carlos Tercero, mencionó que había tenido en sus manos algunos fragmentos de los dibujos que habían escapado de las llamas ⁽²⁷⁾.

Sea lo que fuere, pasaron varios años sin que tuvieramos otra referencia de los restos de los dibujos mencionados por *Quer*.

Cuando *Casimiro Gómez Ortega*, el Nuevo Director y Primer Catedrático del Jardín Botánico, fué encargado por Orden Real del 13 de Diciembre de 1784, de preparar una edición de la obra hernandina, tropezó con la falta de ilustraciones ⁽²⁸⁾. Mandó buscarlas a Italia, pero fué en vano, luego se dirigió a *Martín de Sessé*. Este médico aragonés instalado en México, le había notificado poco antes, que le parecía necesario establecer un Jardín Botánico y una Cátedra de Botánica en México, afin de mejorar la calidad del ejercicio médico y farmacéutico ⁽²⁹⁾.

A instancias de *Gómez Ortega*, *Martín de Sessé* fué nombrado corresponsal del Jardín Botánico madrileño, y luego Director de una Expedición científica en Nueva España, cuya finalidad era modernizar los datos del Protomédico, y mandar ejecutar dibujos para la futura edición hernandina y describir metódicamente las producciones naturales de Nueva España ⁽³⁰⁾.

El 29 de septiembre de 1787, *Martín de Sessé* anunció al Virrey (Don Manuel María Flores) que había encontrado un manuscrito de

(27) Las fechas de *Quer* son las siguientes : 1695-1764.

Cf. Somolinos, *ibid.*, p. 311.

Y del Pino, F. (1987), « L'Amérique et le développement de la Science en Espagne au XVIII^e siècle : tradition, innovation et représentations à propos de Francisco Hernández », *L'Amérique espagnole à l'époque des Lumières*. Colloque franco-espagnol du CNRS (18-20 Septembre 1986), pp. 106 et suiv.

(28) Somolinos, *ibid.*, p. 333.

(29) Somolinos, *ibid.*, pp. 334, 336.

(30) Izquierdo, J. (1955), *Montaña y los orígenes del movimiento social y científico de México*. Ediciones Ciencia, México, pp. 121, 122, 124, 127.

plantas medicinales probablemente el original que había utilizado *Ximenez*, o una copia del libro editado por el mismo fraile (31).

Finalmente, la « Edición Matritense » preparada por *Gómez Ortega*, que se publicó en Madrid en 1784, no llevaba ilustraciones (32).

Sin embargo, en 1805, una revista española mencionó que *Don Martin de Sessé*, encargado de ilustrar la obra de *Hernández* como primer objeto de su comisión, había hecho, en el mismo año, un hallazgo muy importante en una Sala baja de el Escorial, a saber los dibujos iluminados de la *Historia de Hernández* (33).

Unos decenios después, en su *Biblioteca Española*, *Bartolome José Gallardo* se refirió a aquel tesoro en trece tomos en folios, con sus correspondientes ejemplares de las plantas herborizadas.

Finalmente, el Dr. *Nicolas Léon* afirmó en su *Bibliografía de Hernández* (1888), que se salvaron unas hojas de este autor que : « hoy sirven para hacer más sensible la pérdida » (34).

Todo lo anterior hace pensar, como lo escribe *Somolinos d'Ardois* en su introducción a la edición mexicana de las *Obras* hernandinas, que efectivamente quedó algo de la Obra indemne, después de la destrucción por incendio y que todavía se conserva en la Biblioteca de El Escorial.

IV. El Jardín Botánico de Madrid y las Ciencias Naturales.

Volveremos atrás para evocar la importancia del Jardín Botánico madrileño en el desarrollo de la Historia Natural.

(31) Somolinos, *ibid.*, p. 342.

(32) Somolinos, *ibid.*, p. 344.

Había previsto una edición en cinco volúmenes, los tres primeros dedicados a la Botánica, el cuarto a los animales y minerales ; el quinto, que nunca se publicó, debía de contener varios opúsculos referentes a la « Historia Natural de Nueva España » y a su hallazgo.

Se necesitó esperar hasta 1959-1960 para que se publique en México una edición crítica y completa de la obra hernandina. Cf. de Durand-Forest, J. y de Durand, J. « L'Histoire Naturelle... », *op. cit.*, p. 13.

(33) De hecho, *Löflying* había comprobado la existencia del « supuesto herbario » el cual contenía « plantas del país », como lo indicó en una carta del 14 de Noviembre de 1752 a su maestro *Linneo*. Cf. del Pino, « L'Amérique espagnole... », *op. cit.*, p. 110, note 12.

En una Revista de 1805, intitulada *Variedades de Ciencias, Literaturas y Artes*, se mencionó el hallazgo de los dibujos de la obra hernandina por M. de *Sessé*. Cf. Somolinos, *ibid.*, p. 312.

(34) Somolinos, *ibid.*, p. 313.

El libro de *Gallardo* fué elaborado entre 1820 y 1840, pero fué publicado post-mortem en 1888. Cf. Somolinos, *ibid.*, pp. 312-313.

En primer lugar, conviene mencionar el papel que el ya mencionado *José Quer* jugó en este campo. De sus viajes a Africa a Italia, como cirujano de las tropas españolas, había traído semillas y granas que sembró en el Jardín del Conde de Miranda, el futuro Jardín Real, del cual *Quer* fué el primer Director y Profesor. Además, en su *Flora española...*, *Quer* introdujo el método clasificador de *Joseph Pitton de Tournefort* ⁽³⁵⁾, que seguía también *José Minuart*. En sus ejemplos, el boticario Don *José Ortega*, se interesó en la botánica, poniéndose en contacto con varios naturalistas extranjeros, en particular con *Carlos Linneo* (1706-1778) ⁽³⁶⁾, quien lamentaba el retraso de la botánica española. La venida a España de su discípulo *Löfving* simbolizó el abandono del sistema de *Tournefort*, en provecho del sistema universal propuesto por *Linneo*.

En sus *Species Plantarum*, en efecto, *Linneo* presentaba una « clasificación basada en caracteres artificiales sacados de los órganos sexuales de las flores, estambres y pistilos ». Con ello, *Linneo* proponía un lenguaje descriptivo claro, que pronto se universalizó ⁽³⁷⁾.

El método del sueco fué enseñado por *Miguel Barnadès*, el segundo Director del Jardín, cuyo discípulo, *José Celestino Mutis* fué el primero del grupo en emprender un viaje hacia las costas de América ⁽³⁸⁾.

El Jardín Botánico fué establecido oficialmente en 1755 de allí, surgió todo el auge de la ciencia botánica de España y de América, a través de los naturalistas ya mencionados, sin olvidar a *Cristóbal Vélez* y a *Casimiro Gómez Ortega*, el primer Catedrático de Botánica (como ya dicho), y primer Director del dicho Jardín. Este fué como un Cuartel General de donde fueron dirigidos los negocios relativos a la Historia Natural de la mitad del Mundo. El Jardín tenía un Archivo General de los datos obtenidos en los más diversos territorios. También había un Museo que presentaba todo lo recogido en lugares lejanos ⁽³⁹⁾.

Del Jardín eran nombrados corresponsales, y se organizaban las expediciones científicas, por ejemplo una en la *Nueva Granada* con

(35) Izquierdo, *Montaña...*, op. cit., pp. 121-122.

Las fechas de Pitton de Tournefort son las siguientes: 1656-1708. Su método clasificador fué adoptado por *Quer* en 1680.

(36) Izquierdo, *Montaña...*, ibid., p. 122.

(37) Izquierdo, *Montaña...*, ibid., p. 137.

(38) Rioja, E. y Somolinos, G., « El Jardín Botánico, el Museo de Madrid y las Expediciones de América », *Memorias del Primer Coloquio mexicano de Historia de la Ciencia*. México (2-7 Septiembre 1963), t. 2, pp. 113-131, en particular p. 116.

(39) Rioja, E. y Somolinos, G., « El Jardín... », op. cit., p. 118.

José Celestino Mutis, otra en el Perú con Hipólito Ruiz y José Pavón (1777), otra en la Nueva España (40).

Como se sabe, esta última fué dirigida por Martín de Sessé. Sus miembros más famosos fueron Vicente Cervantes, boticario, Catedrático de Botánica y Director del Jardín Botánico de México (inaugurado el 1º de Mayo de 1788), luego el médico y botanista José Mariano Mociño, que ayudaba a Sessé en sus tareas (41).

En 1804, los resultados de la expedición fueron exhibidos en Madrid por Sessé. Se habían reunido más de 3 500 plantas de las cuales 2 000 eran desconocidas, 500 pájaros, 100 peces y animales cuadrúpedos.

Desgraciadamente, debido a las circunstancias (ocupación francesa, y discordancias civiles), una gran parte de los trabajos quedó inédita o se perdió, con la excepción de dos obras *Flora mexicana* y *Plantas de Nueva España* (42). La expedición había cumplido con su objetivo de ampliar la obra del Protomédico con nuevas aportaciones, y de mejorarla según métodos más científicos.

Para concluir, debemos reconocer que el hallazgo de las obras hernandinas fué de gran importancia en España, puesto que contribuyó fuertemente a dar impulso a la Historia Natural. Recíprocamente, la creación del Jardín Botánico de Madrid se acompañó de una política de investigación, ya fuera en los Archivos o en la Biblioteca, en busca de documentos inéditos u olvidados, o bien sobre el terreno, con la organización de expediciones científicas.

Los naturalistas del siglo XVIII mostraron un interés igual al de Hernández, pero el espíritu, que les animaba, había cambiado.

Bajo la influencia de varios botanistas, Linneo en particular, en lugar de ser descriptivo, como en el siglo XVI, el criterio de volvió clasificador.

En la España del siglo de Las Luces, la tendencia tradicionalista había cedido el paso a las tentativas de renovación y de universalización del pensamiento español. La Botánica se había constituido como verdadera ciencia.

(40) Martín del Campo, R., « Vicente Cervantes y el Jardín Botánico del Palacio Virreinal », *Memorias...*, op. cit., pp. 124-125.

(41) Los otros miembros eran José Longinos Martínez, Juan del Castillo, Jaime Senseve, Juan Cerda como dibujante, y más tarde José Maldonado y el dibujante Atanasio Echeverría.

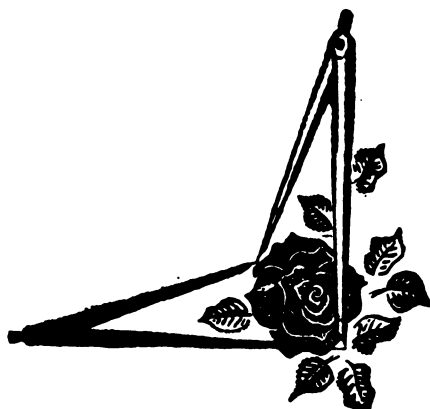
Cf. Izquierdo, *Montaña...*, op. cit., pp. 124 et 143 y Trabulsi, E. (1985), *Historia de la Ciencia en México. Siglo XVIII*, México, p. 121 y sig., y también Martín del Campo, R., « Vicente Cervantes... », op. cit., p. 125.

(42) Trabulsi, *Historia de la Ciencia...*, op. cit., ibid. y p. 125.

Las dos obras de Sessé y Mociño se publicaron dos veces: *Flora mexicana*, en 1887 y 1894 (México), *Planta Novae Hispaniae* en 1887 y 1893.

RÉSUMÉ. — Aperçu synthétique détaillé de l'œuvre de Francisco Hernández, médecin de Philippe II, et de ses travaux de botanique au Mexique dans le dernier quart du XVI^e siècle. La disparition des livres originaux et les avatars des brouillons et dessins subsistants ont beaucoup retardé l'exacte connaissance de cette contribution scientifique cruciale. Son importance se faisait encore sentir au XVIII^e siècle puisqu'elle servait d'inspiration en quelque sorte à la mise en place du Jardin des Plantes de Madrid en 1755.

RESUMEN. — Síntesis detallada de la obra de Francisco Hernández, Protomédico de Felipe II, y de sus investigaciones botánicas en México durante el último tercio del siglo XVI. La desaparición de los libros originales y los múltiples avatares de sus borradores y de los dibujos que lograron subsistir han retrasado mucho el conocimiento exacto de esta contribución científica crucial. Su indudable importancia aún se hacía sentir en el siglo XVIII ya que llegó a servir de inspiración para la constitución de un Jardín Botánico en Madrid en 1755.



La musique dans *Yawar Fiesta*

PAR

Gérard BORRAS

*Institut Pluridisciplinaire d'Etudes sur l'Amérique Latine,
Université de Toulouse-Le Mirail.*



Yawar fiesta ⁽¹⁾ a suscité de nombreux travaux, différentes lectures — sociologique, anthropologique — ⁽²⁾ en dehors de celles proprement littéraires. Il ne s'agit pas ici de proposer une « lecture musicale » de l'œuvre, ni de chercher comme c'est parfois le cas dans la littérature régionaliste, un quelconque intérêt documentaire ou exotique dans l'utilisation de la musique. Il s'agit de voir comment Arguedas utilise un élément issu du folklore quechua pour élaborer ce produit de la culture dominante qu'est le roman et d'analyser les rôles qu'il lui attribue.

(1) Arguedas, José María, *Yawar fiesta*, Lima, Compañía de Impresiones y Publicidad, 1941, nos références correspondent à l'édition argentine, Buenos-Aires, Ed. Losada, 1974.

(2) Voir les études de Bourricaud, F., « El tema de la violencia en *Yawar fiesta* », in *Recopilación de textos sobre J.M. Arguedas*, La Havane, Casa de las Américas, 1976, pp. 209-225 et de Montoya, Rodrigo, « *Yawar fiesta*, una lectura antropológica », *Revista de crítica literaria latinoamericana*, Lima, Latinoamericana ed., 1980, n° 12, pp. 55-69.

Avec *Yawar fiesta*, Arguedas voulait mettre en évidence la nature et l'importance des conflits entre les différents groupes qui vivent dans la sierra. Il écrivait à ce sujet que :

« (...) la lucha no es sólo impulsada por el interés económico ; otras fuerzas espirituales profundas y violentas enardecen a los bandos ; los agitan con implacable fuerza, con incesante e ineludible exigencia » (3).

La musique, qui est l'expression des « fuerzas espirituales profundas » (4) de la culture quechua, va occuper une position centrale dans les conflits et les influences que vivent les différents groupes sociaux et culturels de la sierra...

Le comunero et la communauté.

Arguedas l'utilise abondamment pour bâtir la personnalité des *comuneros* et pour mettre en évidence les qualités de la communauté indienne. Dans *Yawar fiesta*, Arguedas met en scène des *comuneros* très différents de ceux qu'il avait présentés dans sa précédente publication. En effet, dans le conte *Agua* (5), les membres de la communauté de San Juan ont perdu leur âme, leur culture, sous le poids de l'exploitation économique et de l'oppression. Pantacha tente avec sa musique de réveiller la conscience et cohésion communautaires, mais ses efforts sont vains : leur culture brisée, les indiens sont incapables de s'opposer au grand propriétaire don Braulio. Le *comunero* de *Agua* est un être faible, sans courage, qui ose à peine chanter les *huaynos* de son village ; pour décrire les habitants de San Juan, Arguedas utilise tout un langage lié à la féminité qui marque une « dévirilisation » de l'indien. (6)

A l'opposé, dans *Yawar fiesta*, le *comunero* exprime sa force, son courage, la cohésion communautaire avec la musique des *wakawak'ras* (7) qui occupent une place importante dans le roman (le mot

(3) Arguedas, J.M., « La novela y el problema de la expresión literaria en el Perú, *Mar del sur, revista peruana de cultura*, Lima, 1950, n° 9, pp. 66-72.

(4) Ibid.

(5) Arguedas, José María, *Agua*, Lima, Compañía de Impresiones y Publicidad, 1935.

(6) Voir Forgues, Roland, J.M. Arguedas, *de la pensée dialectique à la pensée tragique*, Toulouse, France Ibérie Recherche, 1986, p. 175.

(7) *Wakawak'ra* : Instrument de musique en forme de spirale fait avec des cornes qui sont emboîtées. Il est plus connu sous le nom de *wajra-puku*, *warja*=corne, *puku*=souffler.

est d'ailleurs utilisé 65 fois). Ces instruments ont une symbolique plus forte que le simple clairon de Pantacha dans *Agua* (symbole de force et de virilité associée à l'image mythique du taureau), et ils sont culturellement plus indiens. Les wakawak'ras qui n'apparaissent que dans des moments où il y a tension, conflit, exigent de la part de celui qui les joue une vigueur (« *soplaba con furia* », p. 112, « *tocaban wakawak'ra, con furia* », p. 94), qui est l'expression de sa condition d'homme, de sa « virilité » :

« *el Raura tocaba su wakawak'ra grande de tres vueltas, con boquilla de acero y decía :*
— ¡ *Ahistá para mak'ta !* » (8).

Le vocabulaire qui caractérise le son de ces instruments marque aussi cette puissance dont le *comunero* a la maîtrise : le verbe « *atronar* » est utilisé deux fois page 36, le verbe « *tronar* » deux fois aussi (p. 117 et p. 140), « *sacudía el corazón...* » « *sacudiendo el corazón* » p. 156. Les wakawak'ras sonnent « *como voz de hombre* (p. 13) « *como voces de toros* » (p. 36) ce qui accentue encore le rapprochement entre l'homme et le taureau qui se fait au travers de l'instrument de musique. Ils donnent une dimension presque surnaturelle à la force des *comuneros*, comme le confirme la remarque de don Pancho :

« *Ni enterrando el pueblo con todos los cerros haría usted cal'ar a los wakawak'ras* » (9).

Bien que dominée économiquement, la communauté est le rouage essentiel de la société andine. La situation est une fois encore à l'opposé de ce qui était présenté dans *Agua*. Les ayllus ont conservé le contrôle de l'irrigation et malgré les sévices infligés aux *varayok's* qui décident de la distribution de l'eau, la communauté ne cède pas devant la violence des propriétaires et affirme sa cohésion face au pouvoir des blancs, par la musique jouée près du lieu sacré des ayllus, le Makulirumi :

« *Pero mientras el varayok' alcalde pujaba en la barra, los cuatro ayllus se revolvían ; indios de Kayau, de K'o'llana, de Pich'kachuri, de Chaupi andaban notificando a todas las casas. Desde Makulirumi tocaban cornetas wakawak'ras* » (10).

(8) Arguedas, J.M., *Yawar Fiesta*, Buenos-Aires, ed. Losada, 1974, p. 112.

(9) Arguedas, J.M., *Yawar fiesta*, op. cit., p. 61.

(10) Ibid., p. 13.

La musique est le signe de la résistance communautaire face à l'ordre féodal imposé par les grands propriétaires. Elle montre aussi que la culture de la communauté n'est pas ébranlée du fait de l'oppression, bien au contraire : ses relations avec les rituels et le sacré sont intactes. Les ayllus sont les principaux acteurs de la société *ser-rana*. Ils le prouvent en réalisant des exploits comme la construction de la route Puquio-Nazca en un peu moins d'un mois. La décision, prise par l'ayllu, sans que les autorités officielles soient consultées, sera le succès de la communauté et d'elle seule. La fête qui célèbre l'achèvement des travaux le montre bien :

« Los arpistas Llana tocaron los huaynos de Sondondo, de Chacra, de Andamarka, de Larkay... Bailaron en el patio, junto al molle, con las mujeres de los cuatro ayllus. Ni un misti, ni un « chalo » entró a la despedida » (11).

La musique est ici l'expression d'une culture qui est consciente de sa force et qui en même temps, comme l'analyse Rowe :

« funciona como forma de defensa contra el mundo misti » (12)

Aux indiens apeurés de *Agua* qui se souvenaient à peine des chants qui rythment toutes les activités agricoles de la communauté, succèdent des *comuneros* qui par la force de leur culture et de leur musique vont modifier l'ensemble des rapports de domination qui était jusque là établi.

La musique et l'espace.

La fête du 28 juillet et ses préparatifs, mobilisent l'énergie de la communauté indienne de Puquio. En effet, c'est elle qui prend en charge l'organisation d'une commémoration (l'Indépendance) qui a en réalité plus de valeur pour les notables que pour les indiens » :

« Aquí en la sierra, la fiesta, toda clase, de santos y del patria, es de la indiada. »

(11) Arguedas, J.M., *Yawar fiesta*, op. cit., p. 74.

(12) Rowe, William, *Mito e ideología en la obra de Arguedas*, Lima, I.N.C., 1979, p. 26.

dit don Pancho ⁽¹³⁾. Les membres de la classe dominante, sont réduits à l'état de spectateurs :

« Los vecinos engordamos no más » ⁽¹⁴⁾.

En fait, sous couvert de fête de l'Indépendance, la communauté prépare son propre rituel qui doit être l'occasion de prouver une fois encore la supériorité de son organisation sur celle du pouvoir colonial. En cette circonstance, elle prend une dimension inhabituelle; tout au long des jours qui précèdent le yawar fiesta, elle qui a été déposée de ses terres (cf. chapitre n° 3 « El despojo ») retrouve de façon symbolique la maîtrise du temps et de l'espace grâce à la musique des wakawak'ras :

« Ese domingo, toda la tarde y en la noche, los wakawak'ras atronaron en los cuatro barrios » ⁽¹⁵⁾.

« Los indios K'ollana, de Pich'kachuri, de Chaupi, de K'ayau, tocaban a la madrugada, al mediodía y mientras bajaban al camino a la tarde » ⁽¹⁶⁾.

Cette « occupation sonore » de l'espace serrano est complète comme le montrent les références à la quadripartition qui est synonyme de totalité dans la pensée indienne. Cette « reconquête » est de plus facilitée par les relations privilégiées que le *comunero* entretient avec la nature et la terre mère. Les wakawak'ras sont des « trompetas de la tierra » ⁽¹⁷⁾; ils sont à ce titre la voix de la Pachamama, la terre mère... A travers sa musique, le musicien exprime la cohésion communautaire, mais il marque aussi, la relation particulière qu'il entretient avec la terre et par là même la légitimité de son droit sur elle.

Ce droit est d'autant plus juste qu'à l'opposé, les *mistis* ⁽¹⁸⁾ eux n'ont qu'un contact « économique » avec elle, l'égoïsme et l'obsession du profit les ont rendus « sourds et aveugles » :

Desde las cumbres bajan cuatro ríos y pasan cerca del pueblo en las cascadas, el agua blanca grita, pero los mistis no oven. En las lomadas, en las pampas, en las cumbres, con el viento bajito, flores amarillas ballan, pero los mistis casi no ven.

(13) *Yawar Fiesta*, op. cit., p. 62.

(14) Ibid., p. 62.

(15) Ibid., p. 36.

(16) Ibid., p. 28.

(17) Ibid., p. 26.

(18) Terme utilisé par Arguedas pour désigner les membres de la classe dominante.

Ainsi Arguedas met en place un groupe *comunero* — nature — sons — musique, qui s'oppose au groupe *misti* — silence — sans relation avec la nature. L'espace que les notables se sont attribué dans le village est donc toujours marqué par le silence :

« Pero el girón de los mistis estaba en silencio » (20)... « y en el extremo de la calle misti, grande y silencio, vacío, como un claro de pueblo, la plaza de Armas » (21).

La musique des ayllus va s'imposer dans cet espace silencieux qui ne peut rien opposer pour se protéger :

« En la noche también de los barrios subía al girón Bolívar el cantar de los wakawak'ras » (22).

Elle inverse le schéma habituel, *misti* dominant indien dominé. Les blancs qui sont habituellement les maîtres du village, perdent le contrôle de leur espace :

« La voz de los wakawak'ras interrumpía la charla de los mistis bajo los faroles de las esquinas del girón Bolívar. Interrumpía la tranquilidad de la comida en la casa de los principales » (23).

Mais pour mieux souligner l'ampleur de son influence sur la sierra, la musique investit aussi des lieux qui sont les symboles du pouvoir, de la culture des *mistis*. Elle répond aux insultes du sous-préfet (un *costeño*) qui veut « civiliser » les indiens :

« Echando ajos, el subprefecto se sentó en su sillón tras de la mesa. — ¡ Puquio ! ¡ Pueblo de porquerías !

Y cuando estaba maldiciendo, desde los cuatro ayllus, la voz de los wakawak'ras subió a la plaza, entró a la subprefectura, y cada vez más claro, más fuerte, la tonada de yawar fiesta crecía en el pueblo » (24).

L'occupation de l'espace est enfin complète lorsque la musique pénètre dans l'église des *mistis*. Nous assistons à la même inversion des rapports que précédemment. Le dieu qui a permis aux notables de

(19) *Yawar Fiesta*, p. 15.

(20) *Ibid.*, p. 56.

(21) *Ibid.*, p. 76.

(22) *Ibid.*, p. 28.

(23) *Ibid.*, p. 29.

(24) *Ibid.*, p. 60.

déposséder les indiens de leurs terres perd à son tour le contrôle de son propre espace sacré :

« A veces la corneta de Don Maywa se oía en el pueblo cuando el cura estaba en la iglesia haciendo el rosario con las señoras del pueblo, y con algunas indias de los barrios. El turupukllay vencía el ánimo de las devotas ; el cura también se detenía un instante cuando llegaba la tonada. Se miraban las niñas y las señoras, como cuidándose, como si el « callejón » o el barroso fueran a bramar desde la puerta de la iglesia.

— ¡ Música del diablo ! decía el vicario » (25).

Le seul son de la culture *misti* qui serait en mesure de contester la domination des wakawak'ras sur l'espace *serrano* est lui aussi vaincu. La cloche de l'église, symbole de la voix divine ne peut s'opposer à la puissance des « trompetas de la tierra » :

« Desde la torre de la capilla, el Raura tocaba wakawak'ra. Señalaba con desprecio la campanita de la torre :

— ¡ Atatau ! ¡ Como criatura llora ! ¡ No sirve ! (26).

A travers cette occupation sonore des symboles de la culture *misti*, (giron Bolivar, sous-préfecture, église) Arguedas montre que les centres du pouvoir colonial économique, ecclésiastique et législatif ne sont plus en mesure d'imposer leur autorité sur l'espace *serrano* comme ils le faisaient précédemment. La musique est l'expression de cette relation profonde qui existe entre l'indien et son environnement où le mythe joue un rôle essentiel (relation à la Pachamama, aux divinités locales). Les notables, et même le vicaire qui pourtant est un indien (27), sont rejetés de cet espace mythique comme pour mieux souligner l'inadaptation de leur culture à la réalité de la sierra.

Les pouvoirs de la musique.

Mais l'utilisation narrative de la musique dans *Yawar fiesta* dépasse largement ces thèmes là. En effet, elle intervient aussi dans les conflits et les rivalités qui affectent l'ensemble des groupes à la veille de la corrida et au moment de la capture du Misitu (fig. n° 1).

(25) *Yawar Fiesta*, p. 29.

(26) Ibid., p. 112.

(27) « (...) ustedes pues saben que he sido indio K'arwanka », p. 53.

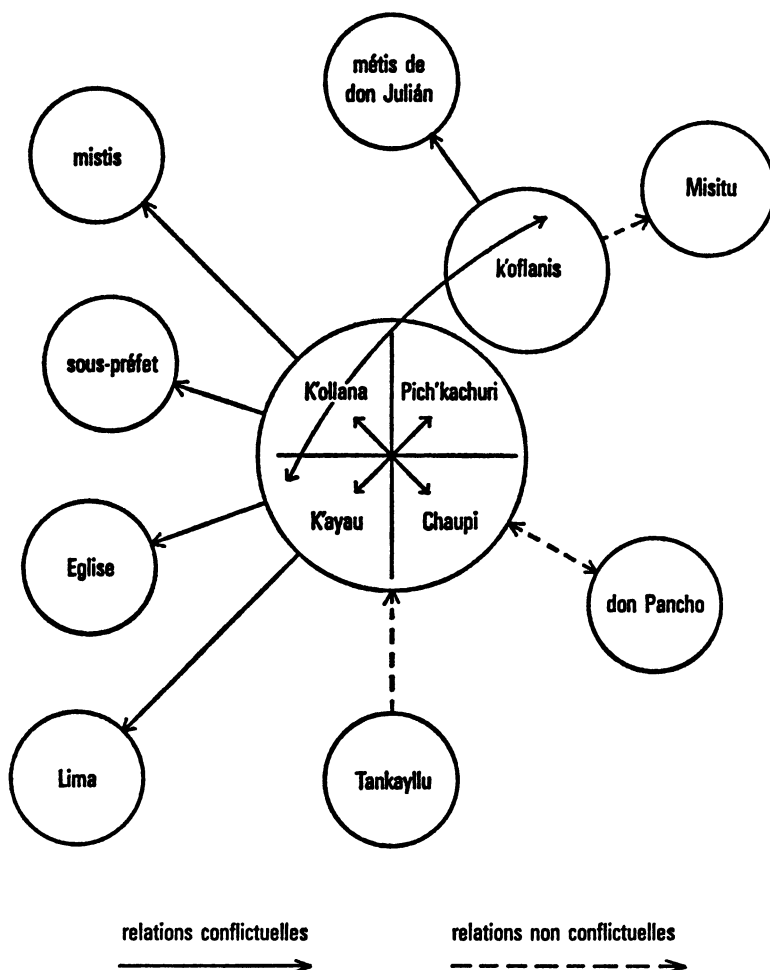


FIG. N° 1 : Musique et relations dans *Yawar Fiesta*.

Dans ce roman, la musique indienne n'est pas un produit de consommation, un divertissement comme le conçoivent les *mistis* :

« llegaban con arpa, violín y clarinete entre mujeres y hombres, cantando y tomando vino » (28).

(28) *Yawar Fiesta*, p. 18.

Aux sons aigus des instruments des *mistis* répondent les sons graves, puissants, « telluriques » des wakawak'ras. Au superficiel de la musique des blancs, s'oppose la musique des indiens qui a une influence profonde sur les individus. Elle inspire parfois la crainte :

« encoge el corazón, le vence como si fuera de criatura ; (...) Las mujercitas (...) lloriqueaban oyendo esas cornetas » (29).

En d'autres circonstances, elle décuple le courage de K'ayaus qui vont capturer le Misitu (cf. p. 112). En dépit des sentiments contradictoires qu'elle peut inspirer, elle fait partie de la vie culturelle des *comuneros*. En revanche, elle est une agression pour les *mistis* car elle viole leur espace, elle bouscule leurs habitudes et perturbe leur vie quotidienne :

« Por la noche esa música parece de panteón-decían
— Si hombre, friega el ánimo.
(...) Debiera prohibirse que a la hora de comer nos molesten de esa manera.
Las niñas y las señoras también se lamentaban.
— ¡ Qué música tan penetrante ! Es odioso oír esa tonada a esa hora. Se debiera pedir a la Guardia Civil que prohíba tocar esa tonada en las noches.
(...) — ¡ Qué música perra ! Revienta el alma ! decían los principales » (30).

Cependant le pouvoir des wakawak'ras dépasse la dualité habituelle notables/indiens, et se fait sentir aussi dans des conflits qui opposent les indiens à d'autres catégories sociales, notamment aux métis. La musique des k'oñani — qui ne peuvent s'opposer physiquement à la capture du Misitu — crée une véritable panique chez les employés de don Julián :

— ¡ Maldición ! — exclamaban — ¡ Indios animales ! Con esa música el corazón no aguanta ! » (31).

On notera que lorsque Don Julián décide de capturer lui-même le taureau, il interdit aux k'oñanis de jouer de la musique :

« Y nada de wakawak'ras, ni tinya, ni lloriqueo (...) y a mi no me asustan con musiquitas de mierda ! » (32).

(29) Ibid., p. 27.

(30) Ibid., pp. 28-29.

(31) Ibid., p. 86.

(32) Ibid., p. 88.

Il sait que les k'oñanis jouent leur musique pour effrayer ceux qui tentent de capturer le Misitu. En ce sens son affirmation n'est pas crédible : pourquoi interdit-il la musique s'il ne la craint pas ?

Ces mêmes k'oñanis qui ont la garde du Misitu, s'opposent aussi aux k'ayaus qui veulent capturer le taureau. Dans ce profond rituel magique qui vainc la résistance des k'oñanis Arguedas fait intervenir la musique. C'est elle qui exprime toute la détermination de l'ayllu K'ayau, et qui va fléchir les k'oñanis.

« Anocheciendo, [los k'ayaus] tocaban wakawak'ras con furia. Y los k'oñanis se asustaban, oyendo (33).

Ces derniers tentent de protéger leur divinité, mais cette fois la détermination des k'ayaus est la plus forte :

« Cerca de la estancia grande, los puquios también contestaron a los k'oñanis. De un golpe empezaron a tocar los corneteros; los wakawak'ras de K'ayau tronaron en la pampa, levantaron viento (...) Los k'onanis formaron una tropita delante de la estancia grande recostados a la pared de la cancha; miraban asustados a los k'ayaus Temblaban, cuando el varayok'Alcalde llegó al caserío (34).

Il s'agit là d'une victoire des K'ayaus sur la peur du dieu mythique que les k'oñanis ont essayé de raviver comme ils l'avaient fait avec succès pour les employés de don Julián. Cette victoire sur les k'oñanis (et sur eux-mêmes) est due à la cohérence de la culture indigène. Lorsque les k'ayaus réussissent à capturer le Misitu et à l'amener à Puquio, cela signifie à la fois une victoire sur les *mistis* (Don Julián avait échoué) et une victoire sur Pich'kachuri, l'ayllu rival. Mais cette lutte entre communautés ne met pas en cause leur survie, elle est au contraire symbole de dynamisme. La culture quechua possède d'autres éléments importants capables de passer par-dessus les conflits internes, qui ne sont que l'expression de sa vitalité, et de rassembler la communauté entière. C'est ainsi que l'on peut interpréter l'utilisation du Tankayllu dans *Yawar fiesta*.

Le Tankayllu.

Ce personnage est un « danzante de tijeras » ou encore « dansak ». Il s'agit d'un danseur qui est accompagné par un violoniste et un

(33) Ibid., p. 94.

(34) Ibid., p. 112.

harpiste. Lui-même joue une musique très particulière avec deux lames d'acier qui s'entrechoquent (*las tijeras*) ⁽³⁵⁾. Ses relations étroites avec les divinités de l'univers quechua, avec le surnaturel (« *con diablo es compadre por eso no asusta* » ⁽³⁶⁾), en font un personnage qui a une valeur rituelle et religieuse importante. Il est un des « prêtres » de la communauté et c'est à ce titre que, lors de la messe qui est célébrée avant la *corrida*, nous assistons à la confrontation discrète, mais hautement symbolique, entre le Tankayllu et le dieu des *mistis* ⁽³⁷⁾.

La valeur spirituelle, magique du Tankayllu le situe au-dessus de l'appartenance à tel ou tel ayllu. Tout comme la musique des *waka-wak'ras*, il est un élément de la culture quechua. Il appartient à la communauté tout entière d'où son rôle de rassembleur. Lorsque les *k'ayaus* arrivent à Puquio avec le *Misitu*, la tension avec *Pich'kachuri* est à son paroxysme. C'est grâce au Tankayllu que les ayllus de Puquio secoués par la rivalité rituelle qui les oppose retrouvent leur unité. Sa musique et sa danse les réconcilient :

« Se callaron un poco, y las tijeras del bai'arín sonaron en la plaza como si estuviera lloviendo acero del cielo. Avanzó hasta el centro de la plaza. Allí le hicieron campo. Y comenzó a bailar para todo los indios de los ayllus, para los comuneros de Puquio entero » ⁽³⁸⁾.

Le Tankayllu est d'autant plus apte à réconcilier les ayllus rivaux, qu'il a une position particulière vis-à-vis des *mistis*. Contrairement à d'autres aspects de la culture des *comuneros*, il n'est pas rejeté, bien au contraire. L'admiration que lui portent les notables est une « reconnaissance » de toute la communauté et de sa culture, ce qui bien évidemment dépasse le clivage des ayllus :

« En cambio, cuando el Tankayllu entraba al girón Bolívar, tocando sus tijeras, las niñas y los mistis se machucaban en los balcones para verlo. Entonces no había K'ayau ni Chaupi, ni K'ollana ; el pueblo entero, los indios de todos los barrios se alegraban, llenaban la calle de los mistis ; (...) el regocijo era igual para todos los indios de Puquio » ⁽³⁹⁾.

(35) Pour plus de détails sur les rôles des danzantes de *tijeras*, voir la très bonne analyse de Martin Lienhart ; Lienhart, Martin, *Cultura popular andina y forma novelesca*, Lima, Latinoamericana ed., 1981, pp. 130-133.

(36) *Yawar Fiesta*, p. 133.

(37) *Ibid.*, p. 146.

(38) *Ibid.*, p. 142.

(39) *Ibid.*, p. 138.

Il met aussi en évidence les faiblesses de la culture des dominants qui n'a rien à lui opposer : « — ¿ Dónde habiendo de mistis ? (...) ¿ Dónde habiendo hombre para Tankayllu ? » (40) Tout comme la musique des wakawak'ras, il inverse le schéma dominant, dominé, mais de façon plus insidieuse. Il montre comment un élément culturel peut vaincre des barrières, culturelles, sociales, raciales, sans pour autant susciter un rejet : « ¡ Será un indio... pero qué bien baila ! » (41). Il pose clairement la question de l'interpénétration des cultures, et, plus particulièrement dans *Yawar fiesta*, de l'influence de la culture autochtone sur les membres de la classe dominante.

Musique et « transculturation ».

Arguedas écrivait dans la préface de *Canto Kechwa* publié en 1938 que « lo indígena está en lo más íntimo de toda la gente de la sierra del Perú » (42). La culture indienne touche donc toutes les classes de la société : les métis, bien sûr, mais aussi les membres de l'aristocratie créole. Cette influence est très nette dans *Yawar fiesta*, même chez ceux qui la rejettent. C'est à travers les relations que ces personnages entretiennent avec la musique que l'on peut comprendre et mettre en évidence ce que Larco appelait « la indianización » des classes dominantes (43).

Don Pancho, bien que métis fait partie des notables de Puquio. Il appartient à ce type de métis qui selon Arguedas : « se identifica con el indio, lo ama y sacrifica generosamente su vida por defenderlo » (44). Il correspond à ce « alguien » qui au début du roman, au milieu des critiques des *principales*, défend la musique des ayllus : « — ¡ Maricones ! A mí me gusta esta tonada. ¡ En un solo cuerno, qué bien tocan estos indios ! replicaba alguien » (45). Il n'hésite pas à affirmer devant le sous-préfet qui traite les indiens de « recua de sarnosos, sucios como chanchos, borrachos, degenerados » (46) :

(40) Ibid., p. 38.

(41) Id.

(42) Arguedas, José María, *Canto kechwa*, Lima, Compañía de Impresiones y Publicidad, 1938, p. 13.

(43) Larco, Juan, Prólogo, in *Recopilación de textos sobre J.M. Arguedas*, op. cit., p. 11.

(44) Arguedas, J.M., « La novela y el problema de la expresión literaria en el Perú », *Mar del sur*, Lima, n° 9, 1950, pp. 66-72.

(45) *Yawar Fiesta*, p. 28.

(46) Ibid., p. 63.

« Yo le digo señor supre, que la indiada es el pueblo, el Puquio verdadero » (...) Los vecinos engordamos no más » (47).

Cette adhésion à la culture de la communauté lui permet de comprendre mieux que les autres *mistis* la profondeur du mouvement qui anime les ayllus de Puquio à la veille de la corrida. De là le conflit avec le sous-préfet et ses courtisans. C'est ce rapprochement avec la culture india qui lui permet aussi de comprendre contrairement aux autres membres de sa classe le sens de la musique des wakawak'ras :

« — ¿ No le friegan esas cornetas de los indios ?

— ¡ Ese el turupukllay, señor ! Ni enterrando al pueblo con todos los cerros haría usted callar a los wakawak'ras. (...) ¡ Puquio es turupukllay ! (...) ¡ Tendrían que hacer parar el corazón de todos los puquios para que no canten los wakawak'ras ! » (48).

Il sait que ces instruments servent un rituel qui dépasse le cadre assez étroit de la fête de l'Indépendance et qu'ils expriment la force et la détermination des *comuneros*. Il est d'ailleurs un des seuls à croire que l'ayllu de K'ayau est capable de capturer le Misitu.

Arguedas toujours grâce à la musique, accentue les liens culturels étroits entre don Pancho et les indiens de Puquio. C'est ce que nous montre son cri de désespoir, lorsque depuis sa prison il entend le début de la corrida :

« ¡ Qué perra es mi suerte ! Quisiera estar allá junto al coso. Regaría con aguardiente los pies de los K'ayaus ; tocaría wakawak'ras con el Raura, con el Tobías » (49).

Le choix de l'instrument est ici important, car le wakawak'ra est un instrument « indio », non métissé. Le fait de vouloir participer à cette communion spirituelle et musicale avec les deux meilleurs *corneteros* de Puquio prouve clairement que « l'indianisation » de don Pancho va au-delà d'une sympathie pour les *comuneros*. Arguedas complète ce portrait de don Pancho en le faisant réagir physiquement comme « un indigène » (50) à l'écoute des wakawak'ras qui an-

(47) *Yawar Fiesta*, p. 62.

(48) *Ibid.*, p. 61.

(49) *Ibid.*, p. 152.

—(50) L'expression est de R. Forgues, voir Forgues, R., *de la pensée dialectique*, op. cit., p. 316.

noncent le départ des k'ayaus vers K'oñani. Le parallèle entre les réactions de don Pancho et celles des k'ayaus en est la preuve :

« (...) cuando el cantar de los wakawak'ras entró a la cuadra. Llegó como una bocanada de aire : lo sintió en sus ojos, y su corazón se encogió de golpe ; sintió como un calor fuerte en su sangre ; como si la lámpara ardiera dentro de su pecho » (51).

.....

Bajando desde la torrecita, la voz del wakawak'ra entraba al corazón de los k'ayaus ; entonces su ojos ardían, su corazón desesperaba » (52).

Don Pancho est un notable de Puquio, ce qui implique une position dominante vis-à-vis des indiens. Son commerce d'alcool avec les communautés a fait de lui un homme riche. Mais les côtés négatifs du personnage sont contrebalancés par sa relation à la culture indienne. Son franc parler, sa virilité, sont des valeurs positives qui s'opposent à l'hypocrisie et à la veulerie de don Antenor et de ses alliés. Il est ce type de métis qu'Arguedas — à l'opposé de Valcarcel — ne rejette pas. Don Pancho est un lien entre deux cultures qui s'affrontent et qui se haïssent.

Mais les notables « alimeñados », c'est-à-dire ceux qui ont « su alma en Lima, pero su panza en Puquio » (53), ceux qui sont pour la culture de l'étranger, contre la « barbarie » de la sierra sont aussi profondément marqués par la culture de ceux qu'ils exploitent. Le dernier chapitre donne une dimension particulière à cette thèse. Don Antenor, le maire, qui jusqu'alors était resté « légitimiste », se retourne contre l'autorité du sous-préfet, et exige l'entrée des *caveadores* indiens. Ce changement d'attitude peut surprendre. William Rowe écrit à ce sujet :

« pero toma de sorpresa al lector el cambio que aparentemente sucede fácil y espontáneamente. No emerge el conflicto que implica este cambio » (54).

En fait, du point de vue narratif, ce revirement est crédible si on prête attention aux relations que les personnages ont avec la musique de la communauté. Il est préparé dès la page 56, lorsque les notables viennent donner leur appui au sous-préfet pour l'application

(51) Arguedas, J.M., *Yawar Fiesta*, op. cit., p. 115.

(53) *Yawar Fiesta*, p. 61.

(54) Rowe, W., *Mito e ideología...*, op. cit., p. 39.

de la circulaire qui interdit les corridas indiennes. A la sortie de la sous-préfecture, la musique des wakawak'ras suscite dans leur esprit des réactions qui montrent que le soutien qu'ils apportent à l'autorité est fragile :

« En la plaza oscura, en el pueblo tranquilo ya, el turupukllay resonó ; como viento soplaba en las calles. Era el pukllay del 28 ! En lo hondo de la conciencia de don Demetrio, de don Antenor, de don Julián... se levantó la alegría, y andaron más rápido. La alegría de ver al K'encho, al « Honrao », resonando al toro, mostrando el pecho » (55).

Ce passage est en quelque sorte un levier dramatique qui a pour écho les tout derniers paragraphes du roman. Juste avant le début de la corrida, la communauté indienne, avec ses chants et sa musique, a installé une tension dramatique extrême. C'est la musique des wakawak'ras (joué depuis près de deux mois « desde junio tocaban turupukllay » (56)), qui révèle, chez les *mistis* des sensations des attitudes dont ils ne sont plus maîtres : sans qu'ils en aient clairement conscience, elle les « indianise » :

« El canto grueso y triste de los wakawak'ras que sonaba todos los años desde Pich'kachuri, sacudía esta tarde el corazón de los principales, los alocaba ; (...) era de otra clase esa alegría que se levantaba desde lo más hondo de sus conciencias, ellos no lo hubieran podido explicar ; era una fiesta, una fiesta grande en cada alma. ¿ Así, les gustaba ver la sangre ? ¿ Desde cuando ? Se llamaban, e iban apurados a la plaza, resistiendo apenas su deseo de ir corriendo, gritando fuerte y viviendo a los cholos » (57).

C'est encore la musique qui a raison du dernier obstacle qui s'oppose à la réalisation des projets de la communauté, en ébranlant la confiance du matador Ibarito :

« Oyendo el « Wak'raykuy », Ibarito empezó a perder el ánimo »
— Señor Escobar, ¿ no podrían taparles el hocico a esas mujeres ? Cantan como si estuvieran viendo ya mi cadáver » (58).

On comprend mieux maintenant le revirement de don Antenor qui exige l'entrée des *capeadores* indiens... Devant la faillite du plan proposé par le sous-préfet, soutenu par les notables et les métis du

(55) *Yawar Fiesta*, p. 56.

(56) *Ibid.*, p. 27.

(57) *Ibid.* p. 156.

(58) *Ibid.*, p. 161.

« Centro Unión Lucanas », la communauté est la seule alternative possible. Don Antenor réagit alors comme un indien et prononce la phrase qui signe le triomphe de la communauté :

« — ¡ Que entre el « Honrao », carajo ! » (59).

La musique de la communauté occupe l'espace de ce roman comme elle l'a fait pour l'espace *serrano*. En faisant intervenir massivement cet élément de la culture quechua dans la littérature, Arguedas réalise ce que nous avons observé chez don Pancho et chez les notables de *Yawar fiesta* : elle « indianise » l'espace romanesque. Sans éluder les conflits, elle participe de façon subtile au rapprochement des différentes cultures, celle du dominant et celle du dominé. Quelques jours avant sa mort Arguedas écrivait à Gonzalo Losada :

« Y también con Celia y Alicia [Bustamante] empezamos a quebrantar la muralla que cerraba Lima y la costa a la *música* (en italique dans le texte) en milenios creada y perfeccionada por quechuas, aymaras y mestizos » (60).

Dès 1941 avec *Yawar fiesta*, Arguedas avait entrepris de briser cette muraille :

« El cerco podía y debía ser destruido ; el caudal de las dos naciones se podía y debía unir » (61).

(59) *Yawar Fiesta*, p. 162.

(60) Arguedas, J.M., Lettre à Gonzalo Losada, in *El zorro de arriba y el zorro de abajo*, Buenos-Aires, Ed. Losada, 1971, pp. 289-291.

(61) Arguedas, José María, *No soy un aculturado*, texte lu lors de la remise du prix Inca Garcilaso de la Vega, Lima, Octobre 1968, in *El zorro de arriba...*, op. cit., pp. 296, 298.

BIBLIOGRAPHIE

- ARGUEDAS, José María. — *Agua*, Lima, Compañía de Impresiones y Publicidad, 1935.
- ARGUEDAS, José María. — *Canto Kechwa*, Lima, Compañía de Impresiones y Publicidad, 1938.
- ARGUEDAS, José María. — *Yawar fiesta*, Lima, Compañía de Impresiones y Publicidad, 1941.
- ARGUEDAS, José María. — La novela y el problema de la expresión literaria en el Perú, *Mar del Sur*, Lima, 1950, n° 9, pp. 66-72.
- ARGUEDAS, José María. — « No soy un aculturado ». Texte lu lors de la remise du prix Inca Garcilazo de la Vega, Lima, Octobre 1968, in *El zorro de arriba y el zorro de abajo*, Buenos Aires, Ed. Losada, 1971, pp. 296-298.
- ARGUEDAS, José María. — Lettre à Gonzalo Losada, in *El zorro de arriba y el zorro de abajo*, Buenos Aires, Ed. Losada, 1971, p. 289.
- FORGUES, Roland. — *De la pensée dialectique à la pensée tragique*, Toulouse, France Ibérie Recherche, 1986.
- LARCO, Juan. — Prólogo, in : *Recopilación de textos sobre J.M. Arguedas*, La Havane, Casa de las Américas, 1976.
- LIENHART, Martin. — *Cultura popular andina y forma novelesca*, Lima, Latinoamericana ed. 1981.
- ROWE, William. — *Mito e ideología en la obra de Arguedas*, Lima, I.N.C., 1979.

RÉSUMÉ. — La musique occupe une place importante dans *Yawar Fiesta* (1941), le premier roman de José María Arguedas. Il s'agit ici d'analyser les fonctions narratives que l'auteur attribue à cette expression de la culture des dominés qui intervient aussi bien dans les conflits entre les différents groupes que dans le phénomène « d'indianisation » que subissent les membres de la classe dominante.

RESUMEN. — La música ocupa un sitio importante en *Yawar Fiesta* (1941), la primera novela de José María Arguedas. Se trata aquí de analizar las funciones narrativas que el autor asigna a esa expresión de la cultura de los dominados, que interviene tanto en los conflictos entre los diferentes grupos como en el fenómeno de « indianización » que sufren los miembros de la clase dominante.

Claudio Gay y la historiografía chilena.
El contexto histórico-cultural
en la formulación
de una concepción historiográfica.

PAR

José Antonio GONZÁLEZ PIZARRO

*Instituto Iberoamericano.
Universidad de Gotemburgo (Suecia).*



I

Los análisis sobre la historiografía chilena moderna toman como referencia obligada la interesante polémica habida entre José Victorino Lastarria y Jacinto Chacón con Andrés Bello en el curso del decenio de 1840. No sólo se debatieron dos métodos y su proyección en el quehacer de los historiadores decimonónicos ⁽¹⁾ sino que alcanzó a imprimir una influencia en la historiografía secular y una orienta-

(1) Vid. Allen Woll, « The Philosophy of History in Nineteenth Century Chile: The Lastarria-Bello controversy », *History and Theory*, 13 (Oct. 1974), pp. 273-290; Simon Collier, « The Historiography of the « Portalian Period (1830-1891) in Chile », *H.A.H.R.*, vol. 57 (Nov. 1977), pp. 660-690.

ción en la historiografía eclesiástica contemporánea (2). El uso ideológico de la disciplina corrió parejo tanto en los cultores liberales como en los aficionados en el sector conservador y eclesiástico (3).

En el marco expuesto Claudio Gay, un ilustre naturalista francés al servicio del gobierno de Chile, desenvolvió, con anterioridad, durante y después de la señalada controversia una silenciosa labor en el campo historiográfico. El acopio de fuentes diversas, sus proposiciones metodológicas — dadas a conocer fundamentalmente a través de cartas — son su legado principal, permitiendo de paso cimentar las ideas de Bello sobre el modo de hacer historia. Su tarea iluminó asimismo a los grandes historiadores del siglo XIX, en su mayoría de pensamiento liberal, inclinándolos por la senda del acervo y prolijidad documental, la confrontación analítica de las fuentes para bosquejar el pasado histórico y las etapas de la independencia nacional. En ello empero éstos prodigaron lecciones políticas a la luz de los hechos descritos y de sus propias posiciones contingentes.

Examinaremos en este artículo un aspecto sobre el cual no se ha explorado lo suficiente, a saber, el marco epocal en el cual Gay, por un lado, encuentra la factibilidad de sus ideales científicos y las manifestaciones de sus ideas historiográficas y, por otro, las circunstancias por las que atraviesa Chile propicias para hacer convergentes los intereses subjetivos del sabio con las miras culturales y de prestigio de la nación adoptiva y en especial de su clase dirigente.

II

Gay llega a Chile en diciembre de 1828 traído por su compatriota Pierre de Chapuis, quien fue alentado por Portales y su grupo político para establecer un centro educacional en Santiago. Gay frisaba los 28 años y tenía a su haber una preparación científica avalada por su

(2) Ricardo Krebs, « Algunos aspectos de la histografía chilena del siglo XIX », *Cuadernos de la Universidad de Chile*, N° 1 (1982), pp. 157-167.

(3) Allen Woll, « The Catholic Historian in Nineteenth Century Chile », *The Americas*, t. XXXIII, N° 3 (Jan. 1977), también, « Positivism and History in Nineteenth Century Chile: José Victorino Lastarria and Valentin Latelier », *Journal of the History of Ideas*, N° 37 (Jul.-Sept. 1976), pp. 493-506, y « For God and Century: History text books and the Secularization of Chilean Society », *Journal of Latin American Studies*, N° 7 (May. 1975), pp. 23-43. Así mismo Marciano Barrios Valdés, « La historiografía eclesiástica chilena como instrumento político. 1848-1918 », *Anuario de Historia de la Iglesia en Chile*, Vol. I, N° 1 (1983), pp. 11-26.

pertenencia a « varias sociedades sabias », como constaba en su contrato (4).

El país todavía vivía sumergido en uno de esos « años de formación y aprendizajes políticos » que ha calificado Julio Heise. Recordaría el científico en 1865 que el « país se resentía aun de los fuertes sacudimientos que acababa de experimentar a consecuencia de las guerras de la *independencia*. La instrucción pública se hallaba muy atrasada, la industria casi no existía y las imprentas recién introducidas sólo se ocupaban en dar a luz periódicos políticos » (5). Este cuadro sumado a los rasgos del territorio, que abría enormes posibilidades al conocimiento de una fauna, flora, geografía, todavía virgen al ojo europeo, excitara aun más sus impulsos por trasladarse al país sudamericano.

Visualizamos en Gay varios móviles en la aceptación de la propuesta de Chapuis, que se vieron reforzados por el amparo gubernamental, con Portales en la dirección de los negocios públicos, y con Bello, como el maestro que va orientando la cultura nacional. Estos son a nuestro juicio la aprehensión « activa » del sentimiento de orgullo nacional francés, por un lado, y la patente afinidad con las miras oficiales del gobierno, en la educación, incentivo de las ciencias, formulación de un sentimiento de chilenidad y rol del país en el concierto americano, por otro. De todo esto, Gay es testigo y actor y su convencimiento es dual : sus propios análisis de la situación, la aceptación de sus sugerencias, se ven complementados, con las directrices de la nueva institucionalidad en promover el progreso material del país.

En lo primero tiene en mente los arquetipos de los hombres de ciencia de la Ilustración que desplegaron de modo incluyente una triple acción : de prestigio personal, acrecentar la gloria de su nación y contribuir a la ciencia y al conocimiento de los estados americanos. Esto lo asume. En este horizonte capta certeramente la interrelación inmediata de lo que puede realzar la influencia francesa en la cultura

(4) Cf. Alamiro de Avila Martel, *Mora y Bello en Chile*, Ed. U. de Chile, 1982, 49. Véase especialmente los caps. III, IV y V sobre las vicisitudes del Colegio de Santiago bajo los rectorados de Chapuis, Meneses y Bello.

(5) Claudio Gay, « Instrucción pública en Chile ». Cuenta a la Academia Imperial de Ciencias de Francia (30 de Enero de 1865) » en Carlos Stuardo Ortiz, *Vida de Claudio Gay, 1800-1873. Seguida de los escritos del naturalista e historiador, de otros concernientes a su labor y de diversos documentos relativos a su persona. Obra póstuma. Escritos y Documentos. Con un estudio sobre Gay a través de su correspondencia* de Guillermo Feliú Cruz. Fondo Histórico y Bibliográfico José Toribio Medina, Stgo. de Chile, 1975, 2 tomos. La cita en el t. II, 344.

y el comercio y poner al descubierto, por medio de sus exploraciones, la utilidad y ventajas ciertas para la industria y ciencia (por ejemplo, la contribución de la flora para la agricultura, de la geografía para la navegación, etc.),, que, al par fomenta su propia investigación y aporte una mayor ilustración al conocimiento de la nación sudamericana en Europa.

En el ofrecimiento de sus servicios en julio de 1830 revela que ha elegido Chile esperando que sus investigaciones sean útiles « no solamente por la riqueza de su suelo y la variedad de su clima, sino también porque era un país desconocido absolutamente a los naturalistas » (6).

Francia — escribe más tarde — ha realizado un aporte civilizador generoso a toda la humanidad. « Es glorioso para una nación el propagar todo lo que pueda hacer dulce y más agradable la suerte de los pueblos, y bajo este respecto la Francia nada tiene que desear » (7). En 1831 en pos de su viaje a Europa señala que una de las ventajas de su cometido será publicar en su país sus obras de Historia Natural de Chile y « poner al público en estado de aprovechar lo más pronto de mis trabajos y observaciones... y acabar con toda la perfección posible un monumento de tan grande utilidad, tan digno de los que lo han hecho emprender y tan glorioso paso el que lo va a ejecutar » (8). La culminación de la exposición de estos factores se halla en la solicitud que envió al Ministro de Instrucción Pública de Francia, en julio de 1833. En ella da cuenta que « jamás un europeo había sido más favorecido en esta República » y si Francia acude al auxilio pecuniario de sus investigaciones (principalmente la manutención de tres auxiliares), dicha « inversión » reportaría a los intereses franceses : « Tener la gloria de dar a conocer una República que debe desempeñar, en poco tiempo, un gran papel en el comercio y la navegación », ramos que se verían beneficiados por la « estadística del país y una buena carta geográfica e hidráulica (*sic*) » y « contrabalancear los trabajos que acaban de hacer los ingleses en el Sur mismo de Chile... evocar esos sentimientos de estimación y de amistad que los chilenos tenían para con los franceses ». En esta reseña no olvida de hacer

(6) « Claudio Gay ofrece sus servicios al Gobierno de Chile. ¿ Julio 31 de 1830 ? », en C. Stuardo Ortíz, II, 87.

(7) Claudio Gay, « Sobre la utilidad de un curso especial de Química aplicado a la industria y a la agricultura. Santiago, julio 30 de 1831 », en C. Stuardo Ortíz, II, 116.

(8) « Claudio Gay pide autorización al Gobierno de Chile para ausentarse a Europa. Santiago, agosto 3 de 1831 » en C. Stuardo Ortíz, II, 123-124.

notar que « el mayor número de personas hablan nuestra lengua y que sus bibliotecas no está compuesta sino de libros franceses » (9).

III

Su inserción en el Colegio de Santiago — la empresa de Chapuis — reportó a Gay establecer un diálogo intelectual con Bello, llegado en 1829, y que, en enero de 1830 asumió la dirección del establecimiento. Finiquitado su labor en él, encontró en Portales la protección y el interés a sus fines científicos. El contrato con el Gobierno, de 14 de septiembre de 1830, permitió a Gay recorrer el país, obligándolo a redactar una voluminosa Historia Natural, la geografía, la geología, la estadística, etc. La tarea será ardua y prolongada. Nueve años dedicó a sus viajes, informes y adquisición de materiales en Europa. En 1839, Mariano Egaña, Ministro de Instrucción Pública, le encomienda que emprenda la redacción de la Historia Política de la nación. Egaña había vuelto desde Francia en 1829. El Ministro Egaña considera que el país merece una historia de este tipo por cuatro razones. Dos de ellas apuntan a dimensionar que la civilización española quedó salvada en Chile, ante el peligro holandés e inglés, y que la guerra de Arauco lesionó el concepto imperial castellano. Las otras dos reparan que el destino de América se selló en las batallas de Chacabuco y Maipo y en la expedición naval libertadora del Perú y el país es actualmente « el único país organizado convertido a un régimen jurídico y respetuoso de su sistema republicano » (10). Este sesgo en las obligaciones de Gay por parte del Gobierno y sus argumentaciones, hay que apreciarlo en la denotación de tres factores. A la fecha la nación exhibe ciertamente un prestigio político y una prosperidad económica que se ve corroborada con el reciente éxito político-militar del general Bulnes contra la Confederación Perú-Boliviana de Santa

(9) Claudio Gay, « Petición al señor Ministro de Instrucción Pública de Francia. 1833 », en C. Stuardo Ortíz, II, 170-172.

En 1829 había retornado Alexander Caldcleugh, hombre de ciencias inglés, que se avencinó en Chile hasta su deceso y que no obstante, de destacarse como « hombre de empresa, estudioso de las ciencias naturales y agente británico en Chile sin nombramiento antes que se anudaran relaciones diplomáticas normales » refiere Ricardo Donoso, no logró serle conferida la nacionalidad por gracia. Cf. Ricardo Donoso, « Alexander Caldcleugh », *Revista Chilena de Historia y Geografía*, 1963, N° 133, pp. 152-231.

(10) Guillermo Feliu Cruz, « Claudio Gay, historiador de Chile. Ensayo crítico », en C. Stuardo Ortíz, I, 144.

Cruz. Hay conciencia en la clase dirigente de esta realidad. Como contrapunto existía un desconocimiento de la propia historia patria. La ignorancia del pasado colonial y de las figuras relevantes, hitos y significados de las luchas emancipadoras, poco contribuían a impregnar valores de la nacionalidad en la opinión pública y en la juventud. El fracaso de las expectativas creadas en torno al esfuerzo del P. José Torres Guzmán y su obra *El Chileno instruido en la historia topográfica civil y política de su país* (2 Vols. 1834-1836) hacía más imperiosa presentar ante Europa a un Estado emergente que reclamaba un lugar en la historia y que deseaba exhibir un pasado y un presente acordes con los ejes motrices de la idea de la libertad y su introducción en el camino del progreso material y cultural como reflejos de la influencia de las naciones más civilizadas del Viejo Mundo. Para ello había que articular una obra magna concordante con las exigencias de los criterios historiográficos vigentes en Europa. El tropiezo mayor que se tenía era la carencia de documentos y crónicas que avalaren la interpretación que se intuía y se deseaba en el seno de la aristocracia.

IV

Desde tiempos del Gobierno de José M. Carrera se había asignado a la enseñanza de la historia una gran orientación cívico-nacional. En el « Plan de organización del Instituto Nacional » de junio de 1812 se establece que el profesor « por medio de la historia les mostrará los errores políticos que arruinaron a unas naciones y las prudentes teorías que á otras hicieron florecientes... Les inspirará el gusto de la historia, que es la mayor escuela de la moral, y de la ciencia del gobierno » (11). Posteriormente, se aunará esta finalidad a la preparación de las clases inferiores. La difusión de la instrucción pública fue un puntal en las ideas pedagógicas de Bello. En agosto de 1836, como reparó Julio César Jobet, abogó por la extensión de la instrucción primaria y fundación de escuelas normales, donde el ramo de la historia debía propender a dar a conocer al pueblo la organización del cuerpo político, « porque sin esto, ni podemos cumplir jamás con nuestras funciones como miembro de él... ni veremos jamás

(11) « La Aurora de Chile », N° 19, 18 de junio de 1812. Aquello revelaba una influencia volteriana. Hemos estudiado esto en *Voltaire y los volterianos en el Chile del siglo XIX. Notas para un estudio de su influencia ideológica*, artículo en vía de publicación.

encendido ese espíritu público, que es uno de los principios de la nacionalidad » (12). Estamos ante la defensa de una aspiración cara de la Ilustración dieciochesca. A esos mismos ideales adhiere Manuel Montt — el principal amigo y sostenedor de Gay — bajo cuyo gobierno los adelantos educacionales colocaron al país entre los principales de la América española (13).

A esta mentalidad criolla hay que adicionar lo realizado bajo el gobierno liberal de Ramón Freire, en el sentido de « nacionalizar cuanto más se pueda los sentimientos de los chilenos », sustituyendo la voz « Patria » por la de « Chile », por ser la primera vaga y abstracta, según rezaba el decreto de 1824 (14). En 1832 la administración de Joaquín Prieto diseña y decreta como definitivo el escudo de armas de la República, donde se ponderan significativamente los símbolos de los mapuches (15). La victoria militar contra la Confederación en 1839 vigorizó el sentimiento de la chilenidad.

Este contexto cultural y sicológico colectivo imprime un sello singular a la solicitud de Egaña en 1839. Tres años después, Lastarria se lamenta que desde 1810 no halla « obra alguna que pueda llamarse nuestra y que podamos ostentar como característica » (16).

(12) Julio César Jobet, *Doctrina y praxis de los educadores representativos chilenos*, Ed. Andrés Bello, 1970, pp. 171-172.

En el primer reglamento de instrucción pública (2 de abril de 1845) se indicaba que en las escuelas superiores se enseñaría « historia nacional y constitución política del Estado ». Cf. Graciela Mandujano, « Consideraciones sobre la obra educativa de don Andrés Bello », Varios, *Andrés Bello. Homenaje de la Facultad de Filosofía y Educación de la Universidad de Chile*, Stgo, 1966, 230.

Las iniciativas legales de 1849 y de 1860 sobre la enseñanza reforzaron el papel de la historia en la formación de los derechos y deberes para con el país—además de la impartición de los conocimientos elementales de la historia nacional en los maestros normales. Cf. Fernando Campos Harriet, *Desarrollo educacional 1810-1960*, Ed. Andrés Bello, 1960, 27 nota.

(13) Bernardino Bravo Lira ha sostenido la tesis que para entender a Manuel Montt como magistrado y gobernante la clave « está en los ideales de la Ilustración, que compartió con la mayoría de los hombres de su generación ». Cf. Bernardino Bravo Lira, « Manuel Montt y los ideales de la Ilustración », *Revista de Derecho Público*, Facultad de Derecho. Universidad de Chile, N° 28 (julio-diciembre 1980), 98.

(14) Guillermo Feliú Cruz, « Patria y chilenidad. Ensayo histórico y sociológico sobre los orígenes de estos sentimientos nacionales efectivos », *Mapocho*, N° 1, t. V (1966), vol. 13, pp. 157-174.

(15) Gastón Soublette, *La Estrella de Chile*, Ed. Universitaria de Valparaíso, 1984, 111-114.

(16) José Victorino Lastarria, *Recuerdos literarios*. Prólogo de Raúl Silva Castro. Ed. Zig-Zag, 1968, 98.

¿Cómo percibe y asume Gay esta « tarea nacional » ?. El naturalista francés está imbuido de los paradigmas de los científicos de la Ilustración — algunos de sus condiscípulos, v. gr. D'Orbigny sigue similar patrón cultural — y en un país atrasado, los ideales de ese « espíritu europeo » no solo están vigentes sino que son imprescindibles ejecutarlos. Por eso no resulta extraño, aunque no se haya reparado en ello, que Gay tempranamente, en 1831, desarrolla una crítica racional conjunta a la explanación de los proyectos educacionales ilustrados y que siguen desenvolviéndose en el Viejo Mundo. Coincide con Bello en la necesidad de incorporar a los establecimientos educacionales los adelantos literarios y científicos — y por extensión se opone junto al venezolano en la mantención de la censura —, a la reforma de la dirección y programas de estudios, procurando inculcar en la juventud el cultivo por las ciencias, el placer de la lectura, la utilidad de los estudios. « Sería necesario — escribe en julio de 1831 — variar un poco la dirección de los estudios, estableciendo un sistema al cual deba sujetarse todo alumno, para añadir a sus conocimientos algunas ideas sobre las ciencias útiles y agradables » (17). En otro escrito contemporáneo al citado, afirma : « Los deberes del gobierno y el interés del país harán erigir algún día al establecimiento y los cursos científicos de que se ha hablado antes » (18).

En esta perspectiva expone casi literalmente la « utilidad » misma de sus estudios botánicos para el país. La reforma de los estudios hará surgir jóvenes preparados y capaces de aplicar beneficiosamente sus conocimientos en las haciendas, pero igualmente promoverá una política poblacional. Este delineamiento de programa de colonización está apoyado en la interiorización de los territorios en sus aspectos geográficos, climáticos y estadísticos, como de las potencialidades para la agricultura desde los hallazgos de plantas y propiedades de cultivos provenientes de sus investigaciones científicas. Lo aseverado se constata en los informes que evacuó para la comisión científica. En el informe de la provincia de Colchagua, de abril de 1831, apunta que el no aprovechamiento integral de su llano es imputable a la « falta de habitantes porque el terreno es excelente ». Más adelante, agrega, al mencionar una planta de uso para la tintura, que « me sería sumamente satisfactorio el que algún día el comercio de Chile me debiese este nuevo ramo de la industria ».

(17) Claudio Gay, « Sobre el estudio de las ciencias naturales. Santiago, julio de 1831 » en C. Stuardo Urtíz, II, 112-113.

(18) Ibid. II, 116.

Todas estas ideas quedan expuestas apretadamente en su artículo « Sobre el estudio de las Ciencias Naturales », aparecido en *El Araucano* en julio de 1831 :

« Si se reflexiona ahora sobre el estado de Chile y si según los pocos terrenos que se han examinado, se procura conocer la riqueza del suelo, se verá que esta República puede, en rigor, y no obstante su falta de población proveer al menos a sus habitantes de todas las materias de primera necesidad. Para esto no se necesita de sabios sino sólo de personas que tengan algunas ideas de Ciencias Naturales suficientes para conocer la naturaleza y valor de las producciones, para aprovecharlas. Mas estas personas instruidas no existirán mientras la enseñanza pública no reciba esa gran reforma en que se trabajaba desde algún tiempo. »

Las palabras de Gay se dirigían a un reforzamiento de la identidad nacional y de su autonomía política, pues cuando un país tiene crédito y recursos pecuniarios y sobre todo sabe proveerse a si mismo, « entonces debe considerarse no solamente rico, sino también libre e independiente ».

En 1842 mientras Lastarria fustiga el sistema y los métodos de la educación tildados « como un signo de reprobación y de desprecio infamante », otro hombre de ciencias avecindado en el país, el polaco Ignacio Domeyko sostendrá, en su « Memoria sobre el modo más conveniente de reformar la instrucción pública en Chile », un criterio cauteloso hacia el afán utilitario de los estudios.

V

En el acercamiento de Gay al campo historiográfico habrá que consignar su coincidencia con Andrés Bello. Las similitudes se proyectan en las fuentes y métodos. Es posible — como sostuvo Feliú Cruz — que ambos discutieran sobre historia en 1830, al coincidir en el Colegio de Santiago. Sin embargo, Bello ya había adelantado un primer criterio afín al naturalista francés, sobre las fuentes documentales. En 1827 había publicado en *El Repertorio Americano*, que se editaba en Londres, en el volumen III, un artículo donde aconsejaba que debía imitarse lo emprendido en Europa, esto es, acopiar « cronicones insulsos, leyendas atestadas de patrañas, y hasta los cantares rústicos que se componían para entretenimiento del vulgo » puesto que ese material « que se compusieron en americano y por americano, no podrá menos de presentar mucho de nuevo y curioso. Ni es de olvidar

la importancia que tienen estas obras para nosotros como producciones de los primeros tiempos de la literatura americana » (19).

Hacia fines de 1830 Gay ha empezado a familiarizarse con la historia nacional. En junio el Gobierno había ordenado entregarle todos los periódicos y documentos conservados en el archivo de la imprenta oficial concernientes a la estadística del país (20). Según su propia confesión, antes de su traslado a Lima, había reunido « quince historias manuscritas e inéditas sobre Chile ».

¿ Cuáles son las nociones sobre la historia y de los acontecimientos americanos que posee Gay, antes de redactar la *Historia Física y Política de Chile* ? ¿ Qué idea en particular se había formado de la historia de Chile ?

Para Gay la historia, al igual que las restantes ramas científicas, tiene su « hechizo y ventajas » debido a que « nos desarrolla las revoluciones de los imperios y los progresos de la civilización ». La historia como saber forma parte de la « felicidad moral » del hombre puntualiza en *El Araucano* en julio de 1831.

La historia es un devenir universal en pos de la libertad y el progreso, con sus hiatos de estancamiento y retrocesos transitorios. Todo gran movimiento de época supone inevitablemente la ruptura de un estado de cosas : el germen y ebullición de nuevas ideas — « los principios de la época » — son los preliminares de las revoluciones políticas que constituyen el hito culminante del ocaso del Antiguo Régimen y el alborear de una nueva era. En este fluir de los sucesos concatenados, pugnan en el espacio y en el tiempo, ideas fuerzas universales antitéticas : la opresión/libertad, el atraso/progreso, la anarquía/orden (21).

Capta la existencia de campos de investigaciones fronterizos para el historiador y el arqueólogo, en lo que concierne a las civilizaciones prehispánicas y al periodo protohistórico. Los monumentales testimonios pétricos del imperio incaico le lleva a exclamar : « En fin, otro país digno de la atención del historiador y del arqueólogo, es Vilcobamba, última fortaleza de los incas contra el poder español ». Su acercamiento a la civilización de los incas nos revela empero una

(19) Andrés Bello, « Historia de la Conquista de México por un indio mexicano del siglo XVI » en Andrés Bello, *Obras Completas*, Ed. Ministerio de Educación, Caracas, 1957, t. XIX, 72.

(20) Carlos Stuardo Ortíz, « Vida de Claudio Gay » en C. Stuardo Ortíz, I, 245.

(21) Claudio Gay, « Fragmento de un viaje a Chile y al Cuzco, patria de los antiguos incas. París, diciembre 30 de 1842 » en C. Stuardo Ortíz, II, 293-294.

admiración ingenua — de las fortalezas y paisajes de Sacsahuamán — y un prisma etnocéntrico que tiene presente que el parámetro civilizador es el europeo : « Los indios del Cuzco son casi civilizados; obedecen a las leyes del gobierno peruano y contribuyen a las necesidades del Estado ».

A medida que ahonda su conocimiento en la documentación chilena y en los papeles limeños, aguja la aplicación de los métodos analíticos y comparativos. Valora el significado de la acción de Ollantay y la erección de Ollaytaytambo (*sic*), deslizándose una crítica a los historiadores por la omisión. « Ni sabios ni viajeros, anota en 1842, han hablado todavía de esos bellos monumentos de los cuales algunos están casi intactos todavía. Garcilaso y los otros historiadores no han conocido siquiera este hecho de alta trascendencia en la historia de los incas. No ha sido conservado por tradición » (22). Justiprecia el papel del P. Luis de Valdivia « en todos los acontecimientos » de su época. La lectura de los papeles castrenses y administrativos peninsulares devela la grande influencia de la batalla de Maipú « sobre la suerte de la América entera. Si la victoria de Chacabuco mejoró un poco la libertad americana profundamente abatida por las derrotas del Alto Perú, Colombia y aun de México, la de Maipú restableció enteramente el poder y decidió finalmente la suerte de todas esas felices y gloriosas naciones », consigna en el « Informe al Ministro de Instrucción Pública sobre el viaje al Perú » (Lima, septiembre de 1839).

En su aproximación a las raíces históricas de Chile dubita en torno al influjo mapuche en ellas. Sus exploraciones y conversaciones en el territorio araucano le convencen de lo poetizado por Ercilla sobre las virtudes guerreras y la herencia de libertad y orgullo de aquel conglomerado étnico. La entrada de Chile a la historia universal proviene de la dominación hispana y solo por medio de su pertenencia al imperio español puede contactarse con las influencias de los vaivenes de la historia universal, que es la de Europa en particular.

Esta paradoja respecto del pueblo mapuche, de la herencia araucana objetiva (v. gr. su condición indómita y guerrera que pervive en la parte meridional de Chile y de la que Gay es testigo) y del aporte del pasado español, lo conduce incluso a emprender dos acercamientos distintos. Sobre la presencia mapuche sigue una comprensión e interpretación de sus sucesos y costumbres. « No me he contentado con simples descripciones, sino que he tratado de remontar a los moti-

(22) Ibid. II, 303.

vos de estas ceremonias y a su sentido y causas finales... Me ha sido posible desenvolver hasta cierto punto sus instituciones, su teogonía, mucho más complicada de lo que se piensa, la extensión de su inteligencia y gran número de particularidades desconocidas ». Y sobre el pasado inmediato de la Colonia y de la independencia se ajusta a estampar la narración de los sucesos, absteniéndose de comentarlos. He « trasladado fielmente al papel las noticias que he oído de la boca de muchos jefes civiles y militares », apostilla en el « Prospecto de la Historia Física y Política de Chile », de enero de 1841 ⁽²³⁾.

La historia nacional « propiamente hablando, es la de los establecimientos europeos en esta parte de América, circunstancia que le da un carácter especial, que tiene, entre otras ventajas, la muy señalada de no estar envuelto su origen en el velo misterioso de ficciones que la crédula antigüedad nos ha transmitido en los anales de todas las naciones del mundo antiguo... Aquí todos los principales sucesos son claros, netos y se refieren a una época que la tradición puede muy bien representar, y cuyos actores existen casi en la generación presente » ⁽²⁴⁾. Esta historia, prosigue el autor, « se puede mirar como la historia de una gran familia, debe interesar vivamente la curiosidad y hasta el amor propio de cada miembro de esta República... Ella le pintará las acciones más o menos gloriosas de sus ascendientes, les hará conocer la parte que tomaron en el adelanto y prosperidad de la nación, y desenvolverá así una serie de sucesos, ignorados de la mayor parte ».

De los historiadores chilenos (menciona a Ovalle, Molina y a Guzmán) el abate Juan Ignacio Molina le merece un reconocimiento especial por su tarea como naturalista. Llegó a tributarle un homenaje discreto colocando su nombre a una famosa cueva de Rancagua. En cuanto a historiador le objeta únicamente que haya llegado a 1635. Molina constituye un hito en el siglo XVIII por emprender una historia bajo los presupuestos establecidos por Voltaire ⁽²⁵⁾.

(23) Claudio Gay, « Prospecto de la Historia Física y Política de Chile. Por una sociedad de sabios y bajo la dirección de Claudio Gay. Santiago, enero 29 de 1841 » en C. Stuardo Ortíz, II, 279-281.

(24) Ibidem.

(25) Sobre la influencia volteriana en la obra historiográfica de Molina, vid. Walter Hanisch S.J., *Juan Ignacio Molina. Sabio de su tiempo*, Univ. Católica « Andrés Bello », Caracas, 1974, 12.

Una valoración reciente de la producción de J.I. Molina en nuestro trabajo, « La Historia Natural y Civil de Chile del P. Juan Ignacio Molina » en Varios, *Ensayos sobre la contribución española a la ciencia moderna. La Historia Natural y Moral de las Indias*. Seminario realizado en el Centro de Estudios Históricos del C.S.I.C. Madrid, 1985-1986. Coordinado por Fermín del Pino. En vías de publicación.

Lo expuesto por Gay en su prospecto es una historia que satisface plenamente los anhelos de una aristocracia que ha establecido « censitariamente » la calidad de los ciudadanos — o sea, los participantes activos de la nueva fisonomía republicana — y por eso fija su atención preferencial en las gentes principales de la sociedad, en cuyo seno figuran los apellidos de los *hombres representativos* del pasado colonial e inmediato, y, en los araucanos, como símbolos de la herencia de la libertad, aguijoneando marginalmente la opresión hispana.

VI

Gay es un sabio atento a las tendencias historiográficas románticas de su generación y conocedor de los aportes de Voltaire y de sus epígonos ingleses, Hume, Roberston y Gibbon. En este plano lo primero que sobresale es su consideración de las fuentes de la historia. Asigna un valor parejo al documento y a la tradición (historia oral). La tradición constituye para él un testimonio valedero e irrecusable al cual apelará casi constantemente. Esa inclinación se revela tempranamente. Así se puede verificar en los dos primeros informes científicos del primer semestre de 1831. Lo aduce como ventaja en los ramos estadísticos y geográficos. En su « Informe a la Comisión Científica sobre sus exploraciones de la provincia de Colchagua » (febrero de 1831) refiere que empleando dicho medio ha reunido « muchos pormenores estadísticos bastantes interesantes, y aunque imperfectos, serían sin embargo de alguna utilidad en un país cuyas riquezas son desconocidas aun a sus habitantes ». Las gentes principales de las ciudades y los curas párrocos son fuentes de información y aportan datos valiosos, asevera en el segundo informe sobre la mencionada provincia (abril de 1831).

Sus incursiones e informes evacuados sobre los territorios visitados permitió poner ante las autoridades un « sentido » de la historia. En su « Segundo informe sobre sus exploraciones de la provincia de Valdivia » (septiembre de 1839) queda patente esto. Bajo un tiempo inclemente visita Corral para levantar el plano de todos los fuertes. « Este trabajo, escribe entonces, tiene tanta conexión con la historia de la independencia, que hubiera sido una negligencia reprensible olvidarlo... y nuestros nietos verán no sin asombro, lo que hizo un

puñado de patriotas que acaudillados por el intrépido Cochrane pudo apoderarse de un puerto tan fortificado » (26).

La ponderación de la historia oral, el contacto con los prohombres de la historia de la gesta independentista, lo obligó a buscar el equilibrio en la participación de los personajes, máxime cuando, como notase Feliú Cruz, las familias patricias protegían el recuerdo de sus ascendientes. Para Gay, las entrevistas y los cuestionarios permitían desarrollar la trama humana en toda su magnitud, puesto que los papeles oficiales, transcribían partes objetivos, fríos y distantes, carentes de emoción. Al efecto, su carta a la esposa del ex Presidente Manuel Bulnes, de agosto de 1864, constituye su máxima expresión de la evaluación respecto a las fuentes impresas y la oral (27).

Su exitoso acopio de documentos en su viaje al Perú, en 1839, incluyendo su contacto y largas conversaciones con O'Higgins, le preceptuó que toda aquella información « desde todos los puntos de vistas » era su norte en su acercamiento a la historia nacional. En 1842 le expone a Montt, a la sazón Ministro de Culto, Justicia e Instrucción Pública, la conveniencia de crear una Oficina de Estadística y un Archivo General.

En cuanto a su postura ante las corrientes de la historiografía romántica francesa, le confiesa a Egaña, en 1839 :

« Si el historiador filosófico trata de generalizar i de abrazar todas las consecuencias i las causas finales de esta grande obra se preguntará cuál fue el agente de esta brillante metamorfosis, i quedará sorprendido al ver que Chile que no era mirado mas que como una parte integrante del Perú o como una de sus lejanas provincias, haya tomado una parte tan activa i tan decisiva. Quizás el amor propio de ciertos pueblos no querrá reconocer esta grande influencia, pero ella será confesada siempre por las correspondencias de Morillo, La Serna, etc., personajes

(26) Claudio Gay, « Viaje científico. Segundo informe sobre sus exploraciones de la provincia de Valdivia. Carta del señor Gay a los señores de la Comisión Científica. Valdivia, 5 de septiembre de 1835 » en C. Stuardo Ortíz, II, 187.

(27) A doña Enriqueta Pinto de Bulnes le expresa : « Qué utilidad y ventaja no encontraría yo conversando con quien ha visto todo, que ha apreciado todo y quien, como General en jefe de los Ejércitos de Chile se presenta como la viva personificación de las últimas guerras de la independencia. Sin duda alguna ni mis notas ni mis documentos podrían suplir esta privación », en C. Stuardo Ortíz, II, 140.

que por su posición i sus opiniones no pueden dejar de merecer una plena i entera confianza de parte del historiador imparcial » (28).

La concepción historiográfica de Gay recogía los criterios aconsejados por Voltaire, como ser el orden de las materias y la ponderación de la historia oral, pero también se interioriza de las orientaciones que entre 1820 y 1848 propugnan los sostenedores de la tendencia historiográfica romántica que lideran Barante y Agustin Thierry, esto es, la narrativa que se inspira en la filosofía del empirismo, oponiéndose a la señalada como ciencia de la humanidad o filosófica que se guía en el idealismo metafísico, cuyos representantes son Guizot y Michelet (29).

Bajo estos presupuestos metodológicos y carácter de su empresa, los primeros suscriptores a la obra aparecen en 1841. El Gobierno se adhiere en mayo de 1842.

Cabe subrayar que entre mayo de 1841 y octubre de 1842 figuran en la nómina de suscriptores los principales nombres que cultivarán la historia de una u otra forma : los polemistas, los primeros memoria-listas universitarios y los grandes historiadores nacionales del siglo.

En agosto de 1844 se conocen las primeras entregas de la *Historia Física y Política de Chile* dedicadas a la *Historia*. La obra en su totalidad comprenderá 30 volúmenes, redactados durante 27 años (1844-1871), divididos en 8 de historia, 2 de documentos, 8 de botánica, 8 de zoología, 2 de agricultura y 2 para el atlas.

(28) Diego Barros Arana, « Don Claudio Gay. Su vida y su obra » en Diego Barros Arana, *Obras Completas*, Imp. Cervantes, 1911, XI, 353. Esta carta esencial del pensamiento de Gay la transcribió íntegra entre pp. 350-353. Esta apelación a los escritos históricos para conocer una época, sitúa a Gay, en cierto modo, adelatándose al conocido consejo de Bello, nueve años después : « Jóvenes chilenos !, aprended a juzgar por vosotros mismos... Quereis, por ejemplo, saber qué cosa fue el descubrimiento y conquista de América ? Leed el Diario de Colón, las Cartas de Pedro de Valdivia, la de Hernán Cortés ». Cf. A. Bello, « Modo de estudiar la historia » en A. Bello, *Obras Completas*, Imp. por Pedro Ramírez, Santiago, 1884, VII, 119.

(29) Sobre las corrientes historiográficas en relación al debate chileno de 1844-1848, consúltese Bernardo Subercaseaux, *Cultura y Sociedad liberal en el siglo XIX. Lastarria, ideología y cultura*. Edit. Aconcagua, Santiago, 1981, Cap. IV, y Cristian Gazmuri, « Algunas influencias europeas en el método historiográfico de Bello », *Nuestra América*, N° 5 (mayo-agosto 1982), 111-127.

VII

Las páginas de los volúmenes consagrados a la *Historia* se ajustaban con rigor a lo enunciado en el prospecto de 1841. El enfoque y la perspectiva eran abordados desde el método *Ad Narrandum*, exponiendo los hechos a través de un relato, procurando presentar sucesos exactos y críticos en sus respaldos documentales. No hay pronunciamiento sobre los mismos. Esto como norma general, pues podemos advertir salpicados juicios significativos en los « prólogos » y en puntuales notas. En ellos reafirma lo vertido privadamente en su nutrida correspondencia con los personajes relevantes de la administración chilena.

En el tomo inicial de la *Historia* expresa su convicción que además del « examen crítico del estado actual de la civilización » había que atender al « interesante cuadro donde luzcan los usos, las inclinaciones y costumbres de los tan altivos cuanto intrépidos *Araucanos*, que idólatras de su libertad e independencia, y merced a su heroico valor, han sabido guardar intactas hasta el día sus rústicas instituciones, y con ellas su hereditaria dignidad », leemos en su « prólogo » ⁽³⁰⁾.

Más allá de tan justa declaración por el pueblo mapuche constatamos un tratamiento ambivalente respecto a esa etnia, comprensible por la óptica etnocentrista europea en que está inmerso Gay. La exaltación de las virtudes « patrióticas » y del sentimiento de libertad de los araucanos queda mellado por los métodos tácticos de que se valieron : distintivos de los « salvajes » ⁽³¹⁾. De esta forma proyecta el sentido reivindicacionista de la guerra de Arauco — como eje de la idea de libertad entre los araucanos — hasta el acontecimiento capital de la independencia para los espíritus republicanos :

« Epoca gloriosa de la regeneración social, principio de vida, de actividad, de inteligencia, y asiento perenne de la existencia civil y gubernativa de aquella república, alzada desde entonces al merecido rango de nación libre e independiente » ⁽³²⁾.

(30) Claudio Gay, *Historia Física y Política de Chile. Tomo Primero Historia*. Imp. de Fain y Thurot, París, MDCCXLIV, página VI.

Agradecemos las atenciones de la Sra. Conservadora de la Sala Medina de la Biblioteca Nacional de Chile por la consulta de la obra de Gay, única colección completa existente, según expresara C. Stuardo Ortíz.

(31) Claudio Gay, *Historia*, op. cit. pp. 151-152. Compárese con las páginas 257, 264 y 273.

(32) Claudio Gay, *Historia*, op. cit. p. XI. Cotéjese asimismo lo que manifiesta sobre los primeros conquistadores y el aire « progresista » de sus descendientes (Ibid. p. 143). Igualmente se aprecia un juicio valorativo sobre el nexo que hay entre los ayuntamientos y el espíritu democrático, y el régimen de justicia y libertad con el cual se identifica la « clase media » (Ibid. pp. 141-142).

En cuanto al significado último de su labor, no deja de mencionar que, aunque « intrincado, molesto » será empero « muy precioso, muy útil » (33) en lo referente a la historia política de Chile. Y es en este marco donde vuelve a situar el nexo entre la singularidad de la historia nacional y su labor personal, con lo emprendido en Europa. Al publicar los *Documentos sobre la historia, la estadística y la geografía*, en 1846, refiere el constante crecimiento de las ciencias históricas en la literatura europea, pues su estudio es el « complemento de una educación tan sólida como liberal » y esta clase de trabajos es ejecutada contemporáneamente por sociedades de sabios protegidos por los gobiernos, que ven « en la publicación de estas voluminosas colecciones... la utilidad que indudablemente resultan en lo futuro al bien estar de sus pueblos » (34).

Esta conciencia de historia nacional debe ser estimulada por el ejercicio de indagación sobre el « origen y la marcha de sus instituciones, y conocer por qué fluctuación de causas y circunstancias han llegado hasta nosotros y al estado en que hoy se hallan ». Sin embargo, comparando lo recorrido por la historia universal y lo devenido por Chile, apunta Gay, el resultado que exhibe la nación « ha sin duda representado un papel muy secundario y casi insignificante en esta importante materia; pero si se mira su posición actual y sus seguidos progresos en todos los ramos de la civilización, no se titubeará en pronosticarle el más dichoso porvenir y una grande influencia en las cuestiones políticas que pronto deben ajustarse en los países que baña la mar del Sur » (35).

En consonancia con esto, sobre el papel que el país había desempeñado en la historia de la humanidad y el desconocimiento general de sus habitantes sobre la historia patria, planteó Gay la problemática sobre el método empleado :

« ¿ Puédese exigir con razón a sus historiadores (de Chile) consideraciones filosóficas sobre un total de acontecimientos tan limitados aun, tan imperfectamente conocidos ; y que hasta ahora no han sido objeto de ningún estudio ni trabajo crítico o serio ?

A nuestro parecer, es necesario que su historiador evite cuidadosa y prudentemente esas ideas teóricas que ponen al lector entre lo dudoso y lo vago, y que se limite a referir con la sencillez

(33) Claudio Gay, *Historia*, op. cit. p. X.

(34) Claudio Gay, *Historia Física y Política de Chile. Documentos sobre la Historia, la Estadística y la Geografía. Tomo Primero*. Imp. de Mauldi y Renou, Paris, MDCCCXLVI, pp. 5-6.

(35) Ibid. pp. 12-13.

de una sólida verdad los hechos, tales como sucedían, *absteniéndose en cuanto le sea posible de todo comentario o explicación teórica*, dejando casi que cada uno interprete según su propia opinión » (36).

De ahí ese prurito insistente en la búsqueda de « documentos antiguos y auténticos » que aconseja a la juventud chilena (37). En los prólogos de la *Historia* como en los *Documentos* apeló reiteradamente a ese acopio. Como testimonio de su labor presenta aquello como modelo a imitar y da parte orientadora en el rastro de papeles en archivos (38).

Alcanzado un nivel aceptable de conocimiento y erudición — a partir de los documentos — vendrá el uso por los historiadores de ese cúmulo de papeles para la construcción de los « primeros fundamentos de la filosofía histórica o de esta historia humana » (39). No obstante, hay que acotar que Gay es consciente — y así lo precisó — que la historia narrativa es un paso previo — en la cotejación documental, exactitud de los acontecimientos, meditación y discusión de los mismos — para « remontar a las altas ideas sociales y entrar con ventaja en la *noble escuela filosófica, que conduce directamente a la historia de la humanidad* » (40).

IX

Examinemos finalmente el contexto nacional en el cual se conoció la obra de Gay, fundamentalmente la recepción de las primeras entregas de la *Historia*. La opinión pública — léase los juicios vertidos en la prensa — no demostró un consenso : unos dispensaron su favor mientras otros impugnaron lo realizado por Gay.

Tres acontecimientos capitales habíanse verificado desde la partida del naturalista que definen la llamada por F.A. Encina eclosión cultural de 1842 : el discurso de José Victorino Lastarria de 3 de mayo de ese año, inaugurando la Sociedad Literaria creada en el Instituto

(36) Ibid. pp. 9-10. Confróntese con la nota 1 de la página 457 del tomo primero de la *Historia*. El subrayado es mío.

(37) Claudio Gay, *Documentos. Tomo Primero*, p. 12.

(38) Cf. *Historia. Tomo Primero*, p. XI, *Documentos. Tomo Primero*, p. 8, *Documentos sobre la Historia, la Estadística y la Geografía. Tomo Segundo*. Imp. E. Thurot y Cia., Paris, MDCCCLII, pp. 5-11.

(39) *Documentos. Tomo Primero*, p. 8.

(40) Ibid. p. 12. El subrayado es mío.

Nacional; la creación de la Universidad de Chile con Andrés Bello como primer Rector y la vigorización del periodismo en Santiago y Valparaíso ⁽⁴¹⁾. La *Memoria del Ministro de Justicia, Culto e Instrucción Pública* de 1843 alude a ese « vuelo rápido que actualmente ha tomado en Chile la afición a las ciencias i a la literatura » ⁽⁴²⁾.

Los planteamientos contrapuestos entre Bello y Lastarria dentro de la cultura dominante guarda relación con las interrogantes que se debaten: cómo operar ante la tradición literaria, la evaluación de los logros de la Ilustración y la manera de encarar la producción historiográfica. En dicho contexto ciertamente Bello representa la opinión preponderante mientras Lastarria encabeza la emergente.

Bello, al inaugurar la Universidad, en 1843, asignó a las ciencias y a las letras una « influencia moral y política », pero inclinándose por el « proceder analítico » como el « único medio de adquirir verdadero conocimiento ». En cuanto a la enseñanza de la historia había que abstenerse de aceptar « las conclusiones morales y políticas de Herder, por ejemplo, sin el estudio de la historia antigua y moderna ».

Lastarria desde 1838 — escribe Bernardo Subercaseaux — expresa su planteamiento de « reaccionar contra todo nuestro pasado social y político ». En su discurso de mayo confiere a la literatura moderna ser « intérprete » del progreso social. Se debe escribir para el pueblo teniendo por fines la utilidad y el progreso, desenmascarando « sus vicios y fomentando sus virtudes recordándole sus hechos heroicos » para cimentar una « literatura nacional ».

A su vez, la ley orgánica universitaria, en su artículo 28, precisaba la función de la universidad en fomentar preferencialmente la labor historiográfica.

El mismo año de la circulación de la *Historia* de Gay, 1844, Lastarria presentó su *Investigaciones sobre la influencia social de la conquista del sistema colonial de los españoles en Chile*. Lo escrito por Gay representaba el modo narrativo, analítico, en opinión de Bello. La obra de Lastarria simbolizaba la denominada « filosofía de la his-

(41) La prensa no oficial dio cabida a las argumentaciones de los partidarios de Lastarria y Chacón. Los redactores de « El Siglo » Juan Nepomuceno, Santiago Urzúa y Francisco de Mata criticaron ácidamente la obra de Gay.

(42) *Discursos papeles de Gobierno i correspondencia de don Manuel Montt. Reunidos i anotados por Luis Montt*. Imp. Cervantes, 1905, II, pp. 91-132.

toria », la cual, Vicente Fidel López, dos años antes, había definido que consiste en ligar *lo que es con lo que será* » (43).

Bello elogió en la *Historia* de Gay su « narrativa animada... el juicio, la claridad » (44) mostrando su simpatía por dicho método, que descansaba en autorizada documentación, y no en la filosofía de la historia. Esta última, como la expuso y aplicó Lastarria en, su memoria histórica, adoleció de documentación que « *jeneralmente* no logró cimentar su tesis » (45). Gay se alzaba ante el Rector de la Universidad con una obra de probada documentación y sucesos exactos. *Exactitud* y *documentación* fueron las palabras claves que definieron la tarea del naturalista francés en el terreno historiográfico (46).

(43) Barros Arana afirmará: « La filosofía de la historia no consistía, según el común de la jente de entonces, en el estudio profundo de los hechos i de su espíritu, en el encadenamiento lógico i razonado de los sucesos, sino en ciertas jeneralidades más o menos vagas, más o menos declamatorias. » Cf. Diego Barros Arana, « Don Claudio Gay », op. cit. p. 387.

Vicente Fidel López referirá que en 1845 tres jóvenes chilenos le solicitaron que deseaban saber únicamente « filosofía de la historia » sin tener « nociones jenerales de historia universal ». La clase no pasó más allá. Cf. Diego Barros Arana, *Un decenio de la historia de Chile. 1841-1851*. Imp. i Encuadernación Universitaria, Stgo, 1905, I, 546.

V. Fidel López redactó un *Compendio de la historia de Chile* que desde 1848 sirvió de guía, según se desprende del discurso de Bello, en octubre de ese año en la Universidad.

(44) Andrés Bello, « Historia Física i Política de Chile por Claudio Gay I (entrega 1ª), en A. Bello, *Obras Completas*, Imp. Pedro Ramírez, Stgo, 1884, VII, pp. 47, 48 y 51.

(45) Andrés Bello, « Investigaciones sobre la influencia social de la conquista y del sistema colonial de los españoles en Chile » en *Obras Completas*, Ed. chilena, VII, pp. 71 y 80.

Bello lamentará de nuevo que la obra de Lastarria, *Bosquejo histórico de la Constitución del Gobierno de Chile durante el primer período de la revolución desde 1810 hasta 1814* « en algunos puntos, calificación se hace desear el testimonio de los hechos ». Cf. Andrés Bello, « Modo de escribir la historia », en sus *Obras Completas*, ed. chilena, VII, p. 117.

Lastarria se refirió a esa crítica en sus *Recuerdos Literarios*, Primera Parte, Caps. XXVI y XXVII.

El impacto de la polémica entre las dos corrientes, la de Lastarria, y la Bello-Gay, se ve reflejada en el preliminar de la memoria histórica de Barros Pazos, de 1845, donde afirma que, por carecer de « filosofía de Historia », « los hechos que refiere aparecen indigestos y como lanzados al acaso y sin designio », pero tampoco se había « propuesto dar un modelo de la manera de escribir la historia ». Vid. *Una lección de historia. Memoria presentada en un concurso de oposición ante la Universidad de Chile por el Dr. D. José Barros Pazos en 1845*, Imp. Tribuna, Buenos Aires, 1858, pp. 4 y 12. Se localiza en José Toribio Medina, *Impresos varios. Chile*, documento 57. Sala Medina, Biblioteca Nacional de Chile.

(46) Andrés Bello, « Historia Física i Política de Chile por Claudio Gay. Entrega 2ª » en *Obras Completas*, ed. chilena, VII, 61.

Sobre las ideas de Bello sobre la historia tres artículos importantes: Walter Hanisch S.J., « Tres dimensiones del pensamiento de Bello: Religión, Filosofía,

Para Gay el revuelo causado por sus detractores no lesionó su obra, puesto que no objetaban los « hechos » expuestos, ni los habían « discutidos ni comentados », escribió a Montt en septiembre de 1845. Sólo en las naciones que conocían « los detalles de sus diferentes corporaciones » como Francia, Inglaterra, Alemania, era comprensible la existencia de la filosofía de la historia, le señala a Barros Arana en 1850.

Este último objetivo, que deberá transformarse en tarea nacional, lo tiene previsto el sabio francés, pero lo endosa a la juventud chilena que, por entonces, gracias al amparo de la Universidad, está dando muestras de su interés por la historia y por la documentación. Y en este punto coincide nuevamente con Bello, quien, en su discurso universitario de octubre de 1848, reserva para la corporación en particular la gran tarea historiográfica nacional:

« La historia chilena, por ejemplo, ¿ dónde podrá escribirse mejor que en Chile ? ¿ No nos toca a nosotros la tarea a lo menos de recoger materiales, compulsarlos i acrisolarlos ? Lo que se ha visto hasta ahora en este solo ramo, bajo los auspicios de la Universidad. ¿ No nos hacen ya divisar todo lo que puede y debe esperarse de nosotros en un estudio peculiarmente nuestro ? » (47).

La posibilidad de que Gay desertara del trabajo encomendado, a consecuencia de la revolución de 1848 en Francia, como lo insinuó, en agosto de ese año, al Ministro de Instrucción Pública de Chile, indujo a Bello a demandar de la nueva generación seguir ese ejemplo en el marco de una tarea nacional. Coinciden en este nivel de cosas, las medidas universitarias tendientes a impulsar la publicación de una colección documental, propuesto por Antonio García Reyes, en 1848 (48); el nombramiento de una comisión, integrada por Barros Arana y Miguel Luis Amunátegui, en 1851, para que « forme en la Biblioteca Nacional una colección completa de obras, memorias, documentos, ya sea impre-

Historia », *Historia*, Instituto de Historia, U. Católica de Chile, 1965, N° 4; Guillermo Feliú Cruz », *Andrés Bello y la Historiografía chilena* », *Mapocho. Homenaje a Don Andrés Bello*, tomo IV, N° 3 (1965), vol. 12, pp. 231-263; y Sofía Correa Sutil, « La concepción historiográfica de Bello y su acercamiento a la realidad americana », *Nuestra América* (supra nota 29), pp. 75-92.

(47) Andrés Bello, « Discurso pronunciado por el Rector de la Universidad de Chile en el aniversario solemne de 29 de octubre de 1848 », *Obras Completas*, ed. chilena, VIII, pp. 372-373.

(48) Sergio Villalobos, *Índice de la Colección de Historiadores y de Documentos relativos a la Independencia de Chile*, U. de Chile, 1956, p. VII.

sos o manuscritos » (49), y la satisfacción de Gay sobre la cooperación juvenil en el campo historiográfico, que transmite en sus epístolas. Así se lo hace saber a Ramón Briseno en 1850. En esa oportunidad reveló de paso su reconocimiento por el talento de Lastarria en la historiografía. A Barros Arana le dice por la misma fecha que « hoy día no publicaría (su historia) por estar persuadido de que los chilenos lo harían mucho mejor » (50).

De esta manera la génesis y el desarrollo de la obra historiográfica de Gay llegaba a su culminación en cuanto a sus propósitos, aun antes de ultimar la redacción de los restantes volúmenes. Su aporte específico en el terreno historiográfico era su acopio documental y erudición en la historia nacional, conjuntamente con el señalamiento metodológico en la disciplina (51).

Sus preocupaciones y aspiraciones personales habíanse amalgamado con los proyectos del país que empezaba a rastrear su conciencia nacional — al par que su clase dirigente asumía esa empresa, mientras bosquejaba la fisonomía republicana de sello conservador — en una coyuntura en que las grandes ejecuciones de historias nacionales en Europa ocupaban un lugar preferencial.

« Si he sido bastante atrevido para emprender tan digno trabajo ha sido no tanto para llenar un vacío que la República ya echaba de menos, sino para dar a mis publicaciones, demasiado científicas, un mérito más al alcance de la generalidad de los chilenos » (52).

RESUMEN. — Se analiza el papel del naturalista francés Claudio Gay en la creación de una concepción historiográfica moderna en Chile, en el contexto de las proposiciones políticas y culturales de la aristocracia nacional, en la primera mitad del siglo XIX.

RÉSUMÉ. — Analyse de la signification du rôle de Claudio Gay, naturaliste français, dans la création d'une conception historiographique moderne au Chili, dans le contexte des propositions politiques et culturelles de l'aristocratie nationale, dans la première moitié du XIX^e siècle.

(49) Graciela Mandujano, « Consideraciones sobre la obra », op. cit. Supra nota 12.

(50) Carlos Stuardo Ortiz y Guillermo Feliú Cruz, *Correspondencia de Claudio Gay. Recopilación, prólogo y notas... Traducción del profesor Luis Villablanca*, Ed. de la Biblioteca Nacional, Stgo de Chile, 1961, 118.

(51) Cf. Sergio Villalobos, *Historia del Pueblo Chileno*, Instituto Chileno de Estudios Humanísticos, Stgo, 1980, « Introducción para una nueva historia ».

(52) Supra nota 50.

Flor ROMERO

LA NOCHE DE LAS MARIPOSAS AZULES

Aquella noche del velorio, llovía aún. En la tarde, se había desatado un aguacero furioso, de verdadera catástrofe. Desde el cerro de Monserrate, bajaban las aguas arrastrando piedras y lodo, para correr a borbotones por las laderas, hasta llegar a la Sabana, inundar las avenidas, tapar las alcantarillas, y convertir la ciudad en una Venecia improvisada, donde navegaban los automóviles.

Las mujeres acusiosas, sacaban agua de los garages a escobazos; los hombres despejaban los pequeños almacenes de miscelánea empapando trapos, y el tráfico, víctima del peor infarto, convertía las calles en verdadero infierno de pitos y sirenas, para que alguien diera paso.

Nadie podía transitar. Los semáforos estaban amarillos de esperar que la lluvia amainara. Los policías de tráfico, empapados sobre las tarimas blancas, destilaban chorros de paciencia, mientras los conductores, cruzaban los dedos para que el nivel de las aguas no llegara hasta humedecer el engranaje vital de los autos. Por eso tardó tanto en llegar el cortejo de ataúdes hasta la Funeraria La Ultima Lágrima.

Decenas de fantasmas esperaban impacientes el arribo de las cajas de madera con los cuerpos de los fusilados. Habían venido de cerca y de lejos. Uno a uno los fueron enfilando, de a dos en fondo. Venancio Vera, el niño de la cantante los conocía. Los había visto a todos, cuando la madre lo llevaba a las fiestas que animaba, contratada con su hermanita Lucero.

Las hermanitas Vera, las llamaban. Se habían especializado en música de carrilera, rancheras, tangos y bambucos nostálgicos. Se hacían acompañar de dos compadres : Cesar el acordeonista, y Madeinjapan, el guitarrista, que ya había pasado al bando de los fantas-

mas muertos, puesto que era uno de los cuerpos que estaban alineados en la sala.

Venancio, los conocía, pero no los distinguía. Por eso, desde sus siete años, para él, esa noche del velorio era una reunión de fantasmas, algunos muertos, y otros que pronto lo serían, puesto que la rebatiña por situarse en el bando del más fuerte, no se paraba en pelillos y volvía de la noche a la mañana difuntos a los más vivos.

La tolerancia estaba refundida hacía muchas lunas, y solo imperaba la ley del pum-pum, que para el pequeño Venancio era una boca negra metálica, que escupía bolitas paralizantes.

Los fantasmas de la noche del velorio en la Funeraria La Ultima Lágrima, eran idénticos a los de las películas que lo entretenían en la televisión. « Todos muertos » decía un fantasma moreno a otro amarillento. « En el hospital están tratando de salvar al acordeonista, que ya perdió una pierna », comentó una mujer fantasma, envuelta en un pañolón negro.

Venancio se salvó porque su tía Lucero lo protegió, cuando los cuarenta y nueve hombres, disfrazados con trajes de fatiga, caminando fuerte con botas a media pierna, y armados de fusiles, entraron por los cafetales, y sin que les temblara la voz preguntaron por el patrón del dueño de casa :

— ¿ Donde está el Hortelano ? — increpaban los fantasmas uniformados.

— No sabemos, pero aquí estoy yo, Teodoro Tena, para servirles — replicó el dueño de la finca.

El pequeño Venancio miraba todo como en las películas. Vió sin asombro, que las mujeres se refugiaban en los baños, llevando a sus hijos. Alcanzó a ver como los fantasmas uniformados, esposaban a los hombres en traje de baño. La tía Lucero le tapó los ojos con las manos para que a través de la rendija de la puerta, no viera más, pero él como pudo, se safó de los dedos femeninos y columbró a dos fantasmas trajeados con vestidos de manchones, apuntando a la cabeza de los enfilados delanteros.

Todo había sido tan sorpresivo que ni siquiera él mismo, supo por qué la madre, Estrella interrumpió la canción « La Cruz de Madera », que tanto le gustaba al dueño de casa, para hacerle señas desesperadas a Lucero de que fuera a buscar al niño, que quizá estaba en la finca vecina de El Edén, jugando con Adaulfo, el hijo del vecino.

El niño estaba detrás del tronco de un totumo. De regreso, con su amiguito Adaulfo, se entretuvieron, mirando a la tarima en donde

su madre y su tía cantaban con ánimo, desde hacía cuarenta y ocho horas.

Allí lo encontró Lucero, para llevarlo a la encerrona de los baños, con el resto de las mujeres y los niños.

Esa noche, mientras los cuerpos caían desgonzados, Venancio no hizo otra cosa que mirar las mariposas azules, enmarcadas sobre el lavamanos. Eran relucientes, iridiscentes, brillantes. Las llamaban « Guaraperas » en Muzo, en donde las cazaban a eso de las 11 de la mañana, cuando comenzaban a volar bajito, por las cañadas, las quebradas, y los caminos, posándose en los helechos y en las matas de sarve.

Las mariposas, intactas, disecadas, y ensartadas en un alfiler, parecían vivas sobre el fondo blanco. Venancio deseó con toda la fuerza de su corazón niño, volverse mariposa, para escapar a esa película de terror que estaba viviendo, pegado al cuerpo de la tía Lucero y sostenido por las manos temblorosas de su madre Estrella.

Para su imaginación, eran más atractivas esas mariposas que los guaqueros traían de vez en cuando como presente a don Teodoro, que las mismas piedras verdes, por las que las gentes se mataban sin piedad.

La madre le había explicado, que las tales piedritas verdes, no eran otra cosa que gemas muy valiosas, cambiables por paquetes de billetes, muy útiles y muy apetecidos. Por eso don Teodoro Pasca, las encargaba tanto, las buscaba, las rebuscaba, compraba y vendía en un tráfico delirante, desde que era niño como Venancio, en su aldea de suelos preñados de esmeraldas, y familias pobres, viviendo apenas de la esperanza verde.

Decían que don Teodoro se enguacó, siendo muy chico, en las andanzas con su padre, Aquilino Pasca. El viejo le enseñó a conocer los sitios en donde brotaban las esmeraldas. Lo templó en molestias, para que se volviera fuerte, pues en ese oficio, los débiles no perduran. Hay que ser de acero, para aguantar a los enemigos, las envidias y los celos. Le enseñó a callar, a tener paciencia y a rodearse de gentes de confianza, fuertes y decididas, para que lo cuidaran.

Teodoro Pasca, tenía las palabras del viejo Aquilino, como su Biblia, pero se descuidó, esa noche de la fiesta. Todo podían esperar los protegidos de don Pasca, menos que lo dejaran sin respiro en medio de la parranda. Ellos mismos decían que tenía las siete vidas del gato, y que ya había escapado a cinco atentados, dos con bombas colocadas a la puerta de su casa, y dos con estampidas de mortero.

Los guardaespaldas, habían dejado reposar las ametralladoras, las

pistolas y las granadas, para divertirse un poco en la piscina y en los prados, aunque bien lo sabían que no podían bajar la guardia, pues a esas alturas a don Teodoro lo buscaban de varios bandos.

Lo buscaban sus competidores en el negocio de las gemas. Lo buscaban las guerrillas, para cobrarle la protección que daba a los hostigadores, que los habían desalojado de zonas rentables, en donde exigían vacuna a los ganaderos. Lo buscaban hasta sus mismos amigos para reprocharle declaraciones de última hora, asegurando que se sentía seguro y fuerte, puesto que tenía amigos en el gobierno, que lo protegían.

Dentro del imperio que logró montar en los cuarenta y cinco años que vivió, y que comenzaba en su pueblo natal de Pasca, y se extendía por valles, ríos, montañas, y altiplanicies, nunca pensó que sosteniendo a los vengadores, asusando a sus leales para que exterminaran a sus competidores, estaba cavando su propia tumba. Y en vez de bajarse de su helicóptero con prudencia, enrumbar, por trochas y caminos a la sombra, se declaró el fantasma más teso de los alrededores.

Así lo veía el pequeño Venancio, cuando la madre lo llevaba a las fiestas. Pero esa noche de las mariposas azules, cuando volvió a columbrarlas, sobrevolando los 18 ataúdes en la Funeraria La Ultima Lágrima, no notó nada especial. Las cajas eran parecidas; todas de guayacán, y un cristo cobrizo en la cabecera. Ni siquiera advirtió que las mariposas que se posaban sobre el primer ataúd que era el de don Teodoro, fueran más grandes. Y así se lo manifestó a la madre llorosa :

— El fantasma de don Teodoro debía ser más grande, y su mariposa también.

— Mijo tiene sueño. Está muy cansado. Ya comienza a ver visiones. Espere tantico que ya pronto nos vamos a dormir — le dijo Estrella, alisándole los cabellos con dulzura.

Venancio no la quiso importunar más y se escabulló por entre los fantasmas hacia la sala vecina de La Ultima Lágrima.

Había muchas mujeres vestidas de negro riguroso, y algunos fantasmas masculinos que permanecían mudos, con los brazos cruzados. Acompañaban dos ataúdes, cubiertos por terciopelo negro y cruzados con cintas moradas, estampadas en dorado. En el más pequeño se podía leer, Omayra Lugo. El más grande estaba marcado : Parmenio Pardo.

Una anciana, que no podía contener las lágrimas, se acercó a una muchacha recién entrada : « Ya ve usted la suerte de mi Omayra. Se

separó del tipo ese, para que no la maltratara más. El había regresado a los Estados Unidos, en donde consiguió trabajo, como veterano del Vietnam. Todos pensábamos que estaba contento, organizando de nuevo su vida. Pero ya ve, de un momento a otro le escribió una carta a mi hija; le decía que no la había podido olvidar, después de diez años de ausencia.

Ella leyó la carta, la rompió y la tiró a la caneca de los papeles de su oficina, según me comentó días más tarde. « Las horas de decir que me quiere. No he podido saber para qué me escribe. Yo por mi parte ya lo tengo olvidado. Vivo tan tranquila, con mi oficio de secretaria, cuidando el recuerdo de mi hijo desaparecido y leyendo las noticias de mi hija que se casó en Suiza », me decía serena, la semana pasada, cuando vine desde el pueblo a verla. »

La mujer mayor se enjugó las lágrimas, guardó el pañuelo en la cartera de cuero negro, y volvió a su relato : « Parmenio se le apareció a las cinco de la tarde en la oficina, el viernes pasado. Dijo que acababa de llegar de Nueva York y que quería hablar con ella. Lo dijo en tono convincente y suave. Todo era tan normal, que ella, en un momento de debilidad, cuando él le preguntó si tendría inconveniente en permitirle pasar unas horas en su apartamento, pues no había previsto hotel, y ya era tarde para ponerse a buscar alguno, le dijo que por esa noche, podría pernoctar en el sofá de la sala. ».

« Se guardó muy bien sus negras intenciones, pues todo daba a entender que se fueron los dos desde la oficina, y en el apartamento, ella le ofreció comida, puesto que aparecieron dos platos untados de grasa, sobre la mesita del comedor. »

« Ella quedó arrodillada, con las manos suplicantes sobre el pecho. La mató de un tiro certero en la sien. Y después se suicidó el loco. »

Venancio escuchó el relato, y solo podía entender lo macabro de la situación, pensando que era otra película de miedo, como las que había visto el sábado en la noche. Eran las series negras, que todo lo resolvían a tiros.

Pronto tuvo que escurrirse del salón, pues el dueño de la funeraria, con el mayor comedimiento suplicó a la señora Lugo :

« Son tantos los fantasmas reunidos esta noche; llegan nubes. Ya no caben. Les ruego que aceleren el entierro, en vez de las once, llévense los cajones apenas amanezca. Es más conveniente. »

La anciana lo comprendió todo, cuando vio apiñarse los fantasmas en la sala contigua donde estaban las dos filas de ataúdes.

Era imposible transitar y la calle comenzaba a bloquearse. De manera que salieron corriendo con el féretro de la mujer, rumbo a Los

Jardines del Recuerdo. Omayra descansó entre claveles, rosas y orquídeas. Al sargento, lo llevaron sus hermanos, para un pueblo de la costa.

« Por fin bien separados », dijo la madre entre lagrimones, mientras echaba una puñada de tierra sobre las orquídeas mustias.

Venía tan desolada, que no advirtió el cortejo de automóviles último modelo, plateando por la autopista con los diecicho ataúdes, en carrozas negras brillantes. El desfile se deslizaba en paz, y casi en silencio. Nadie pronunciaba palabra externa. Pero todos hilaban delgado sobre los posibles agresores : las bandas rivales, los paramilitares, los guerrilleros, solo hipótesis.

Pero Venancio, que había permanecido sentado en una butaca de la funeraria mientras la madre regresaba a buscarlo, pensó que todo se arreglaría como era costumbre entre los esmeralderos, en silencio, pero dando en el blanco. Ellos no recurrían a la justicia, por decepción, y por urgencia, y ejercían su propia justicia, sin consultarle a nadie, sin avisarle ni a su propia sombra.

Aún estaban calientes los asientos de los últimos acompañantes de la Funeraria La Última Lágrima, de donde había salido a marchas forzadas la familia Lugo con su hija víctima de un violento, cuando desfilaron apresuradamente los mineros, llevando la doble fila, con los 18 cajones de guayacán, cuando llegó la multitud enardecida, con dos hombres, de pequeña estatura, a juzgar por la talla de los ataúdes.

Venancio pensó que debían ser jóvenes víctimas de algún accidente. Pero los acompañantes llevaban banderas, pancartas con leyendas de protesta. « Es nuestro muerto número 789 en este año fatídico ».

Un hombre de bigotes espesos, parecía inconsolable, abrazando a Irene, la joven viuda del líder izquierdista. Ella a su vez, no soltaba de la mano a dos niños, morenitos, de cabellos negros y ojos de perdiz. La niña era la menor, tendría apenas dos años, y el chico, podría alcanzar los mismos años de Venancio. Parecían aterrados mirando los fantasmas visitantes, y los fantasmas estáticos de su padre y su guardaespalda, ahí quietos dentro de los cajones de cumulá.

Una mujer con traje negro, salpicado de mariposas azules, le llamó la atención, pues era el mismo tono de las mariposas del velorio múltiple, de las disecadas en el baño de la finca, y de las que él en su primera niñez veía sobrevolar sobre el Río Minero, allá donde los quebraderos iban a buscar esmeraldas rodadas de la mina.

El bigotudo la señaló : « Es la madre del sicario, del adolescente que ella nunca pudo controlar, pues como el azogue, se le escapaba de las manos. »

« Primero dijo que no quería volver a la escuela, y la pasaba jugando fierrito, dados y tute, con los amiguitos. Yo no sabía dónde conseguía dinero, pues escasamente lo podía alimentar y vestir. De pronto llegó con una bicicleta. Después con una moto que tronaba por las calles de Medellín. En ella montaba a los amiguitos; se divertía con ellos, salía con ellos, se la pasaba con ellos, excepto algunos días en que desaparecía, pero ni para qué preguntarle dónde andaba porque se ponía furioso. De manera que mejor me callaba. De su padre nunca supe, pues se fué cuando yo estaba embarazada. »

« Yo no estaba tranquila — le decía entre lágrimas y trancazos en la garganta, a la joven viuda Irene —. Pero me la ganó el muchacho, con bravatas y zapateos, portazos y amenazas de que « si me sigue preguntando me voy donde nunca más vuelva a saber de mí ».

« Si apenas había cumplido dieciocho años, y como dejó de frecuentar los muchachos, se encaprichó con una vecinita quinceañera que espera un hijo suyo ».

« Casi no lo reconozco en la foto que publicó el diario, porque siempre andaba de bluyines y camisa de cuadros. Y ahí aparecía un hombre estirado en el hall del aeropuerto de Bogotá, encorbatado, con vestido oscuro, cartera de negocios al lado. Era otro, no el chico díscolo que yo conocía ».

« Créame, mi señora, que lo lamento por su marido. Me duele que sus hijos queden huérfanos, siento que usted pierda un buen compañero. Yo presentía que mi Williamcito terminaría mal. Me cuesta trabajo buscar una excusa para explicar por qué lo hizo. Por qué no le tembló la mano con la metra que mató a su esposo, hiriendo también a don Ernesto. Hay cosas que uno como madre no alcanza a explicarse ».

Irene no daba crédito a sus oídos. Todo era tan absurdo, desde las amenazas que lo perseguían desde hacía meses, hasta el pasaje en el Aeropuerto de Eldorado, ese viernes a las 3 de la tarde, cuando se registraba para partir a Barranquilla.

— ¡ Ola compadre ! ¿ usted todavía por aquí ?

Le había gritado Misael, su compañero de preocupaciones.

Cuando una ráfaga, calló las voces y si Adelaida, la mujer de Misael no se tira al suelo cubriéndolo, quizá se hubiera cumplido la orden del segundo sicario : « Remátenlo ».

Ahora, las víctimas eran políticas, y los corrillos de los cafés, de las tiendas, de los clubes y de las visitas se esforzaban por saber de dónde habían salido las balas asesinas. Porque los sicarios eran apenas los portadores de órdenes, que cerebros maquiavélicos espetaban.

Venancio Vera, observaba con atención a los otros niños, que miraban aterrados el cortejo de fantasmas. Una atmósfera de ira contenida, recorría la sala. Las mariposas azules del vestido de la madre del sicario, lo inquietaban. Quiso pararse a darle un apretón de hombro al chico de su edad, pero Estrella, la madre lo haló del brazo, afanada, y lo sacó al andén. « Creí que te habías dormido. El entierro fué largo, mucha gente, muchos carros. Vámonos antes de que esta manifestación se agrande ».

Se escabulló unos momentos. Fué hasta una corona de lirios azules; cortó dos con los dedos y se los llevó a los niños huérfanos :

« Están vivos. Son dos mariposas azules, y volarán esta noche ». Los niños recibieron los lirios sin dudarlos un instante, y tan pronto los tuvieron en la mano, los lanzaron al aire, en donde empezaron a escalar las paredes, pegándose a las lámparas y a los cirios ».

Venancio torció la mano hacia afuera. Apagó el televisor, y salió a la calle. Era la película más fuerte que últimamente había visto, dentro de la serie de « Los invencibles » que tanto le fascinaba.

Bogotá, Marzo 19 de 1989.

Marvel MORENO

LA SOMBRA

A Jacques.

Y de pronto soy aspirada del hueco profundo de la noche. Un dolor terrible me acongoja. Tengo la impresión de haber pasado mucho tiempo extraviada en el silencio. Serpenteo el río, giro entre los árboles, las palabras estallan en mi memoria. No sé de dónde vengo ni adónde voy, pero me siento ligera y fluida para enredarme en las lianas y balancear las grandes hojas de las palmeras. Rozo un samán y una lechuza asustada levanta el vuelo, paso a un caoba y sus ramas muertas empiezan a desprenderse. En torbellinos remonto al cielo, mi dolor se calma, en ráfagas desciendo hasta la orilla sacudiendo matorrales y breñas secas. Agito los arbustos, remuevo el fango donde se pudren los mangles. Corro erizando las aguas de la ciénega. Traigo en mí el sabor del mar y toda la arena arrancada a las islas del Caribe. Conmigo cantarán los pájaros y con reflejos de nácar brillarán las mariposas. Quiero quedarme oscilando entre el polvo, pero algo me lleva y me trae, me empuja y me envuelve como si en alguna parte me esperara una memoria.

Junto a mí pasa una garza volando hacia el mar. Trato de acceder a su mente. Me rehuye, la alcanzo. Sus alas cortan el aire con una lenta y rítmica pulsación. Sólo percibe la luz del amanecer como líneas plateadas que se quiebran bifurcándose a su encuentro. Me deja atrás y se pierde, majestuosa y serena, en los confines del río. Un olor antiguo me devuelve a la ciénega, vuelvo a deslizarme entre los árboles, escucho un instante el murmullo de sus hojas, los oscuros sonidos que salen de sus troncos. Y otra vez avanzo hacia el caño sacudiendo las aguas mientras a lo lejos se perfila la silueta de una ciudad. Mi dolor renace, ¿por qué la tristeza me invade así? Yo no quisiera planear sobre este mercado de sórdido aspecto, ni contemplar los tejados de esos sucios edificios, pero sigo volando contra mi deseo, y bajo y subo, y de repente y con

asombro, me descubro en la plaza de San Nicolás. Ahora sé quién soy : fui Ana María Alvarado, esposa de Fernando Casola : fui la madre de Cristina, mi hija querida, cuánto la lloré. Nada ni nadie pudo consolarme de su pérdida, arrastré su luto hasta el fin de mis días : oculto, replegado en el fondo de mi corazón : para cumplir la promesa que me arrancó muriendo : que su hija no conociera jamás la nostalgia de su ausencia. Busco la mansión donde se apagó Cristina, la casa de su marido, el doctor Peredes. Recorriendo los barrios pobres, subo la Avenida de Olaya Herrera y al llegar al hotel del Prado la diviso : ligera como un suspiro sin eco, como una queja olvidada irrumpo en sus galerías. Ahora empiezo a saber quién pensó en mí : mi nieta Adriana, ésa jamás me olvidará.

Entro en su cuarto y la Lulú advierte mi presencia. La veo dormida, la cabeza ladeada sobre la almohada, con esa expresión que tenía de niña cuando se adormecía entre mis brazos. Me acerco a ella : le tiembla un párpado como si una pesadilla le maltratara el alma. Penetro en su sueño : construye de nuevo esa mansión extraña, rodeada de seres invisibles que obedecen a sus órdenes levantando muros, formando lagos, creando de la nada flores de colores inauditos. Siempre me hablaba de esos colores venidos de otros mundos y de la casa que estaba en escombros cuando la encontró en su sueño por primera vez. Ahora todo se halla limpio, los pisos encebados, el jardín crepitando de almendros y acacias que elevan sus hojas verdes y brillantes hacia el cielo. De pronto un muro se desploma, peregrinos caminan sin advertir que han olvidado a alguien. Como formada por puntos de luz aparece la figura de una muchacha agitando los brazos en la playa : su angustia pasa a Adriana : todos la han abandonado, salvo la Lulú cuyo calor siente contra su cuerpo. Aún dormida coloca una mano sobre el hocico de la perra. Salgo de su sueño y de su cuarto agitando ligeramente las cortinas.

Cuán desierta parece la casa, cuán abandonada a la buena de Dios. Sobre los muros la humedad ha dejado manchas verdes, del cielo-raso avanzan las líneas negras del comején. Aquí nadie ha sacudido el polvo desde hace mucho tiempo ni pasado una mano de pintura. Quieta está la mecedora de mimbre en la cual el doctor Peredes se sentaba cada amanecer a imaginar los capítulos del libro que nunca escribió. Inmóvil está, y vacío su cuarto de heremita. Sólo su biblioteca, frente a la austera cama de lona, ha sido limpiada por añoranza ; ahí veo sus autores griegos alineados en riguroso orden y esa enciclopedia inglesa que alguna vez le regalé. Los helechos del patio interior han crecido hasta agrietar las materas, un murciélago vuela huyendo de la luz y buscando el sol las primeras lagartijas se aventuran por las baldosas. En las dependencias del servicio encuen-

tro a Dionisia, qué cansada se ve, ya no está para tantos trajines y emociones. Ruedo a su espíritu y corro los velos de su dolor: recuerda la mal iluminada terraza del jardín, el punto rojo de un cigarrillo en la oscuridad y de pronto, como un flash, le llega la imagen de Adriana llorando sobre su hombro. Gotas de láudano le puso anoche en el jugo de tamarindo. Ojalá que a mi nieta no me la envenene.

A mí estuvo a punto de matarme con sus filtros, pero me trajo a la razón. Diez días pasé durmiendo y atontados quedaron los demonios de mi delirio. Loca estuve cuando murió Cristina, loca me volví. Lloré sin parar acurrucada como un feto, rechazando esa verdad intolerable hasta arrancarla de mi memoria, hasta regresar a la época en que Cristina era muy niña y nunca había danzado. Qué alegría poder verla otra vez, jugar con ella. De mi felicidad me sacaron los menjurjes de Dionisia: apenas me despertaba y antes de hacerme beber una nueva pócima, oía su voz murmurando en mi oído la misma letanía: Cristina se fue, usted debe ocuparse de su nieta. Vencida, terminé admitiendo que mi dolor formaba parte de mi destino. Me había casado con Fernando a sabiendas de que estaba enfermo y de que sólo aceptaba vivir en Europa. Y, en realidad, Cristina fue más su hija que la mía.

El destino: nunca hallé palabras para definirlo. Yo simplemente adivinaba una relación ineluctable entre los hechos, el pasado explicaba el presente y el presente contenía en sí el futuro. Frente a un acontecimiento cualquiera me bastaba cerrar los ojos y acordarme: una imagen venida por aquí, una frase captada por allá, y poco a poco se perfilaban las causas que lo habían determinado como convergen en el centro los radios de una rueda. El problema es que los radios son rectos, y si ese orden de líneas bien trazadas me convenía a mí, Fernando y Cristina daban la impresión de trascenderlo alcanzando una comprensión de las cosas muy distinta de la mía. Nunca me lo dijeron, naturalmente, pero ¿cómo explicar la complicidad que se creó entre ambos y de la cual yo fui excluída? Ellos tenían un universo común, poblado de sombras y matices, ellos parecían guardar la memoria de un pasado muy remoto. Eran hijos de la noche, sacerdotes de dioses olvidados, mensajeros de mundos desconocidos. Eran ajenos a la vida e indiferentes a todo cuanto yo podía ofrecerles. En esa pulsación de sensaciones no había nada recto, la línea recta es invención del hombre. Sí, mi destino quedó sellado cuando me enamoré de Fernando. De lo contrario Cristina habría nacido diferente y por nada del mundo yo me hubiese ido a Europa a soportar los fríos de esos días tan oscuros, de esas gentes incapaces de refr.

Cristina tampoco sabía reír. Iba a buscarla a la Opera cada día temiendo que me hubiera olvidado, que durante esas horas de trabajo intenso, de ejercicios repetidos una y mil veces, mi imagen hubiese huido de su memoria. Tenía miedo de que al salir a la calle, con su diminuto abrigo y su manguito blanco pasara a mi lado sin reconocirme. La muerte de Fernando la había vuelto distante, el ballet la alejaba de mí. Hubo un tiempo en el cual me escuchaba hablar interesada, sondeando mi espíritu para captar lo que él podía darle, mis anécdotas y reflexiones expresadas en un idioma que ya no era el suyo. Después, y a pesar de su infinita cortesía, dejó de prestarle atención a mis historias. Un día me di cuenta: adivinaba mis frases antes de oírmelas formular, comprendía mis pensamientos cuando yo no había logrado todavía ordenarlos en mi mente. A medida que crecía su inteligencia la separaba de mí y para no causarme pena intentaba ocultármelo. En el fondo me quería. Así lo sentí, así lo acepté. Tenía el ballet, sus triunfos, su consagración. Nadie había interpretado mejor a Giselle cuando danzó como primera bailarina de la Opera de París. Había en sus movimientos la ligereza de un ave subiendo al cielo para convertirse en nube, el fugitivo estremecimiento de aguas rozadas por una lluvia invisible. Como yo, los espectadores se sintieron en presencia de la gracia. Estallaron en aplausos de veneración y reconocimiento. Con sus manos de alga y su cuerpo de encaje Cristina les había ofrecido la efímera expresión de la belleza. Al día siguiente conoció al doctor Peredes y empezó mi calvario. Ella, tan fina y sensible, se dejó enredar en los espejismos del amor sin advertir el terrible egoísmo que habitaba el corazón de ese hombre. Llamaba pasión a sus celos, su vanidad le parecía altivez. Y de una concesión a otra se fue despojando de su ambición hasta casarse con él y renunciar a su carrera. No me oyó, no quiso escucharme. Se la sentía embriagada de felicidad. Creía haber atrapado el mundo justo en el momento en que acababa de perderlo. Aquí nos instalamos, en esta ciudad de pesadumbre. Aquí se despertó de su sueño. Pero era tarde. Tres años de sumisión y desidia le habían quebrado la voluntad. En el vértigo del fracaso se negó a volver a Europa para recomenzar una carrera que había dejado a la deriva. Y entonces se enfermó. Una noche entré en su cuarto y la encontré volando de fiebre, terriblemente cansada. La acompañé a visitar al médico y me quedé en la sala de espera combatiendo el terror como un gladiador desarmado a quien sólo le queda un escudo para defenderse. Nada me dijo, ni a mí, ni a nadie. Hacía mucho tiempo que me había vedado el acceso a los secretos de su alma. Vine a conocer el nombre de su enfermedad cuando nació Adriana, la hija que tuvo a sabiendas de que engendrar

la vida le causaría la muerte. Pero yo, ¿por qué no pensó en mí? Yo la quería tanto, yo iba a desgarrarme de dolor, ay, Cristina, ni siquiera tu hija pudo remplazarte en mi corazón.

Regreso al cuarto donde Adriana duerme y rasguño las puertas de su memoria. Anoche lloró. Giro entre las serpentinas del tiempo y la veo recibiendo un diploma con la garganta anudada de angustia. La cara de un hombre comienza a precisarse. Tiene el cabello rubio y la exaltada mirada de los eternos adolescentes. Se pretende poeta, pero escribe poco y habla con profusión de teorías filosóficas cuyo contenido no ha asimilado. Adriana lo sabe. Más de mil veces ha oído sus enfáticos discursos sin atreverse a intervenir ni a hacerle notar que le atribuye a Kierkegaard una noción de Heidegger. Teme su agresividad, tiene miedo de perderlo. ¿Cómo es posible que Adriana se haya apocado tanto? Yo misma la eduqué, yo seleccioné sus lecturas hasta hacerle comprender la complejidad de la vida y cuán inútiles son los esfuerzos de limitarla a conceptos encerrados en botellas de vidrio. Le enseñé el respeto de sí misma, le di aire para que respirara a fondo y fuera lejos. El hombre de los cabellos rubios es un niño mimado, un señorito estéril. Anoche la puso ante el dilema de casarse con él abandonando sus proyectos de trabajo o quedarse sola.

Adriana no debe perder su rumbo. Qué de penas me procuró de niña, qué difícil me resultó desprenderla de ese mundo disparatado en el cual se extraviaba viajando por el calidoscopio del tiempo hasta robarle sus secretos al pasado. Cuántas veces encontré su cuerpo yerto, sus pupilas vacías de expresión y corrí a buscar una manta para cubrirla. Cuántas veces me habló de dos lunas girando alrededor de un planeta, de multitudes aterradas contemplando un cielo encendido en llamas y arrojando piedras de fuego que sembraban la desolación. Me describía acontecimientos ocurridos en otros universos, conocía la posición de estrellas imposibles de descubrir con la vista. Mucho me costó desbaratar sus visiones, limitarla a la simple experiencia humana, a esa lógica que ahora expresa construyendo en sus sueños una casa y cuya cohesión mantendrá mientras se aferre a la realidad y tenga un oficio que la ocupe.

Entre el sueño y la vigilia hay un tiempo en que dos pájaros vuelan en direcciones opuestas dejándole paso a la lucidez. Espero su aparición escondida en el espíritu de Adriana. Cuando llega subo por los hilos de su pensamiento y le proyecto la imagen de lo que podría ser ella misma dentro de veinte años. Aún dormida la siento estremecerse: al final de un camino en el que todas las piedras son iguales, una mujer anestesiada y un poco triste, que exalta la maternidad y se aburre

en silencio, ha perdido sus ilusiones y a duras penas se reconoce una identidad. Ya no lee, ni piensa, ni tiene argumentos para discutirle al hombre de los cabellos rubios. Adriana se acuerda de mis recuerdos y adivina que su madre la trajo al mundo para morir. Se despierta con sobresalto, pero un momento después se calma pensando en sus libros de Derecho, en el despacho y los clientes que heredó de su padre y, poco a poco, siente que una paz interior le invade el alma.

La brisa me recupera, me empuja hacia los salones, recorro terrazas y galerías, salgo a la calle por la hendidura de una puerta. El sol ha secado las gotas de rocío y los arbustos se agitan sacudiéndose el polvo, ofuscados de calor. Un resplandor dorado ilumina el cielo. Acaricio los rojos pétalos de las cayenas, me sumerjo en las flores blancas de un alelí. De lejos me llega el pregón de una vendedora, la ciudad se anima. Oigo un toque de clarines y ruido de camiones. Rondo por el jardín encrespando coquitos y malas hierbas. Dos caracoles avanzan por las rugosas piedras de la paredilla, hormigas negras se afanan transportando diminutas hojas verdes. No sé muy bien quién soy, pero me dejo llevar por el aire y convertida en granos de arena busco refugio entre las ramas del caoba que sembré cuando vine a vivir aquí. Las sombras me protegen, la oscuridad regresa, creo que alguna vez lloré la muerte de alguien y quedé para siempre envuelta en brumas de nostalgia.

París, agosto, 1989.

COMPTES RENDUS

Jerome A. OFFNER. — *Law and Politics in Aztec Texcoco*. Cambridge University Press, 1983, 340 p.

Comme son titre l'indique, cet ouvrage est consacré à l'examen du système juridique et politique de Texcoco. Bien que les études sur l'Histoire du Haut Plateau central du Mexique soient nombreuses, peu d'entre elles ont porté jusqu'à présent sur cette cité, membre de la Triple Alliance, à laquelle on accordait la prééminence en matière juridique, la prépondérance politique étant reconnue à Mexico-Tenochtitlan. Comme en témoignent les sources, les informations portant sur le Droit du Mexique central concernent pour l'essentiel Texcoco et en émanent.

Après un rappel historique (ch. I) de la fondation de Texcoco par *Xolotl*, de son développement politique et territorial sous le règne des souverains qui se sont succédés jusqu'à la conquête espagnole dans le chapitre II, Offner s'efforce de retracer l'histoire du droit texcocoan, en s'appuyant sur l'analyse et la comparaison de divers auteurs : Motolinía, Torquemada, Pomar, Ixtlilxóchitl et des Manuscrits pictographiques tels le Codex Xolotl et le Mapa Quinatzin. Dans les pages consacrées à *Nezahualcōyotl*, le « prééminent législateur du monde aztèque », Offner montre qu'il faut s'attacher moins au contenu des lois et des réformes promulguées par ce souverain texcocoan, qu'à la manière dont les juges les appliquaient. L'examen sur lesquels les magistrats se fondaient pour rendre leur sentence devant, selon notre auteur, non seulement nous éclairer sur la jurisprudence, mais aussi nous faire mieux comprendre la dynamique historique, qui a engendré le système légal de Texcoco. Celui-ci serait un exemple du « légalisme » tel que l'a défini Pospisil, à savoir « la manifestation

et la source exclusives du droit... la révélation objective de la volonté du législateur... les réponses exclusives et concrètes aux différends des particuliers ». Malgré l'importance d'un tel légalisme, pourtant des cas se présentaient dont la sanction n'était pas codifiée notamment ceux n'entraînant pas la peine de mort et sur lesquels les juges devaient statuer « *arrimándose a lo que les parecía más justo y más conforme a razón* », comme l'écrit Pomar, c'est-à-dire en hommes raisonnables. Les motifs qui ont poussé *Nezahualcōyotl* à ce légalisme semblent être avant tout politiques. Son royaume sortait d'une période de troubles, diverses ethnies et cultures s'y affrontaient. Il lui fallait donc asseoir sa position, en affaiblissant ses vassaux, et en concentrant entre ses mains tous les pouvoirs légaux et politiques. A cet effet, il créa un système juridique adéquat, une administration complexe et promulga 80 Lois visant à réprimer de manière sévère et publique certains crimes et délits, suivant une procédure légale institutionnalisée. En comparaison, le système de Tenochtitlan serait moins légaliste (les lois édictées par Motecuhzoma sont, en effet, surtout somptuaires).

On pourrait objecter que les problèmes auxquels se trouve confronté le souverain de Tenochtitlan sont différents, car il s'agit moins pour lui d'édicter des règles de conduite pour les individus, que d'assurer la cohésion et le maintien en l'état d'une société déjà organisée et fortement hiérarchisée.

Dans le chapitre III consacré à l'Empire texcocan, sa formation, son organisation, sa composition, Offner fait d'intéressantes remarques à la fois sur la répartition des territoires conquis entre les membres de la Triple Alliance : Mexico-Tenochtitlan, Texcoco et Tlacopan, et sur les divers systèmes existant en plus du tribut impérial. Se référant à divers documents, Offner reconstitue la liste des villes tributaires de Texcoco, ce qui l'amène à écarter la reconstruction qu'avait faite Charles Gibson de la Planche 2 du Mapa Quinatzin, et à en proposer une nouvelle.

Offner s'attache également à montrer que les structures de l'Empire texcocan, les divisions numériques de ses systèmes politiques n'étaient pas le fruit du hasard, mais reflétaient certaines croyances religieuses, et la conceptualisation indigène d'événements historiques. C'est ainsi que la Triple Alliance, la division tripartite de l'Empire de *Tezozomoc* aurait été à l'image du dieu *Tezcatlipoca* qui n'a que trois membres, ou encore que la division en six de Texcoco ou de Tenochtitlan aurait correspondu à la conception indigène de la cité, assimilée à un corps humain.

Dans le chapitre IV intitulé « Dynamique politique et légale de Texcoco », l'auteur se propose, partant encore une fois de l'étude de Pospisil, d'étudier les règles qui régissaient la possession de la terre, le travail, le tribut. Il est donc conduit à rectifier certaines opinions, notamment celle d'Alfonso Caso réfutant la distinction jugée non pertinente de Torquemada entre trois types de terres détenues par les dignitaires, ou à nuancer certaines croyances largement répandues, comme celle par trop monolithique d'un usufruit individuel et d'une tenue communale de la terre pour les gens ordinaires.

Passant en revue les différents types de terres et leurs bénéficiaires, l'auteur fait une étude de la société et des différentes classes qui la composent, de leurs privilèges et/ou de leurs obligations. Le chapitre se termine par une présentation du système judiciaire (autorité suprême du souverain, compétence des tribunaux, existence de tribunaux spéciaux).

Afin de bien saisir la manière dont s'exerce « l'autorité légale » au niveau le plus bas de la société, Offner entreprend, dans le chapitre V « Organisation locale de l'Empire, les niveaux légaux inférieurs de Texcoco », de définir le système de parenté aztèque (à partir d'une analyse des termes en nahuatl) et de dégager sa relation avec l'organisation de l'Etat, en particulier avec le « calpulli », qui en était le constituant politique et légal de base. C'est l'occasion pour l'auteur de rejeter certaines théories célèbres, entre autres celles de Bandelier et de Monzón, et de démontrer que le « calpulli » n'était pas organisé suivant un système clanique ou lignagier et qu'en conséquence la fonction de « calpullec » (chef de « calpulli »), n'était pas automatiquement héréditaire. Il s'en suivait également que l'endogamie n'était pas l'unique tendance perceptible, à l'intérieur du « calpulli », certains auteurs anciens s'accordant d'ailleurs à dire que possibilité était laissée aux membres d'un calpulli de le quitter.

Après des considérations sur l'inceste, les interdits au mariage, le type de résidence le plus fréquent, Offner s'intéresse à la famille, à la composition d'une maison (regroupant un nombre variable de couples et de célibataires) et aux personnes sous l'autorité desquelles elles sont placées et qui représentent le niveau minimum de l'autorité légale exercée.

Le chapitre VI intitulé « Développement et maturation du système légal texcocan, les principes de jurisprudence de Texcoco » est sans doute celui qui apporte le plus à notre connaissance du droit texcocan et également celui où l'auteur fait le plus preuve d'ingéniosité et d'originalité, s'efforçant de souligner ce qui faisait la spécificité des conceptions juridiques et pénales des anciens Mexicains. Celle-ci

tenait essentiellement au fait que la parole du *tlatoani* (le souverain) avait force de loi (encore fallait-il, ajouterions-nous, qu'il légiférât dans l'intérêt de l'Etat, car seules les lois visant au bien public étaient considérées comme bonnes). Le droit texcocan cherchait moins à assurer l'égalité de tous devant la loi, qu'à être un instrument de contrôle social, destiné à limiter et proscrire certains comportements jugés répréhensibles.

Tout comme il l'avait fait pour la parenté, l'auteur se livre à une analyse très fine et significative des termes juridiques nahuatl contenus dans les vocabulaires et dictionnaires et dans le Codex de Florence. Certaines des expressions qu'il relève mériteraient de plus amples commentaires tel le diphrasisme *omitl tzitzicaztli* (l'os, l'ortie) dont le sens apparent est bien celui de sanction pénale, mais qui devait être assorti d'une connotation ésotérique, comme le donne à penser la fréquence des représentations d'o₃ dans les manuscrits religieux et divinatoires.

C'est en rassemblant les informations données par les sources déjà citées et les *Relaciones geográficas* qu'Offner tente de dégager la jurisprudence relative à trois délits jugés si graves qu'ils entraînaient généralement la peine de mort : l'adultère, l'ivresse et le vol. Notons en passant que les expressions désignant les coupables étaient celles mêmes du châtiment qu'ils encouraient.

Dans les dernières pages de son livre, l'auteur revient à l'organisation sociale et économique de Texcoco pour apporter une certaine atténuation à cette vision théorique d'une organisation étatique fortement hiérarchisée et autoritaire. Beaucoup d'autres points soulevés par l'auteur mériteraient d'être mentionnés, tant son livre fourmille d'informations et de remarques intéressantes.

Si l'on devait adresser un reproche à l'auteur ce serait peut-être d'avoir accumulé les détails jusqu'à rendre l'exposé à la limite du touffu. La belle ordonnance de la Table des matières n'est guère respectée dans le corps du sujet. L'abondance de la matière comme des points de vue conduit l'auteur à des extrapolations (celle d'un service militaire obligatoire pour tous y compris pour les *Pochteca* (négociants) et les artisans, fait qui n'est pas attesté par les sources), ou à des contradictions apparentes, celle concernant par exemple la punition encourue par la femme adultère. Si l'on se réfère au Tableau récapitulatif n° 6, et contrairement à ce que laisse entendre l'auteur à la p. 265, la punition aurait été identique, que le mari ait été tué ou non; ou encore l'affirmation que ce n'était pas la qualité du contrevenant aux lois qui déterminait la compétence du tribunal, mais le type de faute commise (p. 157), alors qu'il est indiqué à diverses

reprises (pp. 261, 268...) que les tribunaux et la répression différaient selon qu'il s'agissait de nobles ou de gens du commun.

Certaines observations sembleront sans doute naïves à un juriste ou à un spécialiste de Droit Comparé, celle faite par exemple à propos de la peine de mort encourue par le mari pour avoir tué sa femme surprise en flagrant délit d'adultère, car le fait que nul n'ait le droit de se faire justice soi-même est un principe bien attesté dans de nombreux systèmes juridiques.

Quoi qu'il en soit, il serait injuste de s'arrêter à de tels détails. Hormis pour les deux premiers chapitres, de nombreux tableaux récapitulatifs très clairs et bien conçus, viennent heureusement faciliter la lecture de ce livre, qui apporte beaucoup à l'ethnohistoire du Mexique central.

Jacqueline DE DURAND-FOREST.

Jacqueline de DURAND-FOREST. — *L'histoire de la vallée de Mexico selon Chimalpahin Quauhtlehuanitzin (du XI^e au XVI^e siècles)*. Préface de Jacques Soustelle de l'Académie française. (Tome I). *Troisième relation de Chimalpahin Quauhtlehuanitzin*. (Tome II), Paris, Editions L'Harmattan, 1987, t. I : 669 pp. et t. II : 272 pp., Documents Amérique latine.

Domingo Francisco de San Anton Muñoz Chimalpahin Quauhtlehuanitzin fut, indubitablement, avec Hernando Alvarado Tezozomoc et Fernando de Alva Ixtlilxochitl, l'un des plus grands chroniqueurs indigènes du Mexique qui, au XVII^e siècle, devait participer à l'élaboration de textes cruciaux, en langue nahuatl, sur la culture et l'histoire des peuples préhispaniques du Mexique central. La lecture attentive de l'œuvre de cet auteur s'avère donc indispensable pour une connaissance approfondie de l'histoire de la vallée de Mexico.

Respectivement conservées, après bien des péripéties, sous les numéros 74 et 220 du fonds Mexicain de la Bibliothèque Nationale de Paris, les *Différentes Histoires Originales des Royaumes de Culhuacan, de Mexico et d'autres provinces depuis les premiers temps de la gentilité jusqu'en 1591* — composées du *Memorial Breve* et de huit *Relations*, rédigées entre 1610 et 1631 —, ainsi que le *Diario* — qui aborde les années 1589-1615, consigne les événements marquants de la vie coloniale et contient le *Compendium d'Histoire Précolombienne* —, constitue pratiquement toute la production de l'historien dont l'accessibilité est encore difficile de nos jours.

Comme nous signale pertinemment Jacqueline de Durand-Forest, Chimalpahin tira sa matière de diverses sources qu'il prit le plus grand soin à comparer et dont il compléta les informations. Traditions orales, manuscrits pictographiques, ouvrages inédits ou publiés fondèrent la base des écrits de l'historiographe. Il est loisible de les classer en deux : les sources directes relatives à l'histoire du Chalco, nommées dans la *Huitième Relation*, et les sources indirectes, telles l'œuvre de Francisco Lopez de Gómara, la *Crónica Mexicáyotl* de Tezozomoc, les manuscrits d'Ixtlilxochitl, d'Alonso Franco, de Fray Juan Bautista, d'Enrico Martinez, de Cristobal del Castillo, ou encore le *Codex Aubin*, ou les *Anales de Cuauhtitlan*. L'auteur présenta alors, selon un ordre chronologique conforme à la tradition, les différents groupes sur le même modèle : lieu d'origine, migration jusqu'à leur établissement, fondation de leur seigneurie, nom de leurs chefs et titulature.

Originaire de la province de Chalco, dans la partie méridionale du lac de Tetzoco, où il naquit, à Amaquemecan, dans la nuit du 26 au 27 mai 1579, l'annaliste rend compte du passé de la civilisation chalca avec une préoccupation de réhabilitation affirmée, qui frise le panégyrique, que nous ne retrouvons pas dans les abondantes et précieuses informations qu'il transmet sur d'autres populations. Le chroniqueur retrace l'histoire de Chalco, qui débute, en 1238, avec l'arrivée des Acxoteca. Il nous éclaire sur la complexe organisation politique de la province, sujette à de nombreux changements : depuis les origines, de 1459 à 1465 et ensuite après 1486. Sont abordées la cité-état de Tlalmanalco, la cité-état d'Amaquemecan et le reste du Chalco, ainsi que les seigneuries les constituant, les dynasties locales. L'auteur énumère les différents titres des chefs militaires et des souverains. Il fait part du peuplement et de l'histoire des diverses populations de Chalco. De la sorte, nous apprenons que Tlalmanalco fut principalement peuplé par les Acxoteca, les Tlaplotlaque, les Nonoalca-Teotlixca-Tlalcochalca. Il propose un récit détaillé du passé des populations importantes de Chalco : les Chichimeca-Eztlapictin-Teutenanca (de 1162 à 1290), les Totollimpaneca-Amaquemeque (de 1160 à 1479) et les Tequanipantlaca (de 1221 à 1492). Chimalpahin livre également des renseignements sur l'histoire de Xochimilco, et sur les relations entre ces diverses seigneuries et Mexico-Tenochtitlan.

Des informations, plus ou moins précises, sur d'autres populations enrichissent le texte du rédacteur chalca. Quoique réduites, les données sur les Toltèques ont cependant contribué à élucider certains problèmes. Nous trouvons, de la même manière, des indications sur les Culhua, depuis 670 jusqu'en 1488 et la dynastie de Culhuacan;

sur les Aculhua et leurs seigneuries, notamment celles de Tetzcoaco Acolhuacan et de Cohuatlichan à partir du XIV^e siècle. L'histoire des Tépanèques (1148 à 1524) et donc d'Azcapotzalco et de Coyohuacan est également narrée. Le chroniqueur rapporte l'évolution de maintes seigneuries dont Chapultepec (1199-1228), Hecatepec (1428-1521), Huexotla (1155-1507), Tlaxcala (1319-1519), Huexotzinco (1469-1519), Quauh-nahuac (1325-1512) et Matlatzinco (1386-1487).

Dans la *Troisième et Septième Relations* essentiellement, Chimalpahin fait part de manière plus impersonnelle, et peut-être même terne, de l'histoire générale des Aztèques dès 1064, lors du départ d'Aztlan, jusqu'en 1521. Il y inclut les événements les plus importants comme leur présence à Chapultepec ou leurs relations avec la seigneurie de Colhuacan. Il rétablit la dynastie des Mexicains initiée, après la fondation de Mexico-Tenochtitlan, avec le règne d'Acamapichtli et fournit la liste des seigneurs et des gouverneurs à l'époque coloniale. Il nous renseigne aussi sur la pérégrination de la tribu et sur son expansion, but que les Aztèques se fixèrent dès la création de leur cité, et permet de retracer la phase préparatoire et les différentes étapes, de la constitution de l'Empire. La titulature aztèque est également abordée dans l'œuvre du chroniqueur chalca. Quelques lignes sont aussi consacrées à l'histoire des Tlatelolca, de 1337 à 1562.

Mais si Domingo Francisco de San Antón Muñoz Chimalpahin Quauh-tlehuanitzin nous a légué ce savoir, ce n'est que grâce à la publication de la thèse de Doctorat d'Etat de Jacqueline de Durand-Forest, sous la direction de Jacques Soustelle, que nous pouvons y accéder aisément. En effet, avec une honnêteté scrupuleuse et une rigueur intellectuelle exemplaire, l'auteur de ce beau travail a extrait puis a rassemblé et réorganisé les données éparses dans les divers textes du chroniqueur. Elle a agencé méticuleusement tous les renseignements consignés par l'historiographe, qui permettent malgré leurs imprécisions et leurs lacunes, de reconstruire l'histoire d'ensemble des plus importantes populations et cités de la vallée de Mexico du XI^e au XVII^e siècles. L'investigatrice a également complété les indications fournies par l'auteur mexicain et a résumé les recherches menées dernièrement à bien par divers spécialistes. Afin de ne pas interrompre le fil de la narration historique, les commentaires ethno-historiques figurent, bien évidemment, dans des notes de renvoi.

Après cette exposition chronologique, habile et claire, des informations dispensées par Chimalpahin, une confrontation avec les données fournies par d'autres sources pouvait paraître indispensable. Basé sur les œuvres du XVI^e et du XVII^e siècles qui présentent un caractère historique : écrits en langue nahuatl ou espagnole, relations illus-

trées ou non; manuscrits pictographiques, ce collationnement fait ainsi surgir les analogies et les divergences de l'histoire événementielle et dynastique, qu'il s'attache à comparer. La mise en parallèle concerne principalement le passé des Aztèques — la migration, la dynastie tenochca —, Chalco malgré l'unicité des précisions régionales que recèlent les *Relations Originales*, et pour terminer, les Acolhua de Tetzcoco.

La compréhension des problèmes posés par la chronologie des différentes sources en rapport avec le calendrier julien, tels qu'ils apparaissent au cours de cette étude, est facilitée par une exposition préliminaire des divers systèmes de comput mésoaméricains dans leurs grandes lignes. Jacqueline de Durand-Forest s'applique à présenter et à tenter d'élucider les réelles opacités de ce thème. Elle présente synthétiquement les deux calendriers solaire et divinatoire, le long compte mapa, substitué par celui des Katun, résume les hypothèses concernant les « nemontemi », les porteurs d'années, le début de l'an et l'intercalation. Elle évoque encore l'existence d'autres calendriers en vigueur au Mexique : calendrier Texcocan, Mixtèque, les comptes « 5 Acatl » et « 1 Tecpatl ». Cet exposé présente aussi les doutes des chroniqueurs qui ignoraient parfois de quels calendriers relevaient les sources utilisées. Il propose le soubassement de la partie consacrée au système de datation chez Chimalpahin.

Les jugements de deux historiens modernes sur l'auteur chalca : P. Kirchhoff qui a examiné les dissimilitudes concernant Culhuacan et les informations relatives à l'histoire toltèque, et N. Davies qui a considéré ces deux points, mais s'est également penché sur le problème de Chalco, précèdent l'analyse effectuée par l'auteur. Jacqueline de Durand-Forest procède ensuite à une étude du système interne de datation, opérant un classement rapide des divergences : celles portant sur des événements ou des faits produits à Chalco ou parmi les Aztèques, puis celles de la concordance entre le calendrier aztèque et julien. En effet, Chimalpahin accompagne chaque date indigène de l'année correspondante dans le calendrier julien. Dans son œuvre, divers calendriers mésoaméricains consignent aussi les événements, mais les dates postérieures à 1376 seraient à prendre à la lettre. Au cours de son débat sur les points chronologiques, la spécialiste française rend ainsi justice à l'historien indigène à qui l'on a parfois indûment imputé de nombreuses contradictions.

Après récupération et analyse du matériel historique proprement dit, il est loisible de s'interroger sur le producteur de l'œuvre. Quel genre d'historien incarnait donc Chimalpahin ? Parfois, bien sûr, la démarcation entre l'histoire réelle et la mythologie est difficile à éta-

blir. Différentes informations d'ordre religieux ou général : famines, ligatures des années, etc., sont révélées à l'occasion. Nonobstant, l'auteur se retrouve dans l'obligation de compléter ces données par des renseignements issus d'autres sources. En effet, l'historiographe chalca reste très discret sur la religion et les divinités précolombiennes : mention éphémériste de Huitzilopochtli, laconisme — malgré leur exclusivité — des indications sur les dieux chalca, mutisme sur les sacrifices humains et l'anthropophagie rituelle. L'ethnographie ne semble pas non plus le passionner : il passe sous silence le mode de vie et le tribut du Chalco. Son style, sec et précis, ne retranscrit pas les fleurs et les chants de la tradition orale. Comme nous l'avons déjà souligné, l'historien manifeste un souci permanent de présentation chronologique et neutre des faits. Cette réserve à propos des mythes, de l'anecdote, du détail de la vie quotidienne et cette vision de l'histoire limitée aux grands événements historiques et naturels révèlent chez l'historien indigène la préoccupation de communiquer une image épurée des éléments païens du Nouveau Monde. La narration et la revendication d'une identité perdue sont alors restructurées par des valeurs chrétiennes. Cette attitude dénonce, en fait aussi, la transmutation idéologique, l'acculturation, l'eupéanisation du peuple vaincu dont Chimalpahin se propose ici comme le représentant.

Une reconstitution de l'atmosphère religieuse et culturelle de la Nouvelle Espagne du XVI^e siècle remédie au caractère lacunaire des chroniques, pour ce qui touche aux éléments indispensables qui permettent de recréer la biographie et de cerner l'état d'esprit de l'historiographe.

Quatre Ordres Religieux dominèrent cette période : les Dominicains, les Franciscains, les Jésuites et les Augustins. Jacqueline de Durand-Forest décrit à grands traits la vocation, l'instruction, l'influence déterminante de certains théologiens, les courants spirituels de chacune de ces familles religieuses. Selon leur appartenance au clergé régulier, la mentalité et l'orientation de l'Ordre auquel ils avaient adhéré, les missionnaires optèrent pour des attitudes dissemblables face à la guerre juste, l'Encomienda, la Rationalité des Indiens, leur admission au sacerdoce, l'instruction religieuse et générale qu'il était souhaitable de leur dispenser.

Domingo Francisco de San Anton Muñoz Chimalpahin Quauhtlehuānitzin bénéficia, lui, d'une éducation soignée. Arrivé très jeune à Mexico, il reçut sa première instruction religieuse, apprit à lire et à écrire dans une école conventuelle. Santa Cruz de Tlatelolco, centre franciscain d'enseignement supérieur visant à former l'élite indigène, l'accueillit vraisemblablement par la suite. De 1593 à 1620, il occupa

des fonctions de *donado* (approximativement frère convers) à l'église Saint-Antoine Abbé. L'auteur a également fouillé du côté des lectures éventuelles de l'historiographe chalca et de son milieu, des personnalités scientifiques et religieuses qu'il semble avoir fréquentées, sans omettre son entourage indien.

La sincérité de la foi chrétienne du chroniqueur ne lui avait pas pour autant fait perdre la conscience de son identité nationale. Au sein de l'aristocratie indienne, dont il faisait partie, le sentiment d'humiliation devait redoubler face à la substitution progressive des institutions indigènes par d'autres calquées sur le modèle hispanique, face à la soumission des Indiens et à la discrimination raciale. Dans le désir de maintenir vivant leur ancien esprit, leur identité culturelle à défaut de nationale, la société indigène adopta alors une position conservatrice.

Fier de son ascendance princière — nous savons par exemple qu'il avait annexé à son nom de baptême les patronymes de Chimalpahin et de Quauhtlehuantzin, tous deux anciens rois des Tenanca — le rédacteur chalca souffrit lui aussi de la ruine de la société préhistorique et vit son sentiment nationaliste exacerbé. Sa production devait donc traduire sa préoccupation politique et dénoter un vrai souci de réhabiliter l'ancienne originalité culturelle de sa nation. Le choix de la langue nahuatl, qu'il désirait remettre à l'honneur, confirme aussi nettement cette volonté.

Un thème permanent de cette entreprise historique est donc le salut des hommes et de la dignité humaine. Les textes de Chimalpahin illustrent l'espoir et le projet du chroniqueur chalca : intégrer l'histoire précolombienne à l'histoire chrétienne universelle. De nombreux exemples corroborent cette présomption : « *Cela faisait déjà 1064 ans qu'était né le fils vénérable de Notre Seigneur Dieu lorsque le dieu des Aztèques les appela...* ».

Cette phrase est extraite de la *Troisième Relation* dont Jacqueline de Durand-Forest nous offre la traduction dans le deuxième tome. Ce récit livre de précieuses informations sur Chalco, en particulier sur les Chichimèques Totollimpaneca Amaquemeque et les Chichimèques Eztlapictin Teotenanca. Les Chichimèques Aztèques Mexicains font l'objet d'innombrables références. En excellente spécialiste, l'auteur a inséré à la fin de sa traduction un glossaire de noms propres, de noms de populations et de lieux et a élaboré un index.

Nous trouvons dans cette publication la version d'extraits du *Diario* : le *Compendium d'Histoire Précolombienne* (folios 72 à 106) qui renseigne essentiellement sur les Aztèques (migration, établissement, dynastie préhispanique, gouverneurs coloniaux jusqu'en 1609).

L'ouvrage présente de même la traduction d'extraits de la *Première Relation* où l'auteur traite de concepts chrétiens (folios 1 à 8).

Ces textes sont traduits pour la première fois en français. La paléographie du texte nahuatl est intelligemment présentée en regard de la version complétée par de nombreuses notes en bas de page.

Jacqueline de Durand-Forest nous a donc proposé ici un excellent travail qui permet d'accéder enfin aux textes si riches et si précis de Chimalpahin Quauhtlehuanitzin.

Cet ouvrage, contribution remarquable à l'investigation historique, ethno-historique et philosophique sur les peuples mésoaméricains, a bien mérité le prix du Duc de Loubat que l'Académie Française lui a décerné en 1989.

Marie-José VABRE.

Jean FRANCO. — *Plotting women : Gender and representation in Mexico*. New York, Columbia University Press, 1989.

El libro de Jean Franco. *Plotting Women : gender and representation in Mexico* ⁽¹⁾ es un primer intento por delinear a través de los diferentes momentos de la cultura mexicana, la forma en que las mujeres han sido representadas literariamente. Franco señala su intención por atender a una perspectiva diferente, distinta de la del discurso hegemónico de la metrópoli, perspectiva que en su caso, sería la del feminismo marxista norteamericano, e intenta dar en cambio una perspectiva desde el feminismo latinoamericano. Al enfocar su atención a las mujeres mexicana Franco sugiere que desde esa perspectiva des-centrada, desde la no metrópoli es posible explorar las relaciones entre género, clase e identidad, pues precisamente han sido las mujeres del tercer mundo quienes han señalado cómo la forma, cómo la liberación personal de la mujer está vinculada a la de la comunidad (xi).

El intento es importante porque supone que la especificidad del feminismo latinoamericano radica en su vinculación con el medio social; sin embargo, al llevar a cabo un análisis feminista de la representación de la mujer a través de una perspectiva histórica, es menos

(1) En proceso de traducción por el Fondo de Cultura Económica, con el título de *Las Conspiradoras : género y representación en Mexico*.

feliz, sobretodo por las complicaciones que plantea el problema de la subjetividad de los testimonios en los que basa su análisis.

Fuertemente influenciada por la idea de Foucault de que un discurso alternativo se confronta con el discurso dominante, la tesis central de Franco consiste en plantear una lucha por el poder interpretativo, poder del que han estado excluidas las mujeres, quienes tuvieron que expresarse en espacios marginales, los únicos que la « narrativa maestra » les permitió. Este discurso dominante tiene según Franco, tres momentos importantes en la cultura mexicana, el de la religión, el del nacionalismo y el de la modernización, que Franco ubica respectivamente en la época colonial a partir del siglo XVII, el siglo XIX y el siglo XX.

La religión como discurso dominante le sirve para analizar el discurso de las mujeres novohispanas del siglo XVII-XVIII en donde las luchas por el poder interpretativo se centraron alrededor de la racionalidad. La autora identifica el sermón y la confesión como dos géneros discursivos desde los cuales los hombres solteros (sacerdotes) excluyeron a las mujeres del discurso dominante por no ser racionales y al mismo tiempo se abocaron el poder de advertir, arengar, aconsejar y amonestar a las mujeres (p. XII).

Franco afirma que al relegar a las mujeres al ámbito de lo no racional, sino de lo sentimental, los hombres crearon, de hecho, un espacio para el discurso femenino, para una cultura no integrada, no aceptada como tal en la ideología y el discurso dominante (?). En este espacio de cultura « de ellas » es que las mujeres se complotan, conspiran para ser oídas, así sea en un discurso marginal, místico de las monjas, beatas o ilusas coloniales, quienes escribieron forzadas por sus confesores.

Haciendo uso del concepto de Luce Irigaray de que el discurso místico subvierte el orden simbólico por estar fuera del sistema lingüístico, Franco lee el misticismo de las monjas como un lenguaje del cuerpo y del alma desde el cual las mujeres podían hablar. Esta interpretación resulta atractiva porque denota una intención de reconocer y de rescatar el discurso femenino y de analizarlo. Sin embargo, hay momentos en que el discurso, si la experiencia mística era contestataria al discurso maestro, al escribirlo se le está ya integrando dentro del discurso establecido. La imposibilidad de recuperar el discurso femenino de las místicas sin la mediación de la jerarquía eclesiástica establecida se debe a que los testimonios que han llegado hasta nosotros — expedientes inquisitoriales sobre todo — en los que se basa Franco, fueron escritos por las monjas bajo el dictado de los

sacerdotes o por propios sacerdotes quienes los usaron como ejemplos de experiencias edificantes para otros fieles.

Haciendo uso de una técnica deconstructiva de algunos casos notables de ilusas sobretodo, Franco intenta restituir a los textos su valor y sentido como voz femenina que busca la posibilidad de expresión de su sexualidad. La mística histérica (*mysterique*) se convierte así en un personaje de significado completamente diferente al de la interpretación tradicional.

En el caso de Sor Juana el análisis se centra más en los recursos literarios de la jerónima, en sus esfuerzos por expresarse a través de voces alternativas masculinas que ella misma crea, puesto que en su sociedad las mujeres no tenían ninguna posibilidad de dedicarse al conocimiento como tarea central. Esta opción es la que Sor Juana elige y al hacerlo se convierte en contestataria y rebelde, pero no logra subvertir el discurso maestro de la religión que finalmente la somete a ella.

Finalmente, también para el período colonial Franco analiza el caso de Ana Rodríguez de Castro, ilusa que ejemplifica como la religión no representa ya al fin del período colonial una fuente de poder y de control ideológico absoluto.

Es necesario sin embargo preguntar sobre la función que tenía el misticismo en una sociedad en donde como la propia Franco señala, el discurso religioso tenía un papel preponderante ¿ No era el misticismo una forma exaltada de religiosidad que de hecho integraba a las mujeres a ese discurso dominante que era la religión ? El hecho de que el poder establecido de la jerarquía eclesiástica y sus instrumentos se reserve el derecho de validar la veracidad o no del discurso místico, no modifica el hecho de que el misticismo sea una forma de religiosidad, y como tal expresión de la narrativa maestra a la que Franco se refiere. Por otra parte, si la experiencia mística era contestataria al discurso maestro, el escribirla era ya una forma de integrarla al esquema racional del discurso dominante.

La respuesta a estas interrogantes no es fácil, sobretodo porque Franco parece darle igual importancia al discurso místico femenino expresado en las ilusas y en una figura reconocida en su momento como Sor Juana.

Si bien es cierto que en ambos casos se trata de un discurso de mujeres, es necesario señalar que son más las diferencias que las semejanzas. Mientras el de Sor Juana es un discurso que tuvo validación en su momento (La polémica literario-filosófica con Sor Filotea así lo demuestra), el discurso de las beatas místicas tuvo mucho menor

visibilidad en su época, y lo que es aún más grave, los testimonios que han llegado hasta nosotros están teñidos por la perspectiva de los varones que los recopilaron o forzaron a las mujeres a escribir.

La falta de ponderación del factor de la representatividad de los textos afecta también la segunda parte del argumento de Franco: el misticismo es una forma de romper la reclusión que impone a las mujeres la vida conventual, y el caso de Ana Aramburu, ilusa del siglo XVII lo usa Franco para explicar por qué las ilusas, al escapar al control del confesor, inventando sus propios mitos, constituían un riesgo para la sociedad porque no estaban en conventos ni bajo el control de un padre o de un esposo, sino que vivían solas, lo cual era, en sí mismo, un reto a la sociedad. El segundo discurso maestro que Franco identifica cronológicamente es el del nacionalismo, ubicado sobretudo en el siglo XIX, cuando la mujer tiene un papel dual en la construcción de la nacionalidad: la virgen de Guadalupe se convierte en el símbolo del nacionalismo criollo y por otra parte la Malinche también cobra importancia como chivo expiatorio. El dualismo mujer santa/mujer traidora no es exclusivo de la cultura hispana, pero Franco parece suponerlo así y explica como en la construcción del nacionalismo literario del siglo XIX, la mujer tuvo un papel importante. Esta es la parte más débil del libro, en parte porque, a diferencia del período colonial, en donde Franco se apoya en investigaciones históricas sobre la vida de las monjas y en documentos de la época, en cambio para el siglo XIX la investigación sobre estas temáticas está mucho menos avanzada.

Franco asume la existencia para el caso mexicano de la división social en ámbitos público y privado sin hacer análisis de la división en estas dos esferas, división que por otra parte, ha sido ya muy revisada para el caso europeo (2). Franco traiciona en este capítulo su propósito explícito de dar una interpretación latinoamericanista, al imponer al caso de México un concepto elaborado para otra realidad.

La falta de memorias de mujeres de la época no permite ponderar efectivamente el análisis de Franco que se basa sobretudo en textos como *La Quijotita y su prima*, y no en voces propiamente femeninas.

(2) Véase por ejemplo: *CONNECTING spheres: women in the western world 1500 to the present* editado por Marlyn J. Boxer y Jean Quatart. New York: Oxford University Press. 1987.

Rosenberg, Rosaleid: *Beyond Separate Spheres* New Haven. Yale University Press. 1982.

A pesar de la debilidad de los argumentos sobre el nacionalismo del siglo XIX el libro acierta en cambio en la interpretación de la mujer en el siglo XX en donde lleva a cabo un análisis de Frida Kalho y Antonieta Rivas Mercado como « mujeres de avanzada », mujeres nuevas que intentaron forjarse una identidad fuera de la historia y de la nación (105).

En el caso de Frida, deduce su concepción del mundo de la naturaleza y la cultura como pertenecientes a hombres y mujeres respectivamente (112). Antonieta Rivas Mercado, emerge en el análisis de Franco como un ser fragmentado entre la Antonieta pública dedicada a la campaña vasconcelista y la Antonieta de la vida privada que emerge en las cartas a Manuel Rodríguez Lozano. Su suicidio, dice Franco, procede de una lógica masculina de hacerse un espacio desde el cual hacerse oír y al mismo tiempo escaparse de los hombres de su vida : su amante, su esposo, su hijo, su padre.

La interpretación de la Rivas Mercado es interesante porque rescata una figura poco conocida y da al suicidio un significado diverso. Ambas, sin embargo, compartieron su deseo de vivir vicariamente, a través de un hombre, en ambos casos el intento fracasó. En el caso de Frida, sin embargo, originó una vida artística productiva motivada por su deseo de entender la identidad femenina. En Rivas Mercado, en cambio, la única identidad posible fue la destrucción (128).

Finalmente Franco analiza la visión de la mujer en el discurso de la modernización, a través del radio y el cine como los espacios en donde esta modernización se representa. Después del nacionalismo de la revolución y de la participación de la mujer en ella, Franco detecta en el cine del alemanismo, sobretudo en *Enamorado*, un nuevo papel para la mujer, de vuelta a la domesticidad y sumisión que la revolución le había permitido superar momentáneamente.

En el feminismo contemporáneo Franco lee un intento legítimo de las mujeres latinoamericanas, por superar los confines de la domesticidad (186).

El libro de Jean Franco es importante porque nos da una primera lectura feminista, de la representación de la mujer en diversos momentos de la cultura mexicana, una especie de andamio para colocar nuevas interpretaciones sobre la mujer. No es de ninguna manera un libro definitivo, al contrario, abre, plantea muchas interrogantes sobre imágenes de mujeres, voces de mujeres, vidas de mujeres que no pueden conocerse sino a través de más investigaciones, de reflexión y análisis de lo que ha significado ser mujer, vivir como mujer o escribir como mujer.

Carmen RAMOS ESCANDON.

Beatriz SARLO, *Una modernidad periférica : Buenos Aires 1920 y 1930*. Buenos Aires, Nueva Visión, 1988, 246 p.

Le livre de Beatriz Sarlo aborde une période extrêmement suggestive de l'histoire de la culture argentine. La décennie 1920-1930 est en effet le terreau d'une production très abondante et la scène d'une série de tentatives de transformation sociale qui la rendent sujet et à la fois témoin privilégié des enjeux propres à notre moderne culture *rioplatense*. Ces années nous semblent peut-être d'autant plus fastes aujourd'hui que la plupart des promesses n'ont pas été tenues par l'histoire. Elles représentent en tout cas un moment marqué par une étonnante diversification des modes de création et par une vaste circulation de ces biens, nourries l'une et l'autre aussi bien par les cultures populaires — la musique, le théâtre — que par une littérature se réservant le monopole des volontés didactiques et révolutionnaires. Un des facteurs qui rendirent possible un tel épanouissement fut sans doute une nouvelle porosité des conditionnements sociaux et idéologiques, dont l'expression politique globale étaient les aspirations du radicalisme alors au pouvoir. Les historiens ont ainsi expliqué cette période tantôt à partir des changements liés à l'ascension des classes moyennes, tantôt à partir de l'illusion partagée d'un nouveau devenir social correspondant cette fois-ci à l'enterrement définitif de la « vieille Argentine » patriarcale.

Temps propice à l'éclosion des avant-gardes et à l'ouverture de nouveaux espaces de pensée et de débat, les années 20 sont aussi celles d'une paix sociale acquise suite à d'importantes répressions du mouvement ouvrier. Ce sont enfin des années porteuses d'un espoir de changement réel qui n'allait pas être confirmé par l'évolution des affaires du pays.

Dans le champ esthétique cependant les luttes d'influence des groupes ou de créateurs entre eux se laissaient aisément justifier par la quête de nouveaux publics. Face à eux, les uns privilégiaient la pédagogie et l'endocritinement idéologique, tandis que les autres préféraient s'exercer à une éducation plus sophistiquée du goût, qu'autorisaient chez les destinataires des habitudes de consommation littéraire se cristallisant progressivement depuis les années 10. Il s'agissait de ces mêmes habitudes qui, ensemble avec des campagnes d'alphabetisation massive, assurèrent le succès d'un nombre très élevé de revues spécialisées, magazines, journaux, feuilletons et collections de romans sentimentaux aux tirages hebdomadaires surprenants.

Devant les discours littéraires qui disent cette époque complexe, le livre de Sarlo revendique l'exercice d'une relecture critique se dé-

ployant à la fois en extension et en profondeur. Il parcourt, certes, les textes fondateurs de Arlt, de Borges, de Gironde et de bien d'autres encore, mais il rend compte aussi de l'œuvre des nouveaux venus aux joutes intellectuelles, les écrivains d'extraction prolétaire, il commente les projets de rupture qui soustendent la création des différentes revues d'avant-garde, il explore la place des voix féminines (Storni, Lange, Ocampo) dans le concert de l'écriture. La période est ainsi abordée depuis un angle démultiplié destiné à montrer la manière proliférante de ce corpus des discours de culture.

Une double conceptualisation opère pourtant comme principe structurant du travail et l'éloigne de la composition monographique dans laquelle abondent les histoires de la littérature. D'abord, la recherche s'articule autour d'une idée précise de la culture argentine qui la désigne comme étant une culture périphérique, marginale par rapport aux grands centres, dont elle adopte rapidement les gestes producteurs et les biens consommables. Leur absorption, leur intégration incessante dans des nouvelles pratiques symboliques imprégnées tout de même de réflexes de conservation et de culture traditionnelle, cette contradiction vive, ce conglomerat de notes réticentes et de traits mobiles serait la marque d'excellence de la culture portègne. « *Cultura de mezcla* », le mélange traduisant l'hétérogénéité, l'impossible limite entre l'Europe et l'Amérique, l'inflexion des voix diverses, notre version « orillera » de l'espagnol, la capillarité d'un tissu sociohistorique offert à la modernisation. Griffes de notre culture que décrivent les débats et les stratégies des intellectuels, le mélange serait « *uno de los rasgos menos transitorios de la cultura argentina : su forma ya 'clásica' de respuesta y reacondicionamiento.* » (p. 28).

Quelque peu paradoxalement, l'auteur voudrait que ce concept autorise aussi sa propre démarche, laquelle se réclame d'une grande liberté de mise en question : lecteur gourmand composant avec différentes perspectives face à des discours différents, Beatriz Sarlo réclame le droit à un regard qui ne s'embarrasse pas d'épistémologies institutionnalisées. C'est à ce point de départ que revient à notre avis un des atouts majeurs du livre : l'épanouissement d'une écriture qui réunit souplesse dans la démonstration et immanquable perspicacité critique. Ainsi, l'analyse évite les partis-pris interprétatifs : le dernier chapitre (VIII) présente par exemple certains textes des années 30 à partir de leur complicité avec un imaginaire des problèmes de l'histoire argentine, qu'ils traitent comme des données objectives débouchant sur des certitudes idéologiques (Martínez Estrada), ou comme une matière presque naturellement fictionnalisable (Scalabrini Ortiz) ou même comme nostalgie — certes antimoderne — du passé (Mallea, Jauretche). Ici, rhétorique de la narration et discours

de l'histoire s'entrecroisent, se confondent. Cette pensée de la déchéance inhérente au moment présent apparaît d'ailleurs comme l'apport des années 30 face au dynamisme de la décennie précédente.

Le deuxième axe organisateur serait dans ce livre la reconstitution de la réponse faite par les intellectuels à l'histoire à travers leurs rapports avec la ville. Ou plutôt la grande ville, Buenos Aires, leur scène, à l'époque l'objet privilégié du regard des artistes, lieu de la modernité et du culte de la nouveauté. Acteur et témoin quasi-mythique du changement, la métropole portègne ne laisse personne indifférent. Le dialogue parfois serein, souvent déchiré qu'engagèrent avec elle les écrivains fournit une littéralité à l'analyse : la trame de savoir (Arlt), rejets (Güiraldes), mémoire (Borges), présences (Storni), rêves (les utopistes), échecs (Castelnuovo), transgressions (González Tuñón) suivant lesquels ces mêmes écrivains pensaient leur relation à la culture. La transcription de ce dialogue révèle aussi d'autres cordonnées non moins fondamentales car, avec la transformation de la ville, ce sont les bouleversements sociaux qui deviennent les protagonistes implicites de ce livre. La question que l'auteur pose, tout comme d'autres intellectuels de sa génération est celle de la relation énigmatique entre le présent et les certitudes du passé. Celle de savoir jusqu'à quel point et de quelle manière une période traversée par l'incertitude mais chargée de projets, partagée entre la nostalgie et la détermination pourrait expliquer les impasses du futur. Le projet de retranscription de la modernité nécessite donc d'y associer Buenos Aires, puisque c'est dans cet espace là que se croisent les discours les plus persuasifs, les plus désespérés, les plus novateurs; ces discours susceptibles de fournir un sens à l'expérience.

Penser la littérature, la culture et l'histoire par rapport à leur capacité de produire et de représenter la diversité dans le changement : en cela consiste le défi de ce livre de B. Sarlo. Il doit être mis dans la perspective d'un travail d'analyse menée depuis de longues années autour des constantes de la littérature argentine. Il s'agit d'une pensée cherchant à organiser des nouveaux systèmes, à recentrer les objets, à discuter les phases de conflit et de rupture. Cet ouvrage dont le point de départ avoué est un constat de difficulté, d'insatisfaction et de fragilité face à la critique contribue pourtant à libérer cette dernière. Il défend un espace d'une extrême mobilité où un ordre conceptuel rigoureux n'entrave pas le plaisir de la lecture. En ne reniant ni des ressources de la séduction ni de celles du savoir, il représente une critique latinoaméricaine moins culpabilisée et, disons-le, plus moderne.

Teresa Orecchia HAVAS.

Alfonso RÁNGEL GUERRA. — *Las ideas literarias de Alfonso Reyes*. México : El Colegio de México, 1989. Index onomastique et thématique. 343 p.

En un livre minutieux — édité par le Colegio de México pour célébrer le Centenaire de la naissance d'Alfonso Reyes —, Alfonso Rángel Guerra présente un aspect un peu oublié du grand écrivain. Alfonso Reyes, pur poète classique, dramaturge puissant, l'essayiste qui, selon Borges, « écrivit la meilleure prose espagnole du XX^e siècle », fut aussi un théoricien de la littérature, qui consacra tout au long de sa vie un ensemble imposant de textes à l'analyse de la création poétique.

Nul n'était mieux placé que l'actuel secrétaire à l'Education et à la Culture de l'Etat du Nuevo León pour commenter des pages parfois ardues : ses années d'enseignement à l'Université du Nuevo León, puis à l'UNAM où il succéda dans la chaire de Théorie littéraire à Agustín Yáñez — sur lequel il a publié un beau livre — ne l'ont-elles pas conduit à la remarquable érudition internationale indispensable pour préciser la place de Reyes dans toutes nos sciences du langage, nouvelles ou renouvelées ?

L'analyse de la conquête de la beauté par le verbe fut en effet chez Reyes un besoin ressenti dès ses débuts. La tendance à se dédoubler, à observer en lui-même « l'impulsion vitale », à se voir créant et, comme M. Teste, à être le témoin de lui-même... est présente dans ses innombrables volumes d'essais, dans les brefs et forts poèmes qu'il composa à Paris. A la cinquantaine, retirant de sa vie de diplomate maintenu dans des terres lointaines une certaine déception, une frustration dans ses aspirations politiques — dont Valéry Larbaud fut peut-être le seul à recevoir la confidence —, Alfonso Reyes met fin à ses fonctions d'ambassadeur et rentre définitivement dans son pays. Tout en aidant de nombreux intellectuels espagnols et quelques grands amis français à trouver un refuge, il décide de se consacrer à la construction du Mexique culturel moderne. C'est aussi le moment d'envisager une œuvre importante, comme pour se libérer d'une dette envers la culture nationale. Fort de son expérience d'écrivain, muni du bagage de toute une vie au contact des lettres, il conçoit un vaste projet de recherches sur l'essence de la littérature.

L'artiste du verbe exceptionnellement doué que fut Alfonso Reyes avait été formé dans l'étau rigoureux de la *Preparatoria*. Il garda à jamais le sceau de cet enseignement positiviste, le goût de l'exactitude, l'aptitude aux mathématiques. Parler de poésie sur un ton scientifique ou discursif lui parut convenable. Le premier livre de l'ensemble prévu allait être un tome d'Introduction : *El deslinde*,

destiné à délimiter son champ d'étude, à écarter le littéraire du non-littéraire (histoire, théologie...), à distinguer « théorie littéraire » et « science de la littérature », à séparer la littérature pure de la « littérature ancillaire »... Dans les chapitres de M. Rángel Guerra, nous assistons au défi que se posa Reyes à lui-même au cours de la sombre année 1942, au labeur excessif qu'il s'imposa, peut-être à l'origine de son premier accident cardiaque, mais qui lui permit de mieux supporter les angoisses de la guerre. Dans un souci de clarté, il multiplia les divisions, les tableaux synoptiques... La vue des premières épreuves d'imprimerie éveilla en lui doute et tristesse. Ce travail de trois ans n'était qu'un « échec héroïque ». Il conclut en français : « le jeu n'en vaut pas la chandelle ».

El deslinde parut cependant en 1944 et déçut la plupart de ses lecteurs, « scolastique » pour les uns, trop « cartésien » pour les autres. En ces pages systématiques, on ne retrouvait pas le ton élégant d'apparente improvisation, ce mélange aisé des registres, l'actualisation délicieuse des siècles passés... qui séduisaient habituellement chez Reyes. Lui-même se livra à une dure autocritique, découvrit peu à peu mille défauts à son œuvre. Découragé, il décida de renoncer à cette étude d'ensemble sur la question littéraire. *El deslinde* nous laissait « au bord de l'île enchantée ».

Mais Alfonso Rángel Guerra entreprend de réhabiliter *El deslinde* qui reste un grand et beau livre, où il nous aide à découvrir bien des pages autobiographiques ou lyriques. Reyes n'est pas toujours parvenu à astreindre sa plume à renoncer à son style habituel : les merveilleuses citations qu'on lira ici en sont la preuve :

Au moment où l'homme se détache des contingences immédiates pour se projeter, en une impulsion vitale, vers la création, cet homme-là, dit Reyes, « ... cesse d'être un homme déterminé pour devenir l'Homme ; entre le rythme qui bat à ses tempes et le rythme de la création, un dialogue solennel s'établit, solennel, qui a les tendresses d'un retour et la fermeté d'un pacte entre la terre et celui qui l'habite ; c'est alors que jaillit au plus intime de la conscience, se répandant jusqu'au bord de ses lèvres, le souffle de la poésie » (p. 173).

El deslinde est aussi une œuvre rénovatrice. Certes, les travaux sur la stylistique étaient en plein développement au moment où Reyes l'écrivait, mais ce livre fut le premier de son genre en espagnol. Il surprit en son temps mais n'en est pas moins une contribution originale à l'étude du phénomène littéraire.

Don Alfonso professait une saine méfiance à l'égard des sciences constituées, mais le caractère isolé de ses recherches ne doit pas en

masquer l'importance : son livre contient toute une philosophie de la sensibilité artistique. A. Rángel Guerra rappelle la vaste information de Reyes sur tout ce qui se publiait. N'exposa-t-il pas à ses lecteurs, dans le *Deslinde*, le formalisme russe plus de dix ans avant la diffusion de cette doctrine en Europe et aux Etats-Unis ? Il s'entoura des meilleurs conseils avant de rédiger tel ou tel chapitre. Au cours de leurs « espléndidas charlas », le philosophe espagnol José Gaos lui apporta les derniers développements de la phénoménologie pour laquelle don Alfonso éprouva une sympathie certaine mais, semble-t-il, passagère. Il échangea une remarquable correspondance avec son ami Amado Alonso sur les méthodes récentes de la critique.

La solide information d'Alfonso Rángel Guerra dans les domaines espagnols, portugais, allemands, de langue anglaise, et aussi français lui permet de rendre toute sa place à Alonso Reyes. Sur « L'art et le métier de l'écrivain », que de textes à comparer à ceux de Reyes, signés de Claudel, de Larbaud (*Sous l'invocation de Saint-Jérôme*), de Sartre, de Paul Valéry surtout, que l'on peut rapprocher si souvent de son ami « Reyes de Monterrey », cet autre grand poète fêru de mathématiques !

Parmi les meilleures pages du *Deslinde* figurent celles qui sont consacrées à la critique. Reyes plaçait le jugement de valeur à un niveau égal, et parfois supérieur à celui de la création elle-même ! La critique devient alors création pure. (Quelle meilleure application pourrions-nous donner à cette assertion que les essais de Reyes lui-même, par exemple ses pages sur Rousseau ou sur Proust ?) Et l'étude entière d'Alfonso Rángel Guerra est une autre preuve de cette critique créatrice. Les rapprochements qu'il établit entre les écrits de Reyes, qui appartiennent à des époques parfois lointaines, seront les bienvenus pour nous guider à travers l'œuvre touffue du Maître de Monterrey. A quelques-uns, probablement, il donnera l'envie de lire ou de relire *El deslinde*. Il est certain que son livre, sérieux sans être sévère, remarquablement nuancé et écrit, où l'enthousiasme et l'admiration percent sous le souci de la documentation précise, deviendra l'inséparable compagnon du *Deslinde* et des autres œuvres où Alfonso Reyes a tenté d'élucider le mystère de l'œuvre d'art littéraire.

Paulette PATOUT.

NOTES DE LECTURE

Adolfo PRIETO. — *El discurso criollista en la formación de la Argentina moderna*, (colección « Historia y cultura » dirigida por Luis A. Romero), Sudamericana, Buenos Aires, 1988.

En su *Sociología del público argentino* (Buenos Aires, Leviatán, 1956), Adolfo Prieto se quejaba de una historiografía argentina, sólo atenta a los acontecimientos políticos. Treinta y dos años después, *El discurso criollista en la formación de la Argentina moderna* aparece en Buenos Aires contemporáneo a un grupo de ensayos cuyo cruzar discursos — histórico cultural, de la crítica literaria — registra un cambio completo de esa situación.*

Prieto muestra en este libro la sistematicidad de un conjunto de textos de literatura popular (folletines, antologías de poemas y canciones gauchescas, etc.) y prácticas culturales relacionadas que poblaban lo imaginario argentino entre 1880 y la segunda década de este siglo. *Exhuma*, de hecho, este « discurso criollista » o « criollismo populista » que, entre otras formas de censura por parte de la cultura letrada, fue dejado de lado si no directamente excluido de las sucesivas historias de la literatura argentina (y aun del *Breve diccionario de la literatura argentina* de Prieto, Buenos Aires, CEDAL, 1968). Gran parte del corpus respectivo (unos 500 folletos e impresos) fue conservada casi milagrosamente en la consultada por Prieto « Biblioteca criolla » de Lehmann-Nitsche en el Instituto Iberoamericano de Berlin.

* Entre otros, T. Halperin Donghi, *El espejo de la historia (problemas argentinos y perspectivas sudamericanas)*, Sudamericana, 1988 ; J. Ludmer, *El género gauchesco, un tratado sobre la patria*, Sudamericana, 1988 ; B. Sarlo, *Una modernidad periférica : Buenos Aires, 1920-1930*, Nueva Visión, 1988.

Las campañas de alfabetización respecto de una población con el aporte inmigratorio cada vez más numerosa conocen, en los años inmediatamente precedentes al fenómeno en cuestión, un éxito cuya medida se puede leer en el desarrollo impresionante de la prensa escrita (cuarto lugar mundial en cantidad de publicaciones por habitante). Esta enorme masa de lectores nuevos será el público del criollismo populista.

El mismo año 1880 en que el acceso a la presidencia de Roca premia la exitosa Campaña al Desierto y en que se lanza el proyecto de modernización conservador liberal, Eduardo Gutiérrez empieza a publicar como folletín del diario *La Patria Argentina* la novela *Juan Moreira*, aventuras de un gaucho efectivamente protagonista de la crónica policial bonaerense amplificadas según las técnicas de Ponson du Terrail y de Sue.

Las tiradas hasta entonces sin precedentes de los *Martín Fierro* de Hernández son ampliamente superadas por *Juan Moreira*, que se hace pronto « cifra y paradigma » de otras narraciones de gauchos corajudos y rebeldes, salidas « como de una cadena de montaje ». Una industria de ediciones baratas en que ya circulaban folletines de otro género permite que colecciones de « bibliotecas criollas » aparezcan y se difundan masivamente en circuitos distintos de las librerías. Y el *moreirismo* prolifera, así en los textos como en la vida, según muy diversas formas de identificación y de sociabilidad : circo (donde famosamente el público puede invadir la escena para salvar a Moreira de la *partida* policial), teatro, música, danza, disfraces de carnaval, caricaturas, gestos de la actividad política... ** « Ni antes ni después la literatura argentina — anota Prieto — en cualquiera de sus niveles, tuvo semejante poder de plasmación ».

En ese mundo, Juan Moreira y sus avatares Hormiga Negra o Juan Cuello (o los Martín Fierro y los Santos Vega mil veces reescritos) y su habla gauchesca se mezclarán con personajes y variedades lingüísticas surgidas de la inmigración — Mussolino, Cocoliche, el cocoliche — o con el lunfardo naciente y las expresiones del arrabal; *** en ese mundo, los nuevos moradores de la ciudad — los

** Estos fenómenos no escaparon a la evocación del admirador indirecto que fue Borges. Un apócrifo, inencontrable en el índice respectivo, de su antología *El matrero* (Buenos Aires, Barros Merino, 1972, p. 73), refiere cómo la madre de un gaucho que se hacía llamar hijo de Juan Moreira aunque había nacido demasiado tarde para serlo « ... persiste en confirmar que Juan Moreira era efectivamente su padre y que 'se lo había hecho' cuando estuvo por ahí con su circo ».

*** Habla gauchesca, cocoliche y lunfardo no meramente « reproducidos », por cierto. Cf. para una discusión del estatuto lingüístico del cocoliche, « variedad de español usada por los inmigrantes italianos en su interacción con la población local ». B. Lavandera, *Variación y significado*, Hachette, Buenos Aires, 1984, p. 61 ss.

inmigrantes europeos, pero también los campesinos desplazados por los latifundios que se establecen en el desierto pampeano y atraídos por las nuevas implantaciones económicas — irán encontrando símbolos comunes — una « forma de civilización » más que un « objeto de cultura » — que ayude a integrarlos a la nueva vida.

El discurso criollista en la formación de la Argentina moderna — cuya retórica sabe contagiar al lector la pasión y los asombros de su trabajo — está organizado en tres capítulos y un apéndice que incluye la lista de títulos de la « Biblioteca criolla » de Lehmann-Nitsche. El primer capítulo, « Configuración de los campos de lectura », señala las circunstancias y características del establecimiento del sistema del criollismo populista. El segundo, « Red textual y deslizamientos de lecturas », muestra las relaciones que ese sistema — y *Juan Moreira* — traba con el de la literatura letrada — y el *Martín Fierro* de Hernández y el *Santos Vega* de Obligado —, según un juego de « fricciones y contactos, de rechazos e impregnaciones ». Al final, « Las funciones del criollismo » sigue las etapas de su movimiento en dirección de la proverbialidad y la decadencia, así como las de la poderosa reacción al respecto de *letrados* como Ernesto Quesada, Florencio Sánchez o Ricardo Rojas, hasta la restauración — a cargo de Lugones en las conferencias de 1913 — del *Martín Fierro* hernandiano como la verdadera epopeya nacional argentina.

Marcelo SZTRUM.

Marc CHEYMOL. — *Miguel Angel Asturias dans le Paris des Années folles*, Grenoble : Presses Universitaires, 1987. 230 p.

M. Cheymol a eu le redoutable courage d'entreprendre la réduction de sa thèse de Doctorat d'Etat. Il en a tiré un livre de format maniable et de lecture facile qui, sans aucun doute, méritera l'intérêt des spécialistes d'Asturias aussi bien que du vaste public qui lit chez nous, en traduction, les œuvres de ce romancier. Ce petit livre tire son originalité du fait que son auteur, de formation classique française, réside à Mexico : ainsi a-t-il pu, à loisir, puiser dans les bibliothèques de la capitale et dans ces riches hémérothèques dont la France n'a pas su se doter.

Parmi les nombreux Latino-Américains qui vécurent en France les années 20, il n'y avait plus seulement les habituels riches rentiers, artistes consacrés, diplomates ou ex-chefs d'Etat exilés... La baisse de notre monnaie à la moitié de sa valeur avait amené dans le Paris

de la victoire un nombre inouï d'artistes débutants, voire d'étudiants : qu'on se souvienne du nom affectueusement protecteur de *chamacos* que l'ex-ministre Vasconcelos ou le ministre Alfonso Reyes, donnaient au jeune Miguel Angel Asturias et à son ami, Léon Pacheco ! Beaucoup de ces aspirants-écrivains jouaient les correspondants plus ou moins officiels des journaux et revues de leur pays. Marc Cheymol a pu, en Amérique, prendre connaissance de ces multiples témoignages sur la vie du Paris d'alors, inédits en France, comme les écrits précieux d'Armando Maribona dont on ne connaissait que le talent de caricaturiste. M. Cheymol s'appuie également sur le document tout nouveau que représentent les 440 articles écrits par M.A. Asturias pour *El Imparcial* de Guatemala, et que vient de publier, sous la direction d'Amos Segala, avec tout un appareil critique, la Collection Archivos lancée sous les auspices de l'Unesco.

Avec ses amis Alejo Carpentier et Arturo Usler Pietri, Asturias entra en contact avec de nombreux milieux, très divers, qui se superposaient dans le Paris artistique et littéraire. On admire que ces jeunes Latino-Américains aient su garder leur identité, leur originalité, aussi bien quand ils rencontraient les prestigieux représentants de la grande culture française classique (Henri de Régnier, Paul Valéry) que lorsqu'ils se mêlaient aux réunions bruyantes de leurs amis surréalistes parmi lesquels se détache Robert Desnos.

Pour les introduire, les intermédiaires sympathiques ne manquaient pas : Francis de Miomandre, Georges Pillement, Jean Cassou, le professeur Martinenche et toute son équipe de la *Revue de l'Amérique latine*. Une grande place, peut-être excessive, est faite ici à Maurice de Waleffe, l'organisateur des réunions et surtout des fameux congrès de la *Presse latine*. Grâce à ces américanistes « professionnels » et à quelques autres, Asturias et ses amis se lièrent aussi avec des peintres, sculpteurs, musiciens — Darius Milhaud, Edgar Varèse —, voire avec des chanteurs de music-hall ou des artistes de cinéma. Nous recueillons aussi quelques nouveaux détails sur les voyages de Gómez de la Serna à Paris, et surtout sur l'exil de Miguel de Unamuno — que nous venions de revivre récemment grâce à la lecture d'une thèse de Doctorat soutenue à Cadix, *Miguel de Unamuno y la cultura francesa*, par la petite-fille de l'écrivain, María de la Concepción de Unamuno Pérez.

Poussés par l'émulation au contact de nos écrivains et de nos artistes, frappés par nos mœurs et nos paysages si différents de ceux de leur pays, ces jeunes Américains en exil n'en comprenaient que mieux leur continent d'origine. Presque tous, ils opérèrent un retour psychologique vers leur enfance, tentant de fixer ces souvenirs d'épo-

ques révolues, car les temps modernes transformaient rapidement l'Amérique elle aussi. Sur les bords de la Seine, Ricardo Güiraldes avait compris la grandeur de sa pampa et décrit la noblesse du dernier gaucho dans *Don Segundo Sombra*; c'est parmi nous que la grande Teresa de la Parra va rédiger ses romantiques *Memorias de Mama Blanca*, transposant ses souvenirs à une époque encore antérieure... Teresa de la Parra, dont le Venezuela célèbre ardemment, cette année, le centenaire. Jules Supervielle, à Paris, ne pensait qu'à l'Uruguay. C'est par contraste avec ce Paris lumineux et libre que M.A. Asturias conçut son chef-d'œuvre, *El Señor Presidente*. C'est grâce aux travaux de Capitan, aux leçons de Georges Raynaud, aux initiatives de Paul Rivet — que nous retrouvons tous dans ce livre — qu' Asturias et José María González de Mendoza prirent conscience de l'importance des cultures pré-colombiennes dont ils étaient en partie issus. Et ces révélations merveilleuses, ils les broyaient et les mêlaient aux thèmes de toujours : le déracinement, l'exil, la traversée, le retour à la fois redouté et si désiré... que Marc Cheymol analyse ici fort bien malgré, ça et là, quelques inexactitudes, redites ou flous dans le plan de ses chapitres.

Mais si vous voulez retirer tout le profit souhaitable de ce précieux petit livre et l'utiliser à l'avenir comme un ouvrage de référence — titre qu'il mérite amplement — il faudra vous armer d'un crayon, d'une grosse poignée de fiches et de pas mal de temps et de patience. Car cet ouvrage touffu et si riche en noms propres, inexplicablement, ne comporte pas d'*Index*... A vous d'en dresser un à votre usage.

Paulette PATOUT.

Carlos MONTENEGRO. — *Hombres sin mujer*. Málaga, ediciones Dador, col. El Angel de la Jiribilla, 1989.

Sa vie fut un roman, ses romans et ses nouvelles en témoignent, qui dénoncent l'horreur, transcendent l'atroce réalité, lui donnent un sens. Né en Galice en 1900 d'un père espagnol et d'une mère cubaine, il arrive à Cuba à l'âge de sept ans. Il bourlingue, fait tous les métiers, mineur, métallo, marin. A dix-neuf ans, il tue un homme au cours d'une rixe. En prison à La Havane, il écrit des nouvelles qui suscitent l'admiration des intellectuels d'avant-garde du « Grupo Minorista ». En 1928, il remporte le prix de nouvelle décerné par la revue *Carteles* (qui compte Alejo Carpentier parmi ses rédacteurs); de nombreux intellectuels interviennent en sa faveur. Libéré en 1930, il publie avec

grand succès son premier livre, *El renuevo y otros cuentos*, qui provoqua un scandale littéraire.

Montenegro collabore à *Carteles*; il adhère au PSP (parti communiste cubain), et devient correspondant de guerre en Espagne pour *Hoy*, quotidien du Parti. Ses reportages seront publiés, dont *División Campesino* (1938). Il ne tardera pas à quitter le Parti.

Romans et nouvelles se succèdent, sur les thèmes de la mer, de la prison, de la guerre. En 1944, il est lauréat du « Hernández Catá », prix de nouvelle doté d'un grand prestige. Il collabore au magazine *Gente*, qui sera interdit au début de la Révolution. Montenegro s'exile alors. Il meurt à Miami en 1981.

Son roman *Hombres sin mujer* paraît en 1937. Il y dénonce un système pénitentiaire qui loin de « réformer » avilit et corrompt. La bestialité règne parmi les prisonniers et leurs gardiens. Dans une langue sans fard, Montenegro évoque la misère sexuelle de ces hommes jeunes rendus fous par l'absence des femmes, et par une promiscuité immonde. L'homosexualité, tour à tour réprimée et encouragée par les autorités, est généralisée. Les tares du système pénitentiaire sont, poussées à leur paroxysme, celles de la société. Les oppressions de classes, de race, voire de caste, s'y étalent, à nu. Le système fonctionne par la délation. Il fonctionne par l'aliénation. Il est dangereux pour l'individu et pour l'ensemble de la société. L'ex-détenu remettra en circulation les « tares acquises » en prison. Le message politique est clair : la société ne peut que s'autoreproduire, et le fils du criminel deviendra criminel à son tour.

Le héros de *Hombres sin mujer* est un Noir, ancien coupeur de canne révolté par les exactions de la garde rurale; c'est le seul personnage lucide, le seul à résister, par la sublimation, à la tentation homosexuelle. Jusqu'au moment où il tombe amoureux d'un détenu adolescent; un amour naturellement voué à l'échec dans cette société/prison.

On pense à Genêt bien sûr, la tendresse en plus. Un Genêt qui aurait lu Marx et Freud. Un Genêt qui voudrait changer le monde. On pense à Céline pour l'innovation linguistique; car Montenegro réinvente le parler des truands cubains. C'est un précurseur de Cabrera Infante, de Donoso, de Manuel Puig aussi.

Comme pour tous les écrivains exilés, le silence sur Montenegro est total à Cuba depuis 1960. Il est certes mentionné de façon très élogieuse dans une *Antología del cuento en Cuba* (1963), de Salvador Bueno, mais c'est la réédition intégrale d'un ouvrage publié en 1954... On cherchera en vain son nom dans les essais littéraires de José

Antonio Portuondo, ou dans le *Diccionario de Literatura Cubana* (1984). Ou même — voilà qui est plus étonnant — chez les spécialistes de Cuba en France, comme en témoignent par exemple les Actes du Colloque *Les années trente à Cuba* (L'Harmattan, 1982).

Aussi faut-il rendre hommage à Dador, jeune maison d'édition de Málaga (dont le conseiller littéraire est le dramaturge cubain José Triana), qui sauve ainsi de l'oubli de grandes œuvres du passé et du présent.

Liliane HASSON.

Elkin RESTREPO. — *Sueños. Poesía*, número 1, año 1, febrero 1990. Medellín, 32 páginas.

Después de haber sido un lírico, un asombrado, un metafísico, un romántico, un cronista, Elkin Restrepo (Medellín, 1942) entra con su último libro de poesía, *Sueños*, en una misteriosa dimensión que recuerda a Quevedo y Shakespeare. A este último lo citaba como epígrafe en *La sombra de otros lugares* (1970), dándonos una clara idea del origen de sus poemas : « mi desolación engendra mejor vida ». Desde aquellos tiempos este profesor universitario que confiesa amar su trabajo : « deseducar, leer, conversar, hacer nada », nos mostró con mucho aire y sigilo su visión del mundo, nos habló del poeta como otra sombra deambulando por los pasillos y entretelones de un escenario, de un decorado, de un teatro. Poseedor, en su memoria, del tiempo irrecuperable, endiosado con la nostalgia de los días perdidos, con el retorno a la bruma de cada mañana, con esas noches que son nuestra ausencia, el poeta siempre está hilándonos un gozo con sólo deslizar sus sentidos :

*Entre conversaciones propias
vânse afuera cabeza y melancolía
vânse muertas de risa
para así aprovechar el rato
la linda noche en el jardín
vânse con el rostro pálido y
olvidado
mientras el poco mundo
las observa, las reprocha, las ignora
Vânse fuera
con su tonta estúpida historia.*

Desde la primera gran antología de su poesía escrita antes de cumplir los cuarenta años, *La palabra sin reino*, (Bogotá, 1981) hasta los

Sueños de ahora, Elkin Restrepo ha venido dando rienda suelta a su amor por el oficio de vivir. El ir a cine que tanto le gusta se convirtió en el poderoso libro *Retrato de artistas* (1983). El seguir andando vivo por la ciudad más amenazada del mundo quedó escrito en *Absorto escuchando el cercano canto de sirenas* (1985). Ahora nos invita a la gratitud de soñar con él en pleno día. Estos textos forjan sin mucho énfasis un espacio verdadero. Allí está nuestro semejante, el poeta humanizado, banal, dejándose llevar ante nuestros maravillados ojos de lectores hacia el poema. En este libro de sus sueños tenemos más que nunca la ilusión de participar en su hechura. De inmediato estamos en pleno corazón de algo antiguo, tenues luces en la página poblada de sombras, de mitos domésticos, familiares. La observación, el juego, la disposición de sus encantos y miedos, su redacción solitaria, nos garantizan ésto : a Elkin Restrepo le bastan unos trazos para esbozarnos como parte del rotundo misterio que nos lleva a descifrar.

Julio OLACIREGUI.

CHRONIQUE DE L'I.P.E.A.L.T



**REMISE DES INSIGNES DE DOCTEUR « HONORIS CAUSA »
A M. MIGUEL LEÓN-PORTILLA,
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE MEXICO
ET AU COLLEGE NATIONAL DU MEXIQUE,
AMBASSADEUR DU MEXIQUE AUPRÈS DE L'U.N.E.S.C.O.**

Sur proposition unanime de l'I.P.E.A.L.T. qu'exprimait une lettre officielle du Directeur de l'Institut adressée au Président de l'Université en avril 1989, le Conseil d'Administration de l'Université de Toulouse-Le Mirail, lors de sa session du 27 juin 1989, votait à l'unanimité l'attribution du grade de Docteur *Honoris Causa* à deux éminentes personnalités latino-américaines :

M. Miguel León-Portilla, Professeur à l'Université de Mexico et au Collège National du Mexique, Ambassadeur du Mexique auprès de l'U.N.E.S.C.O.,

M. Augusto Roa Bastos, écrivain paraguayen, ancien professeur associé auprès de l'Université de Toulouse-Le Mirail.

Par arrêtés du 17 novembre et du 11 décembre 1989 Monsieur le Ministre d'Etat, Ministre de l'Education Nationale, de la Jeunesse et des Sports, approuvait cette attribution et la délibération du Conseil de l'Université en conférant donc à ces deux illustres personnalités les grades qui, tout en reconnaissant hautement leurs mérites excep-

tionnels et leur renom international, les rapprochent encore un peu plus de nous, de notre amitié et de nos activités.

L'Université décidait alors, en raison des circonstances propres à chacun des intéressés, de remettre solennellement les insignes de Docteur *Honoris Causa* tout d'abord à M. Miguel León-Portilla, au cours d'une cérémonie qui devait se tenir à Toulouse, dans la salle capitulaire du Forum des Cordeliers, en plein cœur du vieux Toulouse, le 23 mai 1990. Dans le cadre de la splendide salle gothique du Forum où pour l'occasion le Président et les Vice-Présidents de l'Université de Toulouse-Le Mirail, le Président de l'Université des Sciences Sociales de Toulouse, tout comme les Directeurs d'Institut et d'U.F.R., ainsi que nombre de Professeurs de l'Université avaient revêtu la robe universitaire, la remise solennelle des insignes avait donc lieu à cette date. Au cours de la cérémonie et après une brève adresse du Président de l'Université, deux discours furent prononcés, en premier lieu par le Directeur de l'I.P.E.A.L.T., M. Georges Baudot, qui assurait la réception du nouveau Docteur, puis après l'imposition des insignes, par M. Miguel León-Portilla qui remerciait l'Université des honneurs qu'elle lui accordait. Nous publions à la suite les textes de ces deux discours.

DISCOURS DE M. GEORGES BAUDOT :

Monsieur l'Ambassadeur et très cher ami,

C'est avec un bonheur tout particulier que j'ai aujourd'hui, l'honneur et le plaisir, de vous accueillir parmi nous, et mieux encore de vous accueillir au sein de notre Université, comme l'un des nôtres. Il y a maintenant presque vingt-cinq ans vous me receviez à l'Université de Mexico, avec la chaleur, la gentillesse et la générosité qui sont parmi les plus intimes qualités de votre pays, le Mexique, qui depuis est aussi un peu devenu le mien. Vous avez eu depuis ce quart de siècle l'amitié de m'initier à tant de sentiers cachés qui mènent jusqu'au cœur du Mexique que je vous suis redevable d'avoir pu, à mon tour, guider mes étudiants toulousains sur ces chemins qui croisent et qui cherchent humblement à mieux reconnaître les destinées amérindiennes, précolombiennes, coloniales ou contemporaines, destinées dont nous mesurerons solennellement le drame terrible dans deux ans, lorsque nous commémorerons avec gravité le V^e Centenaire de la Rencontre des Deux Mondes. Et c'est encore à vous qu'il conviendra alors de se référer, puisque vous êtes l'inventeur de cette heureuse

formule : RENCONTRE DES DEUX MONDES, qui fait justice des exclusions et des aveuglements d'une prétendue « découverte » où l'homme d'Amérique semble n'être plus qu'un objet d'étonnement absent de l'Histoire des hommes. En réalité, nous accueillons en vous, à Toulouse, quelque 30 ans après Don Jesús Silva Herzog et Don Silvio Zavala, et en tant que Docteur Honoris Causa de l'Université de Toulouse, à la fois un savant, un *tlamatini* comme l'on dit chez vous : historien, ethnohistorien, linguiste, anthropologue, au premier rang mondial de sa discipline, mais aussi un homme de cœur et un poète, qui non content d'avoir dépensé le plus clair de son temps à retrouver et à resusciter pour nous, merveilleusement, la parole du Mexique amérindien, s'essaye aussi avec grand bonheur à écrire de délicats poèmes en cette langue nahuatl qui vous doit en très grande part son retour et sa nouvelle vigueur. Vous me permettrez alors, Monsieur l'Ambassadeur et cher Maître, de saluer votre arrivée parmi nous, en cette Université de Toulouse qui a été fondée il y a plus de sept siècles et demi, aux temps de la splendeur Toltèque, en cette même langue qui était aussi celle des Toltèques, en nahuatl, brièvement pour ne pas affoler notre auditoire, mais avec infiniment de plaisir.

Nican Toulousetlan, axcan, teocaltepotzco in Cordeliers auh in huey ihuan huehuecalmecac, nicmonequilia inic nimitzmopaquiltiz in achi cualli tlahtolli. Xochitica, chalchiuhtica, quetzaltica, nipehuacuica, nicyeyecohua in cuicatl. Nocencayolicniuhztineh Miguel León-Portilla, xochitl ticmoyamanalia, in nepapan xochitl. Ic zan tonmoteyahuiltiya, titlmatini, ticuicani. Tocon ya icuilohuaya totlatol, in huehuetlatolli ca ye miec xihuitl, miyac xihuitl, iquin ye huecauh i ompa Tollan, in ompa Mexico-Tenochtitlan. Toicniuhztineh, paquilzitech matlaltitech ximaxitili.

Ce qui pourrait se traduire par : « Ici à Toulouse, en ce jour, derrière le temple des Cordeliers, mais aussi en cette grande et vieille Université, j'aimerais pour te réjouir disposer d'une belle parole. Avec des fleurs, avec des jades précieux, avec des plumes de quetzal, je commence donc un chant, j'essaye ce chant. Mon très cher ami, Miguel León-Portilla, toi tu offres des fleurs, des fleurs variées. Avec elles tu réjouis le monde, toi le savant, toi le poète. Tu as tracé notre parole, la vieille parole d'il y a des années, de nombreuses années, d'il y a très, très longtemps là-bas à Tula, là-bas à Mexico Tenochtitlan. Ami, que la paix de la terre soit avec toi ».

Ce sont donc, ainsi, les rumeurs et comme des échos murmurant la nostalgie d'un monde très ancien, celui du passé millénaire de votre pays, le Mexique, qui chuchotent autour de vous ce soir, mon

cher ami, pour présider aux honneurs universitaires que nous vous rendons. Et ce n'est finalement que justice, car ce monde ancien a été votre souci constant depuis qu'attiré par la philosophie et par les textes qui tentent d'expliquer ou de rendre plus compréhensible notre place dans l'univers, tout comme le sens de notre aventure humaine, et que vous étiez en quête d'un sujet de thèse novateur et restaurateur à la fois, vous avez décidé de vous pencher sur les systèmes de pensée des *nahuas*, c'est-à-dire sur les philosophies du Mexique ancien si mal connues, ou même si carrément ignorées auparavant. Que cette aventure vous a mené loin, à travers les textes et les traces de textes, à travers les codex et les mémoires de codex, à travers les traditions et les dires d'une très ancienne sagesse !! Partant des sources de la pensée nahuatl, au cœur même du système cosmogonique mésoaméricain, et ne voulant connaître que ce que les sources offraient, avec une rigueur et une sureté implacables, vous vous êtes retrouvé devant un immense océan de paroles oubliées, enterrées, marginalisées, qui ont alors empli vos yeux d'émerveillement et vous ont subjugué au point d'occuper tout votre temps de vie, et ce avec un rare bonheur. Tout en élaborant alors, cette œuvre majeure qu'est votre *La filosofía náhuatl estudiada en sus fuentes* qui est aujourd'hui un indispensable ouvrage de référence devenu un classique et traduit en plusieurs langues dont le russe, vous avez glâné les textes redécouverts et enfin restitués pour de très nombreux ouvrages qui ont tracé peu à peu les chemins d'une véritable résurrection de la pensée, de la poésie, de l'expression littéraire sous toutes ses formes du Mexique ancien, et tout spécialement des très hautes cultures du Mexique central en son expression essentielle, celle qui se développe à l'époque postclassique en langue nahuatl. Œuvre à vrai dire quelque peu titanesque que traduit un nombre considérable de références dans votre bibliographie personnelle : une bonne trentaine de livres et plus de deux cents articles savants, sans parler de contributions plus circonstanciées. En parcourant vos titres d'ouvrages depuis la savante paléographie et traduction des textes nahuatl de *Ritos, Sacerdotes y Atavios de los Dioses* en 1958 jusqu'à votre *Toltécayotl* de 1980 ou votre admirable édition et traduction du difficile *Colloques des Douze* en 1986, en passant par ces grands classiques que sont *Visión de los vencidos* ou *Trece poetas del mundo azteca* pour ne parler que de ceux-là, on reste confondu devant votre fécondité, votre force de travail, mais aussi devant la sureté de vos choix qui n'ont jamais abordé que de l'essentiel, allant directement au plus difficile mais aussi au plus crucial, débroussaillant avec ardeur et perspicacité les voies royales et en toutes occasions permettant aux légions de chercheurs que vous avez su former de par-

faire ou de continuer sur les traces que vous aviez si magistralement défrichées. En effet, à ce labeur intense, exemplaire et délicat de chercheur et d'innovateur, vous avez su joindre une activité pédagogique peu commune en formant des générations de jeunes anthropologues, historiens et linguistes passionnés par les mondes anciens de l'Amérique précolombienne au cours des enseignements que vous avez dispensé depuis plus de trente trois ans dans votre chaire de l'Université de Mexico et au cours des très nombreuses conférences et séminaires que vous avez assurés un peu partout dans le monde et du haut des tribunes universitaires les plus prestigieuses. Et je sais, tout le prix que vous attachez à cette activité de communication des résultats de recherche au cours de l'activité que vous déployez encore, dès que l'occasion vous en est donnée, tant à l'Université de Mexico, qu'au Collège National (l'équivalent de notre Collège de France) dont vous faites partie depuis longtemps et où vous dispensez une chaire qui est l'un des grands attraits du Mexico intellectuel d'aujourd'hui. Mais, je crois que je serais très incomplet si je ne mentionnais pas le résultat pédagogique qui, j'en suis persuadé, vous tient le plus à cœur. Et c'est d'avoir réussi à attirer dans vos cours et parmi vos élèves et vos disciples les plus enthousiastes des jeunes amérindiens qui cherchent eux-mêmes à renouer franchement avec leur identité culturelle la plus authentique, des étudiants de souche indienne, des jeunes gens dont la culture maternelle, la langue maternelle, sont nahuas, et qui viennent pour la première fois à l'Université reprendre contact avec les splendeurs de la poésie de Nezahualcōyōtl ou avec les beautés classiques de la *huehuetlatolli*, bref avec ce que la culture de leurs grands aïeux précolombiens comportait de plus précieux. Vous avez ainsi réussi le pari le plus difficile à tenir : celui qui non content de restaurer une langue et une culture, assure une continuité réelle entre un passé qui aurait pu paraître oublié ou volontairement mis de côté, et la renaissance vraie, active, créatrice d'une admirable page des civilisations humaines, et cela dans les yeux et à travers les paroles de ceux qui en sont les plus légitimes héritiers. Je sais pour en connaître personnellement un certain nombre d'entre eux, devenus depuis poètes ou narrateurs en langue nahuatl et qui comptent parmi mes amis, ce qu'ils disent vous devoir, avec une ferveur et une passion qui forcent l'admiration.

Mais, si leur cas est particulier, voire tout à fait exemplaire en raison de ses profondes résonnances humaines, il est loin d'être unique car vous avez su essaimer la passion de la recherche pour les cultures précolombiennes de la Méso-Amérique bien au-delà des frontières de cette même région. Aux Etats-Unis tout naturellement, mais aussi en Europe, en Allemagne, en Angleterre ou en Espagne, ce

sont vos disciples qui sont aujourd'hui à la tête de l'entreprise scientifique qui explore l'immense domaine nahuatl et précolombien. Et que dire de la France !, où celui même qui vous reçoit aujourd'hui, ici, vous doit depuis presque vingt-cinq ans déjà tous les encouragements, tous les conseils, toute l'aide si précieuse, inestimable, qui lui ont permis de créer et de développer à Toulouse un pôle pour des travaux et des recherches américaines et précolombiennes qui puisse se joindre dignement et valablement à ceux qui partout dans le monde se mettent de plus en plus en place, et le plus souvent sous votre impulsion.

Mais, je n'oublie pas que vous êtes aussi, Monsieur l'Ambassadeur, un fin diplomate et un négociateur né, qui sait avec passion et raison, pousser avant les idées qu'il croit justes, celle qu'éclaire votre sensibilité humaniste et votre sens des justes mesures de l'homme et de ses créations. Vous en avez donné maints et maints exemples, mais je retiendrai pour ma part la création puis l'installation tenace, dans un environnement intellectuel et politique qui fut tout d'abord sourdement hostile, de cette excellente idée de *Rencontre de deux Mondes*, que vous avez tenu à voir pour les commémorations de 1992 remplacer l'idée quelque peu obsolète et fâcheusement tendancieuse, si ce n'est foncièrement eurocentriste au pire sens du terme, de *Découverte de l'Amérique* dont les manuels scolaires de notre enfance étaient emplis il n'y a pas encore si longtemps. Ce faisant vous rendiez justice à ce que fut dans sa cruciale vérité cette page tragique et décisive de l'aventure humaine, lorsque notre Vieux Monde surpris rencontra à la fin du XV^e siècle de notre ère et sur les routes océaniques de l'Ouest un Autre Monde qu'il nomma maladroitement Nouveau Monde pour marquer son ahurissement, sans comprendre de prime abord que cet Autre Monde était pour le moins aussi surpris que lui, et qu'il avait tout autant que lui créé parmi les plus belles pages du livre des civilisations. Et que si cet événement signifiait la fin des prises de conscience parcellisées et partiales de la diversité humaine, s'il inaugurait enfin pour la première fois à l'échelle planétaire une vision globale et totalisante du destin humain, cet événement inégalé encore de nos jours était aussi pour les hommes d'Europe, ou aurait dû l'être, l'occasion première d'une reconnaissance généreuse et lucide de la pluralité des cultures. Il n'était que temps, alors, que pour en commémorer le V^e Centenaire si proche, quelqu'un songea enfin à dire clairement que l'on ne pouvait plus nier l'Autre, fut-ce en Amérique. Cher ami, nous vous devons aussi cela.

Enfin, je serais injuste aujourd'hui, si en vous accueillant parmi les

nôtres à l'Université de Toulouse, je ne rendais pas hommage au poète que vous êtes. Il n'est pas rare, je sais, de rencontrer des universitaires que les grimoires des archives ou les arcanes de la science, voire les soucis pédagogiques et administratifs de tout poil qui sont trop souvent notre lot, n'ont pas écarté du chemin que hantent les Muses. Vous êtes avec grand bonheur de ceux-là, et bien entendu, c'est en langue nahuatl que vous rendez hommage aux divinités de la parole, à Xochipilli et à Tlazolteotl, que vous empruntez les pas de vos grands ancêtres, de Cuacuauhtzin à Nezahualcōyotl. En quelque sorte, c'est parfois leur inspiration qui encore guide votre plume, et je me souviens avec émotion, d'un soir où je me rendais chez vous à Mexico pour y dîner et où y parvenant enfin après m'être littéralement battu avec une circulation automobile infernale, vous m'avez consolé à l'heure délicieuse de l'apéritif en me lisant un long poème exquis écrit dans une langue nahuatl apaisante, où vous évoquiez avec tant de nostalgie et de bonheur, la paix, l'eau de turquoise et les arbres chevelus de la grande lagune des Aztèques où México n'était qu'harmonie et longs chuchotements glissés sur l'eau. A la façon de ces vers de Nezahualcōyotl, écrits en 1469 pour la mort de Motecuhzoma Ilhuicamina qui me viennent à la mémoire aujourd'hui, et que je ne résiste pas au plaisir de vous rappeler :

Là où il y a des saules blancs
 toi seul, tu règues !
 Là où il y a des roseaux blancs,
 des joncs blancs,
 là où il y a des eaux de jade,
 voici Mexico !

 Seuls des saules précieux
 comme des plumes de quetzal
 seul des jades précieux,
 font le décor que tu poses sur la ville !
 Des fleurs de lumière
 ouvrent leurs corolles,
 là où il y a des lentilles d'eau,
 là-bas, à Mexico !

Monsieur l'Ambassadeur, nous savons que les poètes inventent le monde pour mieux le dire, qu'ils refont l'univers avec les mots et les musiques de leur parole sacrée, mais nous savons aussi que Mexico était alors verte et lumineuse, au plus clair de ce qu'un autre grand poète mexicain, plus près de nous cette fois, nommait la « région la plus transparente de l'air ».

Cher ami, l'Université de Toulouse, accueille en vous ce soir l'ambassadeur de cette région transparente et celui-là même dont les vieux textes nahuas nous disaient qu'il était :

« ...une lumière, une torche, une grosse torche qui ne fume pas, un miroir perforé, un miroir percé des deux côtés.

L'encre noire et rouge lui appartient, les livres sont à lui, les livres sont à lui.

Lui-même est écriture et connaissance,

il est le chemin, le guide des autres...

Il rend savants les visages d'autrui,

il donne un visage aux autres, il affine leur visage... ».

Vous avez reconnu en ces quelques lignes, Monsieur l'Ambassadeur, la définition du *tlatimini* que vous êtes et à qui ce soir, nous disons de tout cœur : soyez le bienvenu en notre assemblée.

DISCOURS DE M. MIGUEL LEÓN-PORTILLA :

Monsieur le Président de l'Université de Toulouse,

Monsieur le Professeur Georges Baudot,

Mes chers collègues,

Mesdames, Messieurs,

Laissez-moi vous dire combien je suis heureux aujourd'hui. En français vous avez la belle expression « apprendre par cœur ». Moi, je vous dis que j'apprends dans mon cœur l'honneur que si généreusement vous m'accordez. Acceptez le témoignage de ma gratitude la plus sincère.

Mon collègue et ami, Monsieur Georges Baudot, s'est adressé à moi en employant la langue náhuatl, celle que parlaient les aztèques et qui est encore parlée de nos jours par près d'un million et demi de mexicains. Je lui réponds en lui disant :

Axcan, oannechmomaquiliqeh in amoteoxihuan, in amochalchiuhuan in amonecuiltonoyoh, in amocniuhyoh, nican in huey calmecac, in tlatilizcalli. Miac tlahzocamati.

Traduction : « Aujourd'hui vous m'avez fait cadeau de vos turquoises, vos jades, c'est votre richesse, votre amitié ici dans cette maison de sagesse et de science. Merci beaucoup ».

A mon tour, je veux adresser à vous tous, quelques mots dans l'ancienne Langue d'Oc :

Tanplan coma subrevivon al Mexic las lengas originarias, existisson en França — tan rica en culturas — d'autras lengas a costat del francés : lo breton, lo basque, l'alsacian, lo catalan e, de solide, l'occitan. Emai s'emplègui amb un accent estrangier aquela lenga doça que foguèt la de mantun escrivièire o poeta de renom, vos dirai encara un còp cossi m'esmòu lo biaïs qu'avètz causit per me far onor.

A cette occasion se renouvellent les liens, anciens et étroits, entre la France et le Mexique et d'une façon particulière entre l'Université de Toulouse et les universitaires Mexicains. Comme un exemple de ceci je tiens à mentionner les noms de deux illustres Mexicains, qui ont reçu aussi de la part de cette Université un Doctorat Honoris Causa. Je pense à Silvio Zavala, historien bien connu, et à Jesús Silva Herzog. Ce dernier, décédé il y a quelques années, nous a laissé un grand héritage académique comme économiste, historien et éditeur de la très prestigieuse revue *Cahiers Américains*.

Maintenant, en tant qu'historien moi-même, je ferai un saut dans le passé pour évoquer une autre figure exceptionnelle qui lie très étroitement la ville et l'Université de Toulouse au Mexique. Quand on pense à la présence française aux Amériques pendant le XVI^e siècle, le nom du marin et explorateur Jacques Cartier et ceux de chercheurs et d'éminents cosmographes comme Guillaume Le Testu et André Thevet nous viennent tout de suite à la mémoire. Mais il y a aussi d'autres figures, peut-être moins connues, mais qui étaient vraiment de grands humanistes, qui sont allés au Nouveau Monde où ils sont restés et où ils ont travaillé jusqu'à leur mort.

L'un d'entre eux a été Mathurin Gilberti. Descendant d'un père ou d'un grand-père italien, il est né dans cette noble ville de Toulouse vers la fin du XV^e siècle. Ici, dans cette Université il étudia les Arts, la Philosophie, et la Théologie. Ici il entra dans l'ordre franciscain et, peut-être, habita dans le même bâtiment dans lequel nous nous trouvons maintenant.

Mathurin Gilberti est parti en 1531 pour le Mexique. Avec lui voyagea aussi son compatriote d'Aquitaine, le franciscain Jacob de Tastère.

Gilberti en s'établissant dans la ville de Tzintzuntzan, dans la Province du Michoacan, chez les indiens Tarasques, prépara la grammaire de leur langue, la première qui sera publiée dans le Nouveau Monde précisément en 1558. Il écrit d'autres ouvrages dans la même langue du Michoacan, parmi eux son célèbre Dialogue de la Doctrine

Chrétienne de 1559. Humaniste qu'il était, il prépara aussi une autre œuvre linguistique, sa Grammaire Latine à l'usage des jeunes indiens du Collège Impérial de Tlatelolco et de l'Université de Mexico fondée en 1551. Cette Université, fille de celle de Salamanque, reçut ainsi l'influence de celle de Toulouse en raison des apports du père Gilberti.

Un ancien élève de l'Université de Salamanque, Bernardino de Sahagún, faisait en même temps des contributions fondamentales pour la connaissance de la langue et de la culture nahuatl des aztèques. Celui qui avait accompagné Gilberti dans son voyage au Mexique, le père Jacob Tastère, étudiait de son côté la méthode suivie par les aztèques dans leurs écoles, à l'époque préhispanique, c'est-à-dire l'emploi des peintures et des hiéroglyphes contenus dans leurs livres anciens. Profitant comme un élève de cette méthode pédagogique des indiens, Jacob Tastère l'adapta pour l'enseignement dans les nouvelles écoles établies pour les jeunes aztèques. La méthode se répandit et on disait qu'elle était la façon « tastérienne d'instruction ». Voilà comment, dans la rencontre de deux mondes, l'influence a été réciproque.

Et revenant aux travaux de Mathurin Gilberti, en résumé il faut dire qu'il a été le fondateur des études linguistiques et philologiques parmi les tarasques du Michoacan. Sans prendre de repos, il publia encore un vocabulaire de cette langue, parlée jusqu'à présent par plus de cent mille personnes, ainsi que plusieurs autres ouvrages à l'usage de ses confrères et des indigènes.

Voici donc que la présence de la France dans le Nouveau Monde au XVI^e siècle, outre des apports d'explorateurs, de cartographes, et d'autres, se manifesta par celles d'humanistes comme Gilberti et Tastère qui se dévouèrent au monde indigène du Mexique.

Et je crois maintenant que c'est le moment d'en venir à notre propre présent. Parlons un peu des relations que l'Université de Mexico a eues et a encore avec celle de Toulouse. Ici à Toulouse, à l'Université, on s'occupe avec de très bons résultats, de l'histoire de la littérature et d'autres aspects de la vie sociale et culturelle du Mexique. On publie aussi des communications, des articles, des livres, qui ont trait à ces sujets. Une revue très prestigieuse qui a atteint il y a deux ans son cinquantième numéro, *Caravelle*, a contribué à renforcer les relations qui nous rapprochent. Je suis fier de vous dire que je suis membre de son Conseil de Rédaction et ce depuis bientôt douze ans.

Dans l'Institut Pluridisciplinaire pour les Etudes sur l'Amérique Latine à Toulouse, l'I.P.E.A.L.T. bien connu, des chercheurs de renommée internationale, amplifient toujours davantage les relations acadé-

miques existant entre cette Université et celles du Mexique, du monde hispanique et luso-brésilien.

En outre, on poursuit chez vous des études sur la langue des anciens mexicains, c'est-à-dire des aztèques. La recherche embrasse les anciens témoignages de la littérature nahuatl. Des dizaines d'étudiants viennent de diverses régions de France et même d'autres pays y apprendre cette langue. Ainsi ils se sont rapprochés de l'histoire et des créations littéraires de ceux qui l'ont parlé et qui la parlent encore. Je ne peux pas m'empêcher de mentionner le nom du Professeur Georges Baudot, qui est l'âme même de ces efforts. Il a lui-même, aussi, d'étroites relations avec plusieurs collègues mexicains. Au début de ses recherches au Mexique, il a travaillé auprès du fondateur des études modernes de cette discipline : le renommé Angel Ma. Garibay, qui a été aussi mon maître et mon guide pendant des années. Voici encore un lien qui jusqu'à présent rapproche nos deux universités et qui personnellement me rapproche de Toulouse.

Monsieur le Recteur, Monsieur le Président de cette Université, chers collègues et amis : C'est avec une immense satisfaction et une joie profonde que je reçois aujourd'hui la distinction que si généreusement vous m'octroyez. Je la reçois aussi comme une preuve de l'importance que vous accordez à l'ancienne culture de mon pays, encore vivante parmi des millions de personnes. Si, à partir du père Gilberti au XVI^e siècle, le Mexique et l'Université de Toulouse ont eu une féconde relation, si celle-ci s'est poursuivie pendant des années avec des figures telles que Monsieur Jesús Silva Herzog, je vous assure que ces liens vont se poursuivre.

Bien qu'il l'était déjà dans le passé, dorénavant vous avez un autre ami à l'Université de Mexico. Je dirai même, si vous le permettez, que vous avez en moi un Ambassadeur de l'Université de Toulouse au Mexique.

Merci beaucoup.

Un brillant cocktail suivi d'un dîner très animé, devait clôturer cette exceptionnelle journée d'amitié franco-mexicaine à l'Université de Toulouse.

ACTIVITÉS DE L'I.P.E.A.L.T

COLLOQUES, SYMPOSIUMS ET CONFÉRENCES

Dans le cadre du 1^{er} *Simposio sobre el Cuaternario* qui s'est tenu à Mexico en février 1990, Marie-Chaïlotte ARNAULD a présenté avec Patricia CAROT une communication sur le *Projet Michoacán - étape II* (MAE, CEMCA).

Dans le cadre de la *Semana del autor Manuel Puig* qui s'est tenue les 24-26 avril 1990 à l'Instituto de Cooperación Iberoamericana à Madrid, Milagros EZQUERRO a prononcé une conférence sur : *El folletín : ambientes y personajes*.

Dans le cadre de l'*Homenaje à Augusto Roa Bastos, Premio Cervantes 89* qui a eu lieu le 19 avril 1990, à l'Université de Alcalá de Henares, Milagros EZQUERRO a prononcé une conférence sur : *El dictador Francia heredero de la Revolución francesa*.

Dans le cadre du Colloque International : *El relato fantástico en España e Hispanoamérica*, organisé par le Departamento de Literatura hispanoamericana de la Universidad Complutense de Madrid, du 7 au 12 juin 1990, Milagros EZQUERRO a prononcé une conférence sur : *La escritura de Horacio Quiroga : de lo múltiple a lo obsesivo*.

Sur invitation de l'*Instituto Internacional de Literatura Iberoamericana*, et pour son XXIX^e congrès, Claire PAILLER a présenté à Brown University, Providence (Etats-Unis), le 20 juin 1990, une communication sur : *Estructura y fuentes de una historia incaica : una lectura "romana" de Garcilaso*.

Sur invitation de la *Universidad Autónoma Metropolitana (U.A.M.)*, Unidad de Azcapotzalco, (Mexico, D.F.) et dans le cadre d'un Colloque International tenu à Mexico les 27 et 28 juin 1990 sur le thème *Hacia el 12 de octubre de 1992*, notre directeur, Georges BAUDOT, a présenté à Mexico, le 28 juin, une communication sur le sujet : *El encuentro con América y la imagen del monstruo*.

Le lendemain 29 juin, il prononçait en cette même Université, à Azcapotzalco, une conférence sur : *Cosmogonía indígena de América y Encuentro de dos Mundos*.

Dans le cadre des *Cursos de Otoño de la Universidad de Sevilla* du 10 au 14 septembre, Milagros EZQUERRO a prononcé une conférence sur : *De Yo el Supremo à Yo el Supremo, variaciones escénicas de una figura novelesca*.

La 5^e réunion annuelle de l'ASSOCIATION EUROPEENNE DE RECHERCHE SUR L'AMERIQUE CENTRALE ET LES CARAIBES s'est tenue à Barcelone les 13-15 septembre 1990 sous l'égide du CIDOB (Centre d'Information et de Documentation international) Calle Elizabets n° 12.

Près de 25 communications ont été présentées dans les trois groupes de travail constitués autour des thèmes et problèmes suivants :

1 - Restructuration économique et effets structurels des politiques économiques des années 80 (politiques de stabilisation, politiques agraires, commerciales...).

2 - Les relations Europe-Amérique Centrale, Caraïbes sous l'angle de la relation bilatérale, notamment France, Espagne, Angleterre avec certains pays de la région, et les relations Europe avec l'ensemble de l'Amérique Centrale. L'exposé sur les changements globaux et la nouvelle inscription stratégique de la Caraïbe non hispanique d'Andrès SERBIN a donné lieu à un long débat sur l'ensemble de la thématique abordée par tous les intervenants. Il a permis de dégager quelques orientations quant à la nécessité de redéfinir la zone Amérique Centrale-Caraïbes et à la problématique de l'intégration de la région Caraïbe - Amérique Centrale. Vaste débat qui eut au moins le mérite immédiat de nous éclairer sur le rôle actif que y avait déjà pris le Venezuela.

3 - L'atelier Société/Politique a souffert des désaffections de dernière minute et a donc surtout travaillé sur les problèmes de la construction du mouvement des femmes en Amérique Centrale.

Les rapports des trois commissions ont été présentés en séance plénière.

L'Assemblée générale d'ASERCCA a élu un nouveau président : Roberto ESPINDOLA de l'Université de Bradford, directeur du RUELAR (Centre de Recherches sur les relations Europe-Amérique Latine) et président de la société d'Etudes latino-américaines.

Le nouveau bureau d'ASERCCA repart donc vers le Nord de l'Europe, la France gardant le poste de trésorier (Yolande PIZETTI-VAN EUWEN), l'Espagne un poste au bureau et l'Italie aussi. Dosage d'autant plus nécessaire que le Nord commençait à se sentir un peu débordé par l'Europe du Sud !

Compte tenu des problèmes posés et des nombreuses discussions en marge des ateliers, deux orientations majeures pourraient, nous semble-t-il, se faire jour assez rapidement ; l'une concerne la définition de la région, l'autre la définition des nouvelles problématiques. Bilan implicite ?

C'est enfin le problème des relations d'ASERCCA avec les centres de recherche dans les pays de l'Est et leur nécessaire développement qui fut abordé.

Perla COHEN.

Sur invitation de la *Asociación Nacional de Cronistas de Ciudades Mexicanas, A.C.* et de la *Academia de Historia Regional de Tezcoco*, et dans le cadre du *II Encuentro Internacional de la Crónica*, tenu à Texcoco les 21, 22 et 23 septembre 1990, notre directeur, Georges BAUDOT, a présenté à Texcoco le 23 septembre une communication sur le sujet : *Fray Andrés de Olmos y la primera investigación etnográfica mexicana*.

Sur invitation de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'*Université Nationale Autonome de Mexico (U.N.A.M.)* et dans le cadre d'un *Symposium International* organisé à Mexico les 9, 10 et 11 octobre 1990 sur le thème : *El Nuevo Mundo en perspectiva Atlántica. Visión de América, visión de Europa*, notre directeur, Georges BAUDOT, a présenté à Mexico le 10 octobre une communication sur le sujet : *Nuevo Mundo y Otro Mundo, o novedad y alteridad en la comprensión de América*.

MISSIONS EN AMÉRIQUE LATINE

Jean ANDREU : En Argentine et au Paraguay du 2 août au 13 septembre 1990.

Claude BATAILLON : Au Mexique du 9 juillet au 25 août 1990.

Georges BAUDOT : Au Mexique du 4 septembre au 19 octobre 1990.

Marie-Charlotte ARNAULD a effectué une mission de terrain de six semaines en janvier-février 1990 au Guatemala et à Mexico, au cours de laquelle a été réalisé une reconnaissance avec l'ethnologue Alain BRETON dans une zone montagneuse très isolée au cœur des hautes terres du Guatemala, dans le cadre des recherches interdisciplinaires du *Projet Guatemala-Hautes Terres (MAE-CEMCA)* commencé en 1988.

Maurice FRAYSSE : Au Chili du 20 août au 15 octobre 1990.

Yvon LE BOT : Au Guatemala du 21 janvier au 6 mars 1990.

Eva MONTOYA : En Argentine du 9 août au 16 septembre 1990.

Claire PAILLER : Au Costa Rica du 8 au 20 octobre 1990.

REVUES

L'ORDINAIRE MEXIQUE-AMERIQUE CENTRALE

N° 126 : Débats en cours : intégration, drogue et démocratie.

N° 127 : Mexique/Amérique Centrale : Géographies universelles.

N° 128 : Promenade dans la culture mexicaine.

N° 129 : Amérique Centrale : problèmes agraires et alimentaires.

Le N° 145 des DOSSIERS DE L'ARCHEOLOGIE, paru en février 1990 est consacré aux recherches archéologiques françaises en Amérique Latine, de la Terre de Feu à l'extrême Nord du Mexique.

Le troisième numéro des CUADERNOS MICHOACANOS (CEMCA, Mexico) du Projet Michoacán multidisciplinaire, sera publié à la fin de l'année : il porte sur la dynamique des paysages dans les régions Zacapú et de Aguanuato, Michoacán (O. GOUGEON et C. REYES). Les deux suivants seront publiés en 1991 et présenteront entre autres travaux, la carte géomorphologique du bassin de Zacapú (J. TRICART) et les fouilles archéologiques dans ce même bassin (M.C. ARNAULD, P. CAROT, M.F. FAUVET-BERTHELOT).

Milagros EZQUERRO a participé par la rédaction d'un article : « *Estructura y sentido en Yo el Supremo* », au numéro spécial de INSULA en hommage à Augusto Roa Bastos, Madrid, n° 521, mai 1990.

OUVRAGES

Georges BAUDOT, *La pugna franciscana por México*, México, Alianza Editorial Mexicana & S.E.P., eds., 1990, 338 pp. (Collection "Los Noventa" n° 36) à 10 000 exemplaires.

Jean-Marie SAINT-LU a traduit en français le livre de Luisa FUTORANSKY : *Julia*, aux Editions de l'Aube.

DISTINCTIONS

Au cours d'une cérémonie organisée à Texcoco le 23 septembre 1990, l'ACADEMIA DE HISTORIA REGIONAL DE TEZCOCO remettait à Georges BAUDOT le prix *TEPUZHTLACUILOLLI* 1990 (" Parole gravée dans le bronze " 1990) que l'Académie lui avait décerné quelques mois auparavant.

cahiers du monde hispanique et luso-brésilien

CARAVELLE

POLITIQUE ÉDITORIALE

Les C.M.H.L.B. *CARAVELLE* sont une publication semestrielle consacrée à l'AMÉRIQUE LATINE. Revue universitaire, elle est essentiellement pluridisciplinaire et publie des historiens, des géographes, des anthropologues, des sociologues, des historiens de la littérature, des critiques littéraires et des linguistes travaillant dans le domaine latino-américain. Elle diffuse surtout des résultats de recherche scientifique, des articles d'analyse ou de synthèse constituant une contribution originale. Elle rend compte des ouvrages récents les plus significatifs dans les disciplines latino-américanistes.

Les collaborations doivent être rédigées en langue française, en langue espagnole ou en langue portugaise.

La Revue fait une part à la création littéraire originale et inédite sous la rubrique « Littératures » et de ce fait a publié les plus grands noms de la littérature latino-américaine d'aujourd'hui.

Les comités de direction et de rédaction de la Revue déterminent périodiquement ses plans de publication en faisant appel aux collaborations les plus utiles. Ils veillent à sa diffusion en accord avec les Presses Universitaires du Mirail.

INSTRUCTIONS AUX AUTEURS

Les textes proposés pour la publication doivent l'être en deux exemplaires dactylographiés (recto seulement, double interligne, marge à gauche de cinq centimètres, pages de 30 lignes au maximum, lignes de 60 signes). Le titre devrait, si possible, être informatif et concis. Les adresses institutionnelles des auteurs sont complètes et précisent le pays. Chaque article est accompagné d'un résumé en français et d'au moins un résumé en langue espagnole ou portugaise. Un maximum de mots-clés (références spatiales, chronologiques, thématiques) doivent apparaître dans le résumé. Les références bibliographiques figurent toutes à la fin de chaque article et sont présentées selon une norme internationale. Les tableaux et notes sont appelés dans le texte et incorporés, dans la mesure du possible, à la page où ils figurent.

Les textes proposés pour la publication sont examinés par les comités de direction et de rédaction de la Revue et soumis à deux arbitres (rapporteurs) membres du comité de rédaction. A l'occasion de cet examen, des recommandations peuvent être faites aux auteurs en vue de l'acceptation des textes qu'ils ont proposés. Les articles non sollicités par le comité de rédaction et qui n'ont pu être publiés restent à la disposition des auteurs, mais ne leur sont pas réexpédiés.

La Revue remet gratuitement aux auteurs un exemplaire du numéro où ils ont été publiés et vingt tirés à part de leur contribution.

CAHIERS DU MONDE HISPANIQUE ET LUSO-BRÉSILIEN

CARAVELLE

Rédaction : C.M.H.L.B. Caravelle - I.P.E.A.L.T., Université de Toulouse-
Le Mirail, 56, rue du Taur - 31069 Toulouse Cedex

- N° 1. Mélanges (*épuisé*).
- N° 2. Numéro consacré au Mexique (*en voie d'épuisement*).
- N° 3. Numéro consacré aux actes du colloque du C.N.R.S. sur : *Le problème des capitales en Amérique Latine*.
- N° 4. Mélanges.
- N° 5. Numéro consacré au Brésil.
- N° 6. Mélanges.
- N° 7. Numéro consacré à la première partie du colloque international sur : *Littérature et Histoire du Pérou*.
- N° 8. Numéro consacré à la deuxième partie du colloque international sur : *Littérature et Histoire du Pérou*.
- N° 9. Mélanges.
- N° 10. Numéro consacré à l'Argentine.
- N° 11. Mélanges.
- N° 12. Numéro consacré au Mexique.
- N° 13. Mélanges.
- N° 14. Numéro consacré au Paraguay.
- N° 15. Numéro consacré au Brésil.
- N° 16. Numéro consacré à Cuba.
- N° 17. Mélanges.
- N° 18. Numéro consacré à Puerto Rico.
- N° 19. Mélanges.
- N° 20. Numéro consacré au Chili.
- N° 21. Mélanges.
- N° 22. Numéro consacré au Brésil (*en voie d'épuisement*).
- N° 23. Mélanges.
- N° 24. Numéro consacré à l'Uruguay.
- N° 25. Mélanges.
- N° 26. Numéro consacré à la Colombie (*en voie d'épuisement*).
- N° 27. Numéro « Hommage à Paul Mérimée ».
- N° 28. Numéro consacré à : *La terre et les paysans en Amérique latine*.
- N° 29. Mélanges.
- N° 30. Numéro consacré au Brésil.
- N° 31. Mélanges.
- N° 32. Numéro consacré au Vénézuéla.
- N° 33. Mélanges.
- N° 34. Numéro consacré à l'Equateur (*épuisé*).
- N° 35. Mélanges.
- N° 36. Numéro consacré à l'Amérique Centrale.
- N° 37. Mélanges.
- N° 38. Numéro consacré aux : *Consciences nationales dans le monde ibérique et ibéro-américain*.
- N° 39. Mélanges.
- N° 40. Numéro consacré au : *Théâtre en Amérique latine*.
- N° 41. Mélanges.
- N° 42. Numéro consacré à : *Littérature et Société en Amérique latine*.
- N° 43. Mélanges.
- N° 44. Numéro consacré à la Bolivie.
- N° 45. Mélanges.
- N° 46. Numéro consacré à : *Contrecultures, Utopies et Dissidences en Amérique latine*.
- N° 47. Mélanges.
- N° 48. Numéro consacré à *Musiques populaires et identités en Amérique latine*.
- N° 49. Mélanges.
- N° 50. Numéro consacré à *25 ans d'Amérique Latine*.
- N° 51. Mélanges.
- N° 52. Mélanges.
- N° 53. Mélanges.
- N° 54. Numéro consacré à *L'Amérique Latine face à la Révolution française*.
- N° 55. Mélanges.

Abonnement 1990 : 2 numéros par an

France et Etranger : 160 F.

Prix du numéro : France et Etranger : 100 F.

Collection complète des numéros disponibles : France et Etranger : 2 000 F.

Administration : Presses Universitaires du Mirail, 56, rue du Taur —
31069 Toulouse Cedex.

TRÈS IMPORTANT

Les chèques doivent être libellés et envoyés avec la commande au nom de : Régisseur des Presses Universitaires du Mirail.
C.C.P. TOULOUSE 8620-29 E.

L'ORDINAIRE DU MEXICANISTE

C. BATAILLON, Directeur de la publication

P. COHEN, Secrétaire de rédaction

Pour recevoir L'ORDINAIRE DU MEXICANISTE adresser à
IPEALT

A l'ordre de ASSOCIATION FRANÇAISE DES MEXICANISTES, la
somme de 170 francs.

— depuis la France un chèque bancaire ou un chèque postal

(C.C.P. 284903 Y - MONTPELLIER),

— depuis les autres pays un virement postal ou un chèque payable
dans une banque française.

Un interface Mexique-France :

L'ORDINAIRE MEXIQUE-AMÉRIQUE CENTRALE

Cette publication bimestrielle (6 numéros par an *) a déjà 15 ans. Son but : informer, surtout dans les Sciences de l'Homme et de la Société, sur les résultats des recherches françaises (mais aussi des manifestations scientifiques ou culturelles) se rapportant au Mexique et à l'Amérique Centrale. Les sources des pays européens, des Etats-Unis, etc., sont aussi utilisées.

Et en sens inverse, à partir de la presse mexicaine (quotidienne ou non), à partir des contacts scientifiques, multiples dont dispose l'IPEALT, rendre compte de la vie scientifique, socio-économique, culturelle, politique.

Son contenu : de courts articles sur l'actualité ; des notes sur des travaux en cours ; des dossiers thématiques tirés de la presse ; de la documentation bibliographique. Le Centre de Documentation sur l'Amérique latine de l'Université de Toulouse-Le Mirail permet un suivi de l'information dans le court terme.

Son style se veut léger, rapide, proche de l'actualité, lieu de contact entre communauté scientifique et public cultivé.

* Pour tout renseignement s'adresser au GRAL, Université de Toulouse-Le Mirail, 5, allées Antonio Machado, 31058 Toulouse cedex.

CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
CENTRE RÉGIONAL DE PUBLICATIONS DE TOULOUSE

AMÉRIQUE LATINE — PAYS IBÉRIQUES

COLLECTION D'OUVRAGES PARUS A PARTIR DE 1979

Cette collection porte sur les sciences humaines et sociales comme sur la littérature. Elle concerne aussi bien l'Espagne que les pays latino-américains.

Pour ces derniers pays, des études sur la culture et les communications de masse, des études sur les problèmes de l'indigénisme et de l'intégration nationale. Mais aussi des ouvrages d'actualité politique ou d'analyse économique et d'aménagement rural ou urbain.

EXTRAIT DU CATALOGUE

Intellectuels et Etat au Mexique au XX^e siècle.	
Ouvrage collectif (GRAL - Institut d'Etudes Mexicaines, Perpignan)	55 F
Communications de masse en Amérique Latine	
Ouvrage collectif (GRAL - CIELA, Toulouse)	32 F
Nationalisme sans nation ? La Bolivie aux XIX^e - XX^e siècles	
M.D. DEMELAS	60 F
Paysans dominés : lutte sociale dans les campagnes chiliennes (1920-1970)	
R. SANTANA	55 F
Un siècle de capitalisme minier au Chili (1830-1930)	
P. VAYSSIERE	111 F
Indianité, ethnocide, indigénisme en Amérique Latine	
(GRAL - CIELA Toulouse)	93 F
Champs de pouvoir et de savoir au Mexique	
(GRAL - Institut d'Etudes Mexicaines)	74 F
Crise agraire et conscience créole au Pérou	
J. PIEL	75 F
L'indianité au Pérou, mythe ou réalité	85 F
L'honneur chez les moralistes du temps de Philippe II.	
C. CHAUCHADIS	107 F
Nicaragua, les contradictions du Sandinisme.	
Collection GRAL	79 F
Pouvoir et contre-pouvoir dans la culture mexicaine.	
L. PANABIERE Coord.	60 F
L'exploitation des grands domaines dans l'Espagne d'ancien régime	100 F
Industrie et politique à la frontière Mexique Etats-Unis	110 F
Loja, une province de l'Equateur, A.L. PIETRI	94 F
De l'alphabétisme aux circuits du livre en Espagne XVI^e-XIX^e	150 F
La grande ville en Amérique Latine.	
C. BATAILLON, J. GILARD coord.	90 F
Paysanneries du Michoacán au Mexique.	
T. LINCK et R. SANTANA coord.	95 F
A.C. Sandino ou l'envers d'un mythe.	
P. VAYSSIERE	95 F
Mitos primordiales y poesia fundadora en América Central.	
C. PAILLER	80 F
Quel avenir pour la démocratie en Amérique Latine ?	
Collectif AFSSAL (à paraître).	

Commande à :

Presses du CNRS, 20-22, rue Saint-Amand, 75015 PARIS

CARAVELLE

CAHIERS DU MONDE HISPANIQUE ET LUSO-BRESILIEN

55

1990

TABLE DES MATIÈRES

Miguel LEÓN-PORTILLA. — Bernardino de Sahagún (1500-1590). Un juicio lapidario sobre su <i>Historia</i>	5
Georges BAUDOT. — Fray Toribio Motolinía denunciado ante la Inquisición por Fray Bernardino de Sahagún en 1572	13
Guilhem OLIVIER. — Conquistadors et missionnaires face au « péché abominable ». Essai sur l'homosexualité en Mésoamérique au moment de la conquête espagnole	19
Jacqueline de DURAND-FOREST. — Hernández y la botánica mexicana	53
Gérard BORRAS. — La musique dans <i>Yawar Fiesta</i>	65
José Antonio GONZALEZ PIZARRO. — Claudio Gay y la historiografía chilena. El contexto histórico-cultural en la formulación de una concepción historiográfica	83

LITTÉRATURES :

Flor ROMERO. — <i>La noche de las mariposas azules</i>	107
Marvel MORENO. — <i>La sombra</i>	115

COMPTES RENDUS : Jérôme A. OFFNER, *Law and Politics in Aztec Texcoco* (Jacqueline de Durand-Forest), p. 121 ; Jacqueline de DURAND-FOREST, *L'histoire de la vallée de Mexico selon Chimalpahim Quauhtlehuanitzin (du XI^e au XVI^e siècles)* (Marie-José Vabre), p. 125 ; Jean FRANCO, *Plotting women : Gender and representation in Mexico* (Carmen Ramos Escandon), p. 131 ; Beatriz SARLO, *Una modernidad periférica : Buenos Aires 1920 y 1930* (Teresa Orecchia Havas), p. 136 ; Alfonso RANGEL GUERRA, *Las ideas literarias de Alfonso Reyes* (Paulette Patout), p. 139.

NOTES DE LECTURE : Adolfo PRIETO, *El discurso criollista en la formación de la Argentina moderna* (Marcelo Sztrum), p. 143 ; Marc CHEYMOL, *Miguel Angel Asturias dans le Paris des Années folles* (Paulette PATOUT), p. 145 ; Carlos MONTENEGRO, *Hombres sin mujer* (Liliane Hasson), p. 147 ; Elkin RESTREPO, *Sueños. Poesía* (Julio Olaciregui), p. 149.

CHRONIQUE DE L'IPEALT : Remise du Doctorat *Honoris Causa* à M. Miguel León-Portilla 151
 Activités de l'IPEALT 162

CARAVELLE. Politique éditoriale. Instructions aux auteurs 167

PUBLICATIONS (1989-1990) 168

Vignettes de María Rocchi.

LE NUMÉRO LV DES C.M.H.L.B. CARAVELLE
A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE LA
SOCIÉTÉ D'EXPLOITATION DE L'IMPRIMERIE ESPIC,
13, RUE GONZALEZ, TOULOUSE, LE 25 NOVEMBRE
1990, LA PRÉSENTE ÉDITION, COMPOSÉE EN
' ASTER ' ET EN ' VENDOME ROMAIN ' A ÉTÉ
TIRÉE A 800 EXEMPLAIRES SUR BOUFFANT,
AFNOR IV, DES PAPETERIES DE MOULIN VIEUX.



DÉPOT LÉGAL N° 90-20 - NOVEMBRE 1990.

